BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIV
C
40
NAPOLI

40

DE LA

CONOISSANCE DE SOI-MEME.

TRAITÉ SECOND.

INTRODUCTION A L'ETUDE de soi-même, où l'on examine l'homme selon son être naturel

Par le R. P. Dom FRANÇOIS LAMY, *Benedictin de la Congregation de S. Maur.*

Seconde Edition, retouchée & augmentée considerablement.

TOME II.

A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë saint Jacques, proche saint Yves, à l'Image saint Lambert.

M. DCCI.

Avec Approbation & Privilege.

PREFACE

OV L'ON DONE VNE IDE'E du deſſein, de l'execution & de la metode de ce Traité, & l'on propoſe les moïens de profiter de ſa lecture.

APRE'S avoir fait ſentir, autant qu'on croit l'avoir fait dans le premier Traité, l'importance de l'étude de ſoi-même & la neceſſité de la conoiſſance de l'home ſelon ſon être naturel; il ſeroit ſuperflu de recomencer ici à traiter ce Chapitre. Je ſupoſe qu'on ſe ſouvient de ce qui a été ſufiſament prouvé, que l'home ne ſe conoîtra jamais bien ſelon ſon être moral, que préalablement il ne ſe conoiſſe ſelon ſon être naturel & fiſique. Je ſupoſe qu'on eſt revenu de cet aveugle

préjugé, qui fait regarder come étranger aux traités de morale, tout ce que l'on y fait entrer de l'être fiſique de l'home; & croire que c'eſt mal à-propos faire le fiſicien, que de joindre ces deux conoiſſances. Je conviens qu'on peut les mal aſſortir, les placer mal, & en faire un mêlange forcé & confus, plus propre à embaraſſer l'eſprit qu'à l'éclairer: mais pourvû qu'on ſache éviter ces défauts, rien n'eſt ni plus à propos, ni plus neceſſaire, que de joindre ces lumieres. Et encore une fois, je mets en fait que ſans une grace extraordinaire, on ne démêlera jamais bien ſes divers penchants, ſes paſſions, ſes vices, ſes foibleſſes, ſon aveuglement, ſon eſclavage; & qu'on ne remediera jamais éficacement à ſes maux, ſi l'on ne conoît diſtinctement les deux êtres dont on eſt compoſé; les divers raports qu'ils ont entr'-

eux, & les relations qu'on a par leur moïen avec tout ce qui nous environe. Je ſupoſe donc encore un coup, qu'on eſt perſuadé de cete neceſſité; & qu'on ne manque point de paſſion de ſe conoître, non ſeulement ſelon le moral, mais même ſelon ſon être naturel & fiſique; & de faire des découvertes dans ſon fond & dans ſon propre pays.

1. La ſience de l'home impénetrable par certains endroits.

Mais je dois avertir que mon deſſein n'eſt pas de pénetrer fort avant dans le détail de cete conoiſſance; loin que je prétende aprofondir cete matiere: êle n'eſt pas ſimplement trop vaſte & trop étenduë, il faut ajoûter qu'êle eſt encore impénetrable par certains endroits, & qu'êle a des termes & des bornes qu'on ne peut naturêlement paſſer.

Il eſt vrai que dans l'étenduë de l'être de l'home, il eſt aiſé de remarquer deux ſubſtances tres-diférentes, l'eſprit & le cors:

on peut bien découvrir que malgré leur diférence, êles ſont dans un comerce fort étroit.

On s'aperçoit bien encore, que malgré ce comerce & cete liaiſon, êles ont des fonctions tres-ſeparées : on peut rendre raiſon de ces fonctions juſqu'à un certain terme : on peut enfin développer & démontrer même les principales proprietés de ces deux ſubſtances : mais aprés tout, le fond n'eſt pas bien clairement conu. Je ne dis pas ſimplement qu'on ne pénetre pas aſſez tous les mouvemens & tous les replis de ſon cœur ; cela eſt inconteſtable : j'ajoûte qu'on n'a pas même une aſſez claire idée de la nature de l'eſprit, pour juger ſur cete idée, de quêles ſenſations & de quêles manieres il eſt capable.

On a une idée beaucoup plus claire du cors humain : rien ne nous eſt plus diſtinctement conu

que l'étenduë dont il eſt compoſé, & que les figures & les diverſes manieres dont cete étenduë eſt ſuſceptible : mais aprés tout, il faut encore avoüer que le cors humain ne nous eſt guéres conu que par les dehors. L'anatomie qui va foüiller dans ſes entrailles, ne nous découvre que ſes plus groſſieres & ſes plus ſenſibles parties, & leurs principaux uſages. Mais par de-là les termes du ſenſible, il eſt certain qu'il y a dans ce cors un nombre preſque infini de tuïaux, de reſſorts, & d'autres parties ſemblables, d'une ſi prodigieuſe délicateſſe, qu'êles échapent à tous nos ſens ; & neanmoins ſi abſolument neceſſaires & ſi eſſentiêles à ſa conſervation, & au mouvement de ſes parties ſenſibles, que s'il en étoit privé, il ne ſeroit plus qu'une maſſe gelée & informe, peu diférente d'une ſtatuë.

Il eſt vrai que la raison même bien juſqu'à reconoître la neceſſité de ces inſenſibles parties; mais êle en demeure là ; & tout ce qui regarde leurs figures particulieres , leurs liaiſons , leur débandement , leur jeu & leur mouvement ; tout cela , dis-je , ne nous paroît plus qu'au travers des conjectures. Et c'eſt (pour le dire en paſſant) ſur le frivole fondement de cete obſcurité, que tant de gens ſe défendent de croire que le jeu de ces inſenſibles parties ſoit auſſi réel & auſſi mécanique que celui des plus groſſiéres ; & que pouvant encore moins comprendre que ce jeu ſoit capable de produire tous ces mouvemens ſenſibles qu'on admire dans les animaux : ils aiment mieux pour les expliquer, recourir à des facultés, à des vertus & à des formes parfaitement intelligibles , que de s'en tenir à une comunication de mouve-

mens tres-réêle & tres-aisée à concevoir, quoiqu'êle ne ſoit pas ſenſible.

Et ainſi la conoiſſance de l'home toute grande & toute merveilleuſe qu'êle ſoit, étant neceſſairement bornée, ſoit par le defaut d'idées claires, ou par la foibleſſe de nos ſens; je n'ai garde d'entreprendre de lui doner ici toute ſon étenduë. J'avouë même que je ne la pouſſerai pas ici dans un auſſi grand détail que je le pourois. Come je n'écris que pour ceux qui ont peu d'entrée dans cete étude, & qui par conſequent ſont peu acoutumés à de pareilles aplications d'eſprit; je craindrois avec raiſon, de leur cauſer de l'ennui & du dégoût, par de trop longs détails : ce ſeroit d'ailleurs témoigner trop de défiance de la pénetration de leur eſprit, qui peut facilement avec les principes, deſcendre à diverſes repriſes dans ces détails; & ce ſeroit

II. On n'entreprend pas de doner ici à cete ſience toute ſon étenduë ; mais ſeulement de n'en rien produire que de fort recevable.

enfin leur ôter l'un des plus doux plaiſirs de cete étude, qui conſiſte à faire par ſoi-même, des découvertes dans ſon pays & ſur ſes propres têres.

Je me contenterai donc de doner ici une eſpêce d'ébauche, ou un leger craïon de cete ſience; avec cete précaution neanmoins, que je tâcherai de ne rien avancer que de fort recevable, & peut-être que d'inconteſtable; & que j'eſpere même y démontrer les plus conſiderables proprietés de l'ame.

III. Fin principale de ce Traité.

Mais la principale fin que je me propoſe dans ce Traité, n'eſt pas ſimplement de mener les eſprits à la découverte de ces verités par une voïe également ſûre & facile; c'eſt auſſi de leur laiſſer un modele de la maniere dont ils peuvent par eux-mêmes, avec autant de facilité que de ſûreté, pénetrer plus avant dans cete ſience, & s'exercer ſur tels

autres ſujets qu'il leur plaira.

IV. De la meilleure maniere de chercher la verité & de l'enſeigner aux autres.

En éfet, de toutes les manieres d'inſinuer aux autres les veritès que l'on a découvertes, nule ne me paroît plus ſûre, plus facile & plus proportionée à la capacité de l'eſprit humain, que de le mener par les mêmes voïes par leſquêles on les a découvertes, quand on les a cherchées métodiquement; & nule recherche ne me paroît plus métodique que cêle par laquêle on comence.

1°. Par éclaircir & débaraſſer les termes d'une queſtion; fixer préciſément le point où êle conſiſte; & marquer par quelque caractere, d'où dépend ſa réſolution.

2°. On conſidere ſon ſujet par tous les endroits qui ont raport à la queſtion.

3°. On le diviſe par parties.

4°. On les examine ſéparément, en començant par les plus ſimples & les plus faciles, & ſe

les rendant familieres, avant que de paſſer aux plus compoſées & aux plus dificiles.

5°. On ſe ſert de ce qu'on y trouve de clair & de conu pour découvrir ce qui eſt inconu.

6°. Enfin on ne ſe repoſe jamais que dans l'évidence.

V. Sûreté & facilité de cete métode.

Cete métode, dis-je, eſt la *plus ſûre* de toutes : parce que le premier de ſes principes, eſt de *n'avancer qu'autant que l'on voit clair, & qu'à la ſonde de la raison, on trouve le têrain ferme* ; & le ſecond eſt de *ne ſe repoſer jamais que dans l'évidence.* Ele eſt auſſi la *plus facile & la plus proportionée à la portée de l'eſprit humain.* En éfet, il aime naturêlement la verité : mais il ſouhaite qu'on la lui perſuade ; & non pas qu'on la lui comande pour ainſi dire imperieuſement. Il veut encore moins qu'on la lui amêne de force, ou qu'on l'entraîne vers êle : enfin il ne peut ſoufrir qu'on le con-

traigne à la recevoir, ni qu'on lui extorque ſon conſentement. C'eſt aſſez de lui montrer du doigt où êle habite. Il ne faut que le metre ſur les voïes qui mênent chez êle. Il ſe fait un plaiſir d'y marcher de lui-même; un divertiſſement de la chercher, & un honeur de la découvrir.

Et ainſi la vraïe maniere de conduire agréablement les homes à la verité, eſt de la chercher avec eux, ou du moins d'en uſer come ſi on la cherchoit: de déliberer ſur le choix des chemins; de ſonder les gués & les mauvais pas; d'heſiter ſur les routes inconuës; d'avancer hardiment dans les grands chemins; de s'arêter où l'on ne voit goute; de marcher ſans crainte dés qu'on voit clair; & tout cela d'une maniere ſi naturêle & ſi aiſée, que ceux qui ſont conduits aïent ſujet de ſe regarder come Juges de tout, & come Auteurs des dé-

couvertes que l'on fait par cete voïe.

VI. Ses difficultés & & sa fécondité.

Il faut neanmoins avoüer que cete métode eſt ſujête à quelques ennuis & à quelques dégoûts. On eſt quelquefois obligé de revenir ſur ſes pas ; de quiter les chemins qui avoient paru ſûrs ; de retourner à ceux qu'on avoit négligés ; d'aplanir les raboteux, & d'aracher les épines. On n'eſt pas même exemt de toute mépriſe : mais aprés tout, on ne s'y perd jamais abſolument, pourvû qu'on ait la raison pour guide, & qu'on ne ſe repoſe que dans l'évidence, qui eſt le propre caractere de la verité : & enfin, lorſqu'on eſt aſſez hureux pour la découvrir, la joïe qu'on en reſſent eſt ſi exceſſive, que l'on compte pour rien toute la peine qu'on a euë à la chercher ; on en eſt infiniment plus content, que ſi êle s'étoit preſentée d'êle-même, ou qu'on l'eût amenée avec

tout l'équipage des raisonemens; & il arive même souvent qu'au lieu d'une verité que l'on s'étoit proposé de chercher, on en trouve come en chemin faisant, quantité d'autres; de sorte qu'on ne fait guéres de pas dont on ne soit payé content.

C'est justement ce qui est arivé en travaillant à ce Traité. On ne s'étoit d'abord proposé que de découvrir l'immortalité de l'ame; & il se trouve que la maniere dont on s'est pris à cete recherche, a fait découvrir une bone partie de ce que l'on peut naturêlement conoître de la nature de l'home, consideré selon son être naturel, & quelque chose même selon son être moral. On s'est aperçû qu'il est composé de deux substances, l'esprit & le cors. On a démêlé la diférence de l'un à l'autre, & démontré leurs principales proprietés; mais sur tout, cêles de l'a-

VII. Ce que l'on a découvert de l'home dans ce Traité.

me, ſon unité, ſa ſpiritualité, ſon immortalité, ſa liberté. On a découvert l'excêlence & la dignité de ſa nature, ſon élevation au deſſus des cors, & ſon origine toute divine par la nobleſſe de ſes penchants, & par l'ardeur de ſes inclinations pour la verité, pour la gloire, pour le bonheur, & pour la perfection. L'on a traité avec aſſez d'étenduë ce qui regarde l'union de l'eſprit & du cors; les proprietés de cete union, ſes avantages & ſes défauts. L'on a expliqué les plus conſiderables fonctions de ces deux êtres; cêles qui ſont purement ſpirituêles; cêles qui n'ont rien que de corporel & de mécanique; & les moïennes, qui tienent de l'eſprit & du cors: car il y a une ſi étroite liaiſon entre les parties dont l'home eſt compoſé, un ſi grand enchaînement entre les proprietés & les facultés de ces parties, qu'il eſt come impoſſible d'en dé-

couvrir nêtement une ſeule, qu'-on ne démêle preſque toutes les autres.

VIII. Dificulté de faire entrer les autres dans ces découvertes.

Cependant, quelque perſuadé que l'on ſoit de ces découvertes ; come la plûpart des raisons qui les établiſſent, ſont priſes de ce qui ſe paſſe en nous de plus interieur & de plus ſecret ; mais ſur tout, de certains ſentimens ſourds, qu'il eſt plus aiſé d'experimenter que de décrire ; on a ſujet de craindre de ne pouvoir faire ſentir aux autres toute l'évidence de ces raisons & de ces preuves. La plûpart des homes ſont ſi partagés, ſi diſſipés, ſi inquiets, & ſi atachés aux choſes ſenſibles, qu'-il eſt rare d'en trouver qui veüillent aſſez ſe détacher, aſſez rentrer en eux-mêmes, aſſez s'apliquer, aſſez ſe fixer pour y conſiderer ce qui s'y paſſe.

IX. Neceſſité de rentrer en ſoi-

Il eſt neanmoins certain que ſans ce retour ſur ſoi-même, ſans cete ſerieuſe aplication, & ſans

même & de s'aplíquer.

ce détachement du moins actuel, & pour le tems auquel on médite, on ne doit pas s'atendre à faire le moindre progrès dans la ſience de l'home; parce que nul objet n'échape plus aiſément, & que quand on n'eſt pas acoûtumé à le manier, & qu'on veut s'en ſaiſir ſans les diſpoſitions qu'on vient de marquer, il ne faut que le bourdonement d'une mouche pour faire lâcher priſe.

X. Cete neceſſité regarde ſur tout ceux qui doutent de l'immortalité de l'ame, s'ils veulent profiter de ce Traité.

Mais ſi ces diſpoſitions ſont abſolument neceſſaires à tous ceux qui voudront bien ſe doner la peine d'étudier l'home avec l'Auteur de ce Traité, & profiter de ſa lecture; êles le ſont, ſur tout, à ceux qui auroient le malheur d'être engagés en des préjugés contraires à l'immortalité de l'ame. Car come cete immortalité eſt ce que l'on recherche dans cet écrit avec plus de ſoin; êle demande auſſi plus d'aplication à ceux qui ont le plus d'inte-

rêt à cete recherche ; je veux dire, à ceux qui ont le malheur de révoquer en doute, ou même de nier abſolument l'immortalité. Et come c'eſt particulierement ces ſortes de perſones que l'on a eu en vûë dans la premiere partie de ce Traité ; de peur qu'ils ne s'engagent inutilement à ſa lecture, rien ne me paroît plus important que de leur faire ſentir la neceſſité qu'ils ont d'y aporter une ſerieuſe aplication, & de ſe détacher du moins pour quelque tems, de tous les objets qui les entraînent hors de chez eux ; & je ne vois rien de plus propre à leur faire ſentir la neceſſité de ce remêde, que de leur faire remarquer par quels degrés ils peuvent être tombés dans le mal : Je veux dire, par quels degrés ils en ſont venus juſqu'à révoquer en doute, ou à nier même l'immortalité de l'ame. Les voici à peu prés.

XI. Degrez par leſquels on eſt tombé dans ce doute, ou même dans l'erreur opoſée à l'immortalité.

Come ceux qui ignorent ou qui nient l'immortalité de l'ame, ne ſe ſont jamais guéres regardés que par le cors ; & qu'enfoncés dans la matiere, & répandus par leur ſens dans toutes les parties de leur cors, & par leurs paſſions dans tous les objets qui les environent, ils n'ont peut-être jamais rentré en eux-mêmes, jamais fait nul uſage de leur eſprit, ni de leur foi, s'ils l'ont reçûë ; il n'eſt pas ſurprenant qu'ils en ſoient venus juſqu'à ſe croire tout cors, & à ne ſe prendre que pour un ſeul être, une ſeule ſubſtance. Ce n'eſt pas qu'on ne leur ait quelquefois parlé de leur ame : mais il eſt aiſé que par ce terme, ils n'aïent entendu ou que la forme & l'organiſation du cors ; ou que quelcune de ſes parties ; come le cerveau, le foïe, &c. ou que quelque liqueur répanduë dans ſes membres ; come le ſang, les eſprits animaux,

une vapeur, une fumée, un air ſubtil, une flâme, un tourbillon d'atômes : car toutes ces extravagances ont autrefois trouvé des défenſeurs chez ceux que l'on apeloit Filoſofes, & peuvent encore dans tous les ſiecles trouver des dupes.

XII. Les diſcours ordinaires ne tendent qu'à confondre le cors avec l'ame, & toutes leurs proprietés, les unes avec les autres.

Ajoûtez à cela, que la maniere dont ils ont été élevés & inſtruits, n'a preſque ſervi qu'à former ou fortifier ces préjugés : car on ne leur a jamais guéres parlé du cors & de l'ame, qu'en les confondant : je veux dire, en atribuant au cors ce qui n'apartient qu'à l'ame ; & donant à l'ame ce qui ne convient qu'au cors: come quand on leur a dit que *l'ame étoit toute en tout le cors, & toute en chaque partie* : qu'êle avoit la faculté de s'alonger, ou de ſe racourcir, ſuivant les lieux qu'êle habitoit ; qu'à la mort êle abandonoit ſucceſſivement les parties du cors les unes aprés les au-

tres ; & qu'enfin on l'*exhaloit*, & qu'êle *s'envoloit* : en un mot, tout ce qu'on leur a ſi ſouvent débité du lieu, du voiſinage & du mouvement des eſprits ; de leur agilité, de leur ſubtilité & de leur clarté, de leurs plaintes, de leurs gemiſſemens & de leurs clameurs, &c. Et qu'au contraire en parlant des cors, on les leur a repreſentés avec des inclinations & des averſions, des ſimpaties & des antipaties : come quand on leur a dit, que *chaque cors cherche ſon centre* : que *les peſans veulent aler en bas, & les legers en haut* : que *le feu cherche ſa ſphére*, & que c'eſt pour s'y rejoindre qu'il fait de ſi grands fracas, lorſqu'on veut l'empriſoner. Que *les plantes cherchent les alimens qui leur ſont propres* : qu'*êles ſe plaiſent dans un tel têrain, ou une téle ſituation, & non dans une autre* : qu'*éles aiment le voiſinage de quelques plantes particulie-*

res, & qu'*éles n'ont que de l'averſion pour les autres*. Que *la nature a horeur du vuide*, & que c'eſt pour l'éviter qu'êle fait quelquefois de ſi têribles renverſemens: que c'eſt la nature qui, dans les maladies *apéte*, *ou refuit tels ou tels remedes*, *tels ou tels alimens*; & que dans les criſes, *éle a voulu ſe décharger de ce qui l'incomodoit*: & mile autres pareilles rêveries qui n'ont ſervi qu'à jeter les gens dans l'illuſion, & à leur cacher la diférence qu'il y a entre le cors & l'eſprit.

XIII. Les pluſ fortes preuves, ſuivant la métode comune, ne font nule impreſſion ſur ces eſprits.

Faut-il s'étoner, aprés cela, que des gens ainſi élevés & inſtruits ne regardent leur ame que come coruptible & mortêle, & que come ſujête au même ſort que le cors, avec lequel ils la confondent! on ne doit pas mê-me trouver étrange que les preuves ordinaires de l'immortalité ne faſſent ſur leur eſprit, nule impreſſion: car come ils ne man-

quent pas de ſubſtituer au terme d'*ame*, par tout où il ſe trouve, l'idée de cors, ou de quelque choſe de corporel, ou du moins de quelque choſe qu'ils apelent *ſpirituel*, mais dont ils ne font conſiſter la ſpiritualité que dans la délicateſſe & la ſubtilité de ſes parties : & come d'ailleurs, ils ſont perſuadés avec raiſon, que rien de tout ce qui eſt corporel ne peut être ni incoruptible, ni immortel ; on voit bien que les plus fortes démonſtrations, ſuivant la métode comune, leur doivent paroître des illuſions toutes pures, & ne doivent doner nule ateinte au préjugé où ils ſont, que tout meurt avec le cors.

Que ſi par deſſus cela, le cœur s'eſt mis de la partie ; s'il a trouvé une eſpêce de plaiſir dans ce brutal ſentiment ; s'il a crû parlà ſe pouvoir mêtre au large, & s'afranchir égalemeut de toute con-

contrainte & de toute crainte ; s'il a crû pouvoir ſur la foi de ce ſentiment, s'abandoner ſûrement au torent de ſes paſſions : enfin, s'il a été aſſez inſenſé pour ſe faire une vanité, ou même un mérite de le ſoûtenir & de le défendre ; voila le comble du mal, voila la profondeur de l'abîme, & les divers degrez par leſquels on y eſt deſcendu.

XIV. Violences que l'on doit ſe faire pour ſortir de ce funeſte état.

Qui ne voit donc aprés cela, combien pour revenir de ce funeſte état, il eſt neceſſaire de faire une violente révulſion dans le cours des eſprits animaux qui nous entraînent au dehors ? combien il eſt indiſpenſable de ſuſpendre du moins aſſez ce cours, pour ſe métre en liberté de faire quelque trêve avec les objets ſenſibles ? combien enfin, il eſt eſſentiel de ſe faire aſſez de violence, pour rentrer une bone fois en ſoi-même, s'examiner ſerieu-

ſement, & ſe métre en diſpoſitions de ſe laiſſer ébranler & perſuader par les preuves de l'immortalité de l'ame, qui naiſſent de cet examen ?

XV. Motifs par leſquels on doit s'éforcer d'entrer dans l'examen des preuves de l'immortalité.

Certainement, ſi ceux qui ont le malheur de ne pas croire cete immortalité, n'ont pas abſolument renoncé au penchant ſi naturel qu'ils ont pour le bonheur, & pour un bonheur qui ne finiſſe point : s'ils ne ſont pas encore dans la derniere indolence ſur ce qui les touche de ſi prês, & ce qui leur eſt ſi important : ſi en ſe ravalant juſqu'au niveau des bêtes, ils n'en ont pas pris toute la brutalité : s'ils n'ont pas encore aſſez dépoüillé tout ſentiment d'humanité ſur eux-mêmes, pour ne pas ſentir de quêle ſtupidité eſt le plaiſir qu'ils prênent à ſe repoſer entre l'atente de l'enfer, ou du neant ; à marcher ſur la route de l'en-

fer, au cas qu'il y en ait un ; & à n'eſperer, pour leur mieux aler, que le neant : ſi enfin, il leur reſte encore quelque étincêle de raison & de bon ſens : ils ne peuvent ſe refuſer à eux-mêmes la juſtice d'entrer dans un examen de cete importance ; de pénetrer dans ce fonds qui leur paroît ſi impénetrable, & de s'éforcer de prendre du moins pour quelque tems, les diſpoſitions qu'on leur dit être ſi neceſſaires pour ſe rendre ſuſceptibles des preuves de l'immortalité, & pour s'en laiſſer toucher. Pour peu qu'ils s'y apliquent ſerieuſement, ils s'apercevront bien-tôt que ce fonds n'eſt ni ſi impénetrable, ni ſi ſtérile qu'ils ſe l'étoient imaginé ; & l'on peut leur prometre avec quelque aſſûrance, à eux, & à tous ceux qui voudront s'étudier eux-mêmes, qu'ils n'iront

pas loin dans ce nouveau pays, ſans ſe trouver bien payés de leur peine, & ſans y faire des découvertes conſiderables.

XVI. On leur facilite cete voïe par l'exemple d'un home qui marche devant eux.

Cependant come cete route eſt d'ordinaire peu conuë & peu batuë ; on a penſé que pour la leur aplanir, & leur faciliter ces retours, ces examens & ces réflexions qui éfrayent tant de gens, & qui compoſent cete voïe ; rien n'étoit plus à propos que de faire marcher devant eux, quelcun aſſez courageux pour en eſſuïer par lui-même tous les mauvais pas. C'eſt l'exemple & le modêle qu'on va leur doner ſous la figure d'un home, lequel laſſé de ſes incertitudes & de ſes inquietudes ſur l'avenir & ſur la nature de ſon être, cherche à ſe délivrer de ſes doutes en s'examinant ſoi-même ; & qui ſans autre ſecours que quelque juſteſſe d'eſprit, & quel-

que legere teinture d'anatomie, étudiant l'home, come ſi perſone n'avoit jamais tenté la découverte de ce pays, découvre dans ſon enceinte deux ſubſtances tres-diférentes, l'eſprit & le cors : démêle leurs proprietés & leurs principales fonctions, trouve des preuves inconteſtables de l'immortalité de ſon ame, & pénetre même juſqu'à ce lien inviſible qui fait l'union de deux êtres ſi diférens.

XVII. Diſpoſitions avec leſquêles ils le doivent ſuivre.

Tout ce que l'on demande donc à ceux qui ſont enfin reſolus de tenter cete voïe, eſt de vouloir bien ſe doner la peine de ſuivre cet home avec quelque atention : je ne dis pas avec une parfaite confiance, & moins encore avec une créance aveugle ; au contraire, je leur permets & leur conſeille même de s'en défier : mais ce que je ſouhaite, eſt qu'ils rentrent de tems

en tems en eux-mêmes pour conſulter auſſi-bien que lui, cete *lumiere ſecrete & publique* qui éclaire tous les homes ; ce ſentiment interieur que l'on a de ce qui ſe paſſe chez ſoi, & qui ne trompe perſone ; & pour obſerver ſi les choſes ſe paſſent chez eux come chez lui ; s'ils voyent ce qu'il voit, & s'ils ſentent ce qu'il ſent : peut-être que la convenance qu'ils y trouveront les comblera de joye, & les métra en état d'être ſenſibles aux preuves que cet home tirera, & de ces ſentimens comuns, & de ces lumieres publiques. Il fera peu de découvertes dans ſon fonds, que des lecteurs atentifs ne puiſſent faire dans le leur. Ils ſe retrouveront par tout où il ſe trouvera, & il produira peu de preuves de ſon immortalité, dont ils ne reconoiſſent la verité par le témoignage même de leur con-

ſcience ; je veux dire, par ce ſentiment immediat que l'on a de tout ce qui ſe paſſe chez ſoi. Il n'ira point chercher des principes étrangers, éloignés & extraordinaires : il ne s'atachera à nule ſecte de Filoſofes : il ne ſupoſera, ni ne forgera rien à plaiſir : ſes preuves & ſes raisonemens ſeront à la portée de tout le monde ; de tous ceux, dis-je, qui font quelque uſage de leur raison : parce qu'ils ne rouleront que ſur ce qu'il découvrira dans ſon fonds, & ſur les materiaux qu'il trouvera dans l'étenduë de ſon être : materiaux que tout le monde poura come lui trouver dans le ſien : & ainſi pour ſuivre cet home, & le ſuivre même avec ſuccês, il n'eſt pas beſoin d'être Filoſofe ; il ne faut qu'avoir des yeux come lui, pour voir chacun dans ſon fonds ce qu'il voit dans le ſien, &

quelque juſteſſe d'eſprit, pour raisoner come il raisone : avec cela l'on poura devenir Filoſofe, quelque peu qu'on le fût auparavant.

PROJET

OU

PEINTURE D'UN

home lequel laſſé de ſes incertitudes & de ſes inquiétudes ſur l'état des ames aprés la mort, & ſur la nature de ſon être, cherche à ſe délivrer de ſes doutes en s'etudiant ſoi-même, & découvre ſans ſortir de chez ſoi, des preuves inconteſtables de ſon immortalité, la nature de ſon être & ſes principales facultés & proprietés.

C'Est trop long-tems vivre dans l'incertitude : ce mal eſt le pire de tous les

1. Aveu ſincere d'un home qui a vêcu dans l'é-

garemét, & qui en veut ſortir.

maux : nul plaiſir ne le peut balancer : il faut ſortir de mes doutes à quelque prix que ce ſoit. J'ai fait juſques ici tout ce que j'ai pû pour me perſuader qu'il n'y a point d'autre vie que cêle-ci: que ſa fin doit être la fin de tout mon être ; & que la mort doit me mêtre en même état que ſi je n'avois jamais été. Je me ſuis toûjours flaté de cete penſée : je me ſuis fait un honeur de la ſoûtenir ; & ſous la foi de ce ſentiment, j'ai crû pouvoir m'abandoner ſûrement aux plus brutales paſſions : ou du moins joüir en repos des plaiſirs de la vie.

Mais la vérité eſt que je n'ai ni plaiſir, ni repos. J'ai éprou-

vé de toutes les eſpêces de plaiſirs : & je n'en trouve nul qui me contente ; nul qui ne me jête dans le dégoût ; ou du moins nul qui ne me laiſſe dans un vuide deſolant. De repos, j'en trouve encore moins : je ne vois nule aſſûrance dans le ſentiment dont je me flate ; & quelque bone mine que je faſſe pour le ſoûtenir devant le monde ; je ſens en moi, un je ne ſai quoi qui me dément ſans ceſſe, qui s'opoſe à ce ſentiment, & qui me jête également dans le doute, dans le trouble & dans la crainte. Car enfin ſi ce ſentiment eſt faux, ſi aprês cete vie il y a une éternité ou de bonheur à poſſeder, ou de

malheur à eſſuïer: que ne dois-je pas craindre de cete éternité malhureuſe?

II. Se divertir dans l'atente d'un aneantiſſement total & prochain: pitoïable extravagance.

Mais quand mon ſentiment ſeroit auſſi certain qu'il l'eſt peu : quand le neant que je regarde come le meilleur parti, ſeroit infailliblement mon partage aprés la mort; quêle douceur pourois-je trouver dans cete penſée; quel divertiſſement dans la compagnie de mes amis; quel repos dans tout ce qui s'apêle plaiſir? la perte inévitable & prochaine de ces amis, de ces plaiſirs, de mon propre être, de tout moi-même, n'a-t-êle pas quelque choſe de deſeſperant.

Un home condamné à paſ-

ſer le reſte de ſes jours dans l'obſcurité & la ſolitude d'un cachot, & à qui l'on auroit acordé avant l'execution de l'Arêt, une ſemaine de liberté pour doner les derniers ordres à ſes afaires, ne ſeroit-il pas fort diſpoſé à ſe bien divertir, & à joüir des plaiſirs pendant ce tems-là? l'aſſûrance de ſe voir dans quelques jours privé pour jamais de tout plaiſir, lui ſeroit-êle un preſſant motif de ſe dépêcher de joüir de ceux qui s'ofriroient? l'image de ſon malheur prochain lui ſeroit-êle d'un grand ragout & d'un fort agreable aſſaiſonement à ſes plaiſirs? & ſi malgré cela, cet home étoit aſſez extrava-

gant ou aſſez ſtupide pour plaiſanter ſur ſon ſort, & ſe réjoüir de ce que ces divertiſſemens de peu de jours ſeroient ſuivis d'une afreuſe ſéparation, d'un ſilence éternel, & d'une inviolable clôture; ne faut-il pas avoüer qu'un pareil renvèrſement d'eſprit ſeroit bien digne de compaſſion?

Il y a néamoins encore plus d'extravagance dans ma conduite : puiſque je ne ſuis pas même ſûr d'une ſemaine; & que la meilleure condition que je puiſſe prétendre aprês la mort, eſt encore pire que cêle de cet inſenſé.

III. Incertitude état déplorable.

Que mon état eſt déplorable! je ne vois ni aſſez de ſû-

reté pour m'abandoner au plaiſir, ni aſſez de ſtabilité pour m'y prêter; ni aſſez d'utilité pour m'en priver. Inquiet, chagrin, timide, inconſtant; je traîne une vie languiſſante qui mêne à une fin incertaine, & dans laquêle tout ce que je vois d'aſſûré eſt que la moins deſagreable ſituation que je puiſſe atendre, (je veux dire le neant) n'a pour moi rien que de deſolant, rien que de deſeſperant.

Qui me délivrera de ce cruel état? Qui me tirera de mes inquietudes? Qui m'éclaircira mes doutes? tout l'Univers n'a pour moi ſur cela rien que de muet. Le

Ciel & la Tête, les Aſtres & les Plantes, les pierres & les métaux ne me parlent que par leur ſilence; & ſemblent me dire par ce langage myſterieux : *conoiſſez-vous vous-même*; *jugez-vous vous-même* : pour nous, nous ne vous conoiſſons pas, nous ne nous conoiſſons pas nous-mêmes.

Je vois des homes qui ſavent parler, & qui ſe piquent même de vouloir décider ſur le ſujet de mes inquiétudes : mais ils me ſont preſque tous ſuſpects, & tous peu en état de me doner de l'éclairciſſement.

IV. La tranquillité des libertins ne

Les uns ſont de mes amis & dans les mêmes ſentimens dont j'ai fait profeſſion juſ-

ques ici. Ils n'en ſavent pas ſur cela plus que moi : leurs raiſons ne me ſont pas inconuës; mais quelque vrai-ſemblables qu'êles me paroiſſent, je n'y vois point d'évidence, point de certitude ; & s'ils ſont plus tranquiles que je ne le ſuis ; c'eſt qu'ils ne penſent pas à leur mal, ils ne ſongent pas à l'avenir autant que je le fais : il n'y a point de lendemain pour eux : leur prévoïance ne s'étend pas plus loin que le jour où ils ſont : ils s'étourdiſſent ſur l'éternité, par la fauſſe douceur & la trompeuſe ſécurité du preſent : ils croïent qu'un tour d'imagination eſt l'ouvrage d'une raiſon ſolide, ſur le-

vient point d'évidence ; mais de ce qu'ils s'étourdiſſent ſur l'avenir.

quel ils peuvent ſe repoſer : ils ne s'ocupent que de vûës d'ambition & d'établiſſement ; leur vie eſt un rêve continuel ; & quoiqu'ils n'oſent enviſager la mort que par les dehors & les ceremonies ; ils l'atendent avec une indolence qui fait pitié, & qui ne ſe diſtingue guéres de la ſtupidité. Rien ne ſeroit donc moins ſenſé que de prendre pour arbitres de mes doutes des gens de ce caractere.

v. Il ne faut pas exiger la croïance de l'immortalité, de ceux qui n'ont pas reçû la foi.

Entre les autres homes, j'en vois qui ſe vantent d'avoir la derniere certitude ſur l'avenir : ils ne parlent que de l'immortalité de l'ame, & font un crime d'en douter ;

mais ils veulent qu'on les en croïe ſur leur parole; ou tout au plus ſur la parole d'un home qu'ils font Dieu. Quêle aparence de ſe rendre à cela?

VI. Fauſſe maniere de raiſoner avec eux.

Il y en a qui paroiſſent moins imperieux, & plus traitables; & qui s'engagent à prouver par raison l'immortalité de l'ame: mais ce ſont de grands diſcoureurs, ou plûtôt des ergoteurs éternels; pointilleux à outrance; qui ſur le moindre défaut de formalité vous font des procês en forme; & qui ſous prétexte de ne vous mener que par raison, ne vous menent que par les voïes de la chicane & des fauſſes ſubtilités. Enfin ſans compter un cer-

tain air de fierté, d'aigreur & de chagrin dont ils débitent leurs preuves ; j'avouë que quelque aplication que j'y aïe donée, je n'en ai de mes jours trouvé une ſeule qui m'ait pû perſuader: quelques-unes, il eſt vrai, m'ont quelquefois embaraſſé : nule ne m'a éclairé.

VII. Juſte maniere de les gagner.

Mais les plus raiſonables que je conoiſſe de ceux qui tienent pour l'immortalité de l'ame, ſont ceux leſquels d'un air de ſincerité, d'équité, & de deſintereſſement, me parlent quelquefois en cete maniere. Ne nous en croïez pas ſur nôtre parole : ne vous rendez pas même à nos raiſons, ſi vous n'y trou-

vez de l'évidence : mais auſſi ne vous rendez qu'à cete même condition aux raiſons qui combatent l'immortalité. N'en croïez ni à vos préjugés, ni aux mauvais diſcours que l'on vous a quelquefois faits ſur cete matiere : défiez-vous également & des autres & de vous-même : c'eſt-à-dire de tout ce que vous avez penſé juſques ici ; examinez la choſe tout de nouveau ; & come vous êtes le ſujet dont il s'agit, *étudiez-vous vous-même : conoiſſez-vous vous-même : jugez-vous vous-même.*

VIII. La queſtion de l'immortalité de l'ame n'enferme qu'un

La queſtion ne paſſe nulement vôtre portée ; & perſone n'en peut mieux juger que vous : puiſqu'êle ne re-

fait & un droit.

garde que vous, & qu'êle ne dépend que de ce qui ſe paſſe en vous. Ele n'enferme qu'un fait & un droit. Le faiteſt de ſavoir ſi vous n'êtes qu'un ſeul être, ou ſi vous en êtes deux : ſi vous n'êtes que cors; ou s'il ſe trouve chez vous quelqu'autre nature, quelqu'autre ſubſtance que le cors. La recherche de ce fait ne vous engage ni à voïages, ni à dépenſes : il ne faut ni paſſer les monts, ni parcourir les mers : vous n'avez qu'à demeurer en vôtre pays, & qu'à rentrer chez vous: moins vous en ſortirez ; plus vous ſerez à portée de découvrir le fait de queſtion : puiſque vous ſerez plus en état de dévelo-

per tout ce qui s'y paſſe; & que c'eſt de l'exactitude de ce dévelopement que dépend l'éclairciſſement du fait.

IX. La déciſion du fait emporte cèle du droit.

Cet éclairciſſement eſt déciſif pour la queſtion de droit. Vous n'aurez beſoin de conſulter ni livres, ni Docteurs. La plus petite aplication vous mêtra en état d'en juger : car ſi vous ne trouvez en vous qu'un ſeul être, une ſeule ſubſtance ; en un mot, ſi vous ne trouvez que le cors, ou rien que de corporel ; alors vôtre ame ne pouvant être ou que quelque partie, ou quelque maniere d'être de ce cors ; vous aurez droit d'inferer qu'êle eſt mortêle : puiſque vous n'entendez

par ce mot, que ce qui peut ſe corompre, ſe diſſiper & ſe détruire par les forces de la nature; & que l'experience vous aprend que les plus beaux cors du monde avec toutes leurs perfections & toutes leurs maniéres, ſont ſujets à ſe corompre & à ſe détruire ainſi.

Que ſi par vôtre recherche vous trouvez que vous n'êtes pas un ſeul être : mais que vous êtes double : c'eſt-à-dire compoſé de deux natures, & qu'outre le cors, vous avez encore une ſubſtance qui n'en eſt pas ſimplement diſtincte; mais ſi prodigieuſement diférente, qu'êle n'a preſque rien de comun avec lui.

Alors

Alors donant à cete ſubſtance le nom d'Ame ; il vous ſera aiſé de reconoître l'illuſion de la conſequence par laquêle vous infériez de ce que le cors eſt coruptible & mortel, que l'ame le doit être auſſi ; & vous conclurez au contraire que vôtre ame eſt immortêle : puiſque n'étant rien du cors, il n'y a nule aparence qu'êle doive ſuivre ſa fortune, ou être ſujête à ſes décadences. Et voila le droit réſolu.

Mais pardeſſus cela (continuent-ils) vous pourez encore, ſans ſortir de chez vous, découvrir pluſieurs autres raiſons de ſon immortalité. Rentrez donc chez vous, &

obſervez exactement tout ce qui s'y paſſe : je veux dire, toutes vos actions, tous vos mouvemens, toutes vos inclinations, tous vos changemens ; en un mot, tout ce qui vous arive : & voïez ſi vous n'y trouverez pas les caractêres vivans de deux êtres tres-diférens.

X. Principe pour reconoître la diverſité des êtres dans un même ſujet.

Vous ſavez que le caractêre de l'être eſt ſon action. C'eſt par les éfets & les divers changemens que les êtres produiſent, qu'ils ſe manifeſtent & ſe font conoître. Et ainſi rien n'eſt plus propre à faire diſcerner s'il y a divers êtres dans un même ſujet, que la diverſité des fonctions, des éfets & des

changemens qui s'y rencontrent. Car lorſque cete diverſité eſt ſi grande, qu'il n'eſt pas poſſible que tous ces éfets émanent d'un même principe; alors la raiſon veut que l'on juge qu'il y en a plus d'un. Examinez-vous donc ſur ce pié-là; diſtinguez tout; dévelopez tout; & voïez ſi dans tout ce que vous remarquerez chez vous de fonctions, d'éfets & de changemens, il n'y a rien qui ne puiſſe relever du cors, & en émaner come de ſa ſource: ou s'il y a quelque choſe qui demande neceſſairement un autre principe. Tout dépend de-là; & voila le vrai caractêre auquel

vous pouvez reconoître ce que vous cherchez.

XI. Dégagement & agrément de cete métode.

J'avouë que de pareils diſcours m'ont ſouvent ébranlé. J'y remarque beaucoup de bone foi, de droiture & de politeſſe ; & pardeſſus cela, une métode qui me paroît également ſûre & facile pour réſoudre la queſtion, & me tirer de mes doutes. On ne m'embaraſſe point de termes myſterieux & inintelligibles : on ne ſupoſe point ce qui eſt en queſtion : on ne me dit point que l'home ſoit compoſé de deux ſubſtances, dont l'une ſoit le cors, & l'autre l'eſprit : on ne ſupoſe point que l'ame ſoit diférente du cors, ni

qu'éle ſoit un être ſpirituel: on me laiſſe l'home à examiner come ſi perſone n'avoit jamais tenté cet examen, & come ſi l'on n'avoit jamais fait nule découverte ſur ſes têres: en un mot, on ne me prévient ſur rien; mais on m'exhorte ſimplement à me mêtre par mon aplication & mes réflexions, en état de découvrir la verité, de conoître l'home, d'éclaircir mes doutes, & de juger ſainement de la queſtion qui me tient au cœur, en metant en uſage les moïens que l'on me done pour cela.

XII. Réſolution de la metre en uſage; & diſpoſi-

Que puis-je ſouhaiter davantage? & s'il eſt vrai que j'aïe deſſein de ſortir de ce

tions pour y entrer.

malhureux état où je ſuis ; que ne tentai-je cete voïe ? que puis-je riſquer à la mettre en uſage ? il m'en coutera quelques jours de ſéparation du monde, quelques méditations, quelques réflexions, & peut-être quelque ennui, & quelque dégoût : mais je me tiendrois fort hureux, ſi je pouvois acheter le repos à ce prix.

C'eſt donc tout de bon ; qu'on ne me parle plus de compagnies, de converſations, de divertiſſemens, ni d'afaires. Ma grande afaire eſt de me conoître moi-même, de me juger moi-même, & de prononcer ſur la plus importante des afaires

que je puiſſe jamais avoir.

Je comence par abjurer tous mes préjugés ; & à la reſerve de cete métode ſi équitable qu'on m'a donée, je veux oublier tout ce que l'on m'a dit pour, ou contre l'immortalité de l'ame ; auſſi diſpoſé à reconoître la fauſſeté de mes premiers ſentimens, qu'à trouver leur juſtification.

PREMIERES REFLEXIONS sur le cors humain, & sur ses fonctions.

LA premiere, ou plûtôt l'unique choſe qui s'ofre d'abord à ma conſideration lorſque je me regarde moi-même, c'eſt mon cors ; mais je dois le conſiderer & l'examiner tout autrement que je n'ai fait juſques ici. Je ne l'ai jamais guéres regardé qúe par les dehors : je veux dire par la taille, le tour, la grace & la proportion de ſes parties & de ſes traits ; & quoique je me ſois trouvé à des anatomies fort exactes, & où l'on expliquoit avec beaucoup de nêteté les principaux reſſorts du cors humain ; je ne

Examen de l'homme.

m'en ſuis jamais fait l'aplication, uniquement ocupé de la ſituation, de l'air, du dégagement & de la contenance de mon cors. Mais aujourd'hui que je dois juger de l'étenduë & des limites de ſa juriſdiction, de ce qu'il peut, ou ne peut pas executer; il s'en faut former une idée plus exacte.

Ce que c'eſt que le cors en general.

Je ſai déja que le cors en general eſt une matiere étenduë. Je ſai encore que cete étenduë le rend capable de grandeur, de petiteſſe, de diviſion, de parties, de figure, de ſituation, de mouvement & de repos, & de tous les diférens éfets qui peuvent naître des divers aſſemblages de ces proprietés, ou modalités: mais je ne vois pas qu'il ſoit capable de rien davantage.

Ce que c'eſt que le cors humain.

Si peu que je réflechiſſe ſur cete idée, je me ſens en état d'en former une aſſez juſte du cors humain, & de mon cors en par-

ticulier : car je vois tout d'un coup qu'il eſt une portion de cete matiere étenduë que je viens de me repreſenter : je vois que par ſon étenduë il n'eſt pas ſimplement capable de grandeur, de petiteſſe, de diviſion, &c. mais qu'il eſt actuêlement de têle grandeur ; actuêlement taillé, figuré, organiſé ; actuêlement diſtingué de diverſes parties diverſement ſituées, & dont les unes ſont en repos, & les autres en mouvement. Je vois enfin qu'il eſt capable de tous les éfets qui peuvent naître de ces diférentes modalités & de leurs divers aſſemblages. En un mot, qu'il n'a ni plus ni moins de pouvoir que le cors en general. Aprés cela il me ſemble que je puis juger ſûrement de ce qui peut, ou ne peut pas lui aparteñir dans les meubles que je trouverai chez moi, & dont je vais faire l'inventaire.

Détail de ſes fonctions purement mécaniques.

Les premieres fonctions qui me ſautent aux yeux lorſque je me regarde, ſont *la veille*, *le ſomeil*, *le boire*, *le manger*, *le marcher*, *reſpirer*, *crier*, *pleurer*, *parler*, *digerer*, *ſe nourir* & autres ſemblables : mais je ne vois rien en tout cela de fort myſterieux ; rien qui oblige à recourir come l'on fait ſi ſouvent, à des vertus, à des qualités & à des êtres inintelligibles ; rien enfin qui paſſe les forces du cors, & dont l'execution ne lui ſoit tres-facile par le mouvement & le repos de tant de diférentes parties diverſement figurées & arangées dont il eſt compoſé.

La veille & le ſomeil.

Car 1°. come *la veille* ne conſiſte qu'en ce que cete vapeur ſubtile, qu'on nome eſprit animal, ſe répand régulierement du cerveau dans les membres & dans les organes des ſens, pour diſpoſer ceux-là au mouvement, & ceux-ci à leurs diverſes fonc-

tions ; & qu'au contraire le *ſomeil* ne vient que de ce que le cours de cete vapeur étant ou interompu ou ralenti, les membres & les organes des ſens ne ſont plus diſpoſés à leurs fonctions. Il eſt viſible que la veille ou le ſomeil ne dépendent que du cors.

2°. Il en eſt de même du *boire* & du *manger*; car pourvû que j'aïe (ce que j'ai en éfet) des dents qui par leurs diverſes figures & leur agitation ſoient propres à couper & à écraſer les alimens ; une langue pour les leur preſenter à propos, de la ſalive pour les détremper & en faciliter la diſſection ; & enfin un conduit pour tranſmetre à l'eſtomach, & ces alimens & les liqueurs ; j'ai tout ce qu'il faut pour boire & manger, ſans en être redevable qu'à mon cors. Le boire & le manger.

3°. Pour le *marcher*, il apartient ſi bien au cors, qu'il eſt Le marcher.

preſque de tout le cors. Non ſeulement les piés, les jambes & les cuiſſes, mais les bras mêmes & les épaules y contribuent par leurs mouvemens alternatifs, & ces mouvemens ſont cauſés par le flux & reflux des eſprits animaux dans les muſcles opoſés qui ſont atachés à chaque partie.

La reſpiration. 4°. Ce même flux & reflux d'eſprits dans les muſcles de la poitrine, ſert à nous développer tout ce qui nous pouroit paroître de myſterieux dans la *reſpiration*, & à nous faire voir qu'êle ne dépend que du cors : car ces muſcles enflés alternativement par ce flux & reflux d'eſprits, ſervent à entretenir ces batemens par leſquels la poitrine ſe dilatant & ſe reſſerant, produit un autre flux & reflux d'air dans les poumons, en l'obligeant d'y entrer & d'en ſortir par un conduit qu'on apêle la *trachée artêre*, à peu prés come

il arive dans un ſouflet, quand on ouvre & qu'on ferme ſes paneaux; & c'eſt ce qui s'apele *reſpirer.*

5°. Aprés cela il ſera aiſé de concevoir que *le cri* & *la parole* peuvent être formés par le cors ſeul & par ſes organes; quand on ſaura un peu la diſpoſition, la figure & la mécanique des parties qui ſervent à ces éfets : car ſachant, come je le ſai, que la trachée artêre eſt un canal qui a ſon embouchure dans les poulmons, & qui ſe termine dans le fond de la bouche; que ce canal eſt formé d'une membrane ſoûtenuë par quantité de petits anneaux de cartilage; & que ces anneaux peuvent par le moïen des muſcles qui les environent, être ouverts ou reſſêrés ſelon une diverſité preſque infinie de degrés; je conois aiſément que l'air, qui par le reſſêrement de la poitrine eſt chaſſé avec impetuoſi- Le cri & la parole.

té des poumons, peut en paſſant par la trachée artêre, recevoir par les diverſes ouvertures & les divers batemens de ſes anneaux, toutes les diférentes impreſſions & ſecouſſes qui ſervent à former les divers tons de voix & de cri. Je conçois enfin que pour rendre ces ſons articulés, il ne faut que la bouche taillée come êle eſt, & les divers inſtrumens qui s'y trouvent; car les diférentes ouvertures de la bouche, le mouvement des lêvres, & les divers batemens de la langue contre les dents, les lêvres & le palais, ſufiſent pour doner à la voix, ou à l'air, lorſqu'il paſſe par la bouche, toutes les impreſſions requiſes à l'articulation de ce qu'il y a de plus dificile dans les langues; en un mot, cela ſufit pour *parler*.

Les larmes. Pour ce qui regarde les *larmes*, je ſuis perſuadé que ce ne ſont que des ſéroſités qui ſor-

tent des glandes ſituées à côté des yeux, & qui s'y étant engagées come dans des éponges, en ſont quelquefois exprimées par l'action des muſcles voiſins. Et ainſi je ne vois rien ni dans les pleurs, ni dans les autres fonctions que j'ai examinées juſques ici, qui m'oblige à reconoître en moi aucun autre principe que le cors.

7. *La digeſtion* n'a rien de plus embaraſſant : car ſachant que l'aliment a déja reçû dans la bouche ſa premiere diviſion par le moïen des dents & de la ſalive ; je conçois aiſément que s'il vient à rencontrer dans l'eſtomach une liqueur dont les parties ſoient auſſi coupantes que cêles de l'eau forte ; il poura être têlement diviſé, que ſes plus ſubtiles parties ſeront en état de paſſer avec un peu d'éfort dans les veines lactées, & de-là dans le cœur, pour circuler avec le Digeret.

ſang. Y a-t-il rien que de corporel en tout cela ? c'eſt pourtant ce qui s'apele *digerer.*

Se nourrir. 8. Je ne vois pas non plus que pour *ſe nourir* il faille un autre principe, ni d'autres organes que les corporels : car ſachant que le cœur eſt un muſcle à la baſe duquel ſont atachés quatre canaux, ſavoir deux veines & deux artêres ; ſachant que ce muſcle eſt dans un continuel mouvement cauſé par un continuel flux & reflux d'eſprits animaux ; (car ces eſprits ſont le premier mobile dans le cors humain) ſachant enfin que par l'un de ſes batemens le cœur s'ouvre & reçoit le ſang que les veines lui aportent de toutes les parties du cors ; & que par l'autre il ſe referme & chaſſe avec violence ce même ſang dans les artêres qui le portent juſqu'aux extrêmités du cors les plus reculées ; je conçois ſans peine que ce mê-

me aliment, qui, come je viens de voir, a été porté par la digeſtion juſque dans le cœur, s'étant mêlé avec le ſang, & aïant circulé quelque tems avec lui, ſes parties ſeront devenuës ſi déliées, que pouſſées avec éfort dans les artêres, êles s'en ſeront échapées par les endroits où êles auront trouvé des pores ajuſtés à leurs figures; & qu'ainſi à proportion de la violence du mouvement avec lequel êles ſeront ſorties des artêres, êles auront été plus ou moins loin ſe mêler entre les filets qui compoſent les chairs, & acroître ainſi la maſſe des diverſes parties où êles auront pû s'inſinuer. Or c'eſt juſtement dans cete addition de parties à parties que conſiſte la *nouriture*.

Mais voici d'autres éfets qui paroiſſent avoir quelque choſe de plus ſourd, de plus caché & de plus dificile à être expliqué

par le ſeul cors : ce ſont les fonctions de *voir*, *d'oüir*, *ſentir des odeurs*, *goûter*, *toucher*, *avoir faim & ſoif*. Je ne penſe pas cependant qu'il y ait rien en tout cela, dont je ne puiſſe, avec un peu d'aplication, rendre raiſon par l'action des divers organes du cors.

Voir. Car 1°. pour *voir*, ne ſufit-il pas d'avoir les yeux têlement taillés, que les raïons qui partent des diférents points de la ſurface d'un objet, entrent par la prunêle ſans deſordre & ſans confuſion ; & qu'aprés avoir ſoufert quelques réfractions en paſſant par les humeurs de l'œil, ils aillent dans le même ordre peindre en petit volume, ſur la rétine, c'eſt-à-dire, ſur cete membrane délicate qui eſt au fond de l'œil, l'image de l'objet dont ils ſont partis ? Il eſt ſi vrai qu'il ne faut que le cors pour cela, que je me ſouviens d'avoir vû un œil artificiel, dans lequel

on avoit imité, avec des criſtaux de Veniſe les diverſes parties de l'œil naturel, qui faiſoit voir ſenſiblement que les raïons qui partoient des objets, venoient peindre ces mêmes objets en petit volume ſur un vêlin qu'on avoit mis au fond pour ſervir de rétine.

2°. Tout de même pour *oüir*, n'eſt-ce pas aſſez d'avoir l'oreille ſi bien formée, que l'air diverſement agité ſelon la diverſité du mouvement des cors qui le pouſſent, s'y entone facilement, & aille 1°. comuniquer ſes tremblemens à la peau du tambour? 2°. par l'entremiſe de l'air contenu dans ſa quaiſſe, ébranler la membrane qu'on apele *ſpirale*; & enfin 3°. par le moïen des filets de nerfs dont cêle-ci eſt tapiſſée, faire paſſer ſes tremblemens juſques dans le cerveau? Oüir.

3°. Pour *ſentir des odeurs*, il me ſemble qu'il ſufit que cete va- Sentir des odeurs.

peur ſubtile qui s'exhale ſans ceſſe des cors odoriferans, viêne à rencontrer & à ébranler cete membrane ſi délicate qui eſt au fond du nez, & dont je ſai qu'un fort habile home a fait depuis peu la découverte.

Goûter. 4°. Que peut-on deſirer pour être en état de *goûter* les viandes, que d'avoir une langue toute couverte de petites houpes, dont les filets ſe terminent à ſa ſurface; & qui avec cela, ſoient d'une ſi grande délicateſſe, que les plus inſenſibles parties des alimens ſoient capables de les ébranler? c'eſt juſtement ce que la nature nous a doné, en nous donant un cors, come on me l'a fait voir autrefois par le moyen d'un microſcope, ſur une langue bien préparée.

Toucher. 5°. Enfin, dois-je m'arêter à me convaincre que pour l'exercice du *toucher* il ne faut que le cors? Ne ſai-je pas aſſez qu'il

n'y a que les cors qui ſe puiſſent toucher, & que la peau qui couvre le mien étant tiſſuë d'une infinité de fibres fort délicates; cêles-ci peuvent être facilement ébranlées par l'action des cors du dehors?

6°. A l'égard de la *faim & de la ſoif*, j'avouë que j'entrevois quelque choſe dans ces éfets qui ne me paroît pas ſi aiſé à démêler ni à expliquer par le cors ſeul. Cependant aprês y avoir bien penſé, je me ſens aſſez porté à croire que la faim ne conſiſte que dans l'action de cete eſpêce d'eau-forte, dont j'ai reconu tantôt la neceſſité pour l'eſtomach: car il eſt bien probable que cete eau n'y trouvant plus d'alimens ſur leſquels êle puiſſe agir, tourne ſon action contre les membranes de l'eſtomach, & les picotant, y excite la faim. Tout de même il eſt aſſez vraiſemblable que la ſoif ne conſiſte

La faim & la ſoif.

que dans l'action de certaines exhalaiſons ſeches, leſquêles s'élevant des matiéres qui ſont dans mon eſtomach, ou même des artêres ſituées le long de l'œſophage, s'atachent à mon goſier & le deſſechent.

Je ne ſai cependant d'où vient que je ne ſuis pas bien content de cete explication, & que je n'y done pas avec autant de plaiſir que dans les précedentes. Cete répugnance m'oblige à examiner la choſe de plus prês ; car enfin je ne veux point me ſéduire moi-même.

Pour faire voir que le cors eſt ſeul principe ou cauſe d'un éfet, il ne faut que deux choſes. 1°. Ne rien ſupoſer pour en rendre raiſon, que ce que l'on ſait être ou pouvoir être dans le cors. 2. Expliquer par la ſeule ſupoſition qu'on aura faite, tout ce qui ſe trouve renfermé dans l'éfet. A l'égard de la premiere condition,

je

je ne puis me reprocher de ne l'avoir pas gardée en expliquant la faim & la ſoif; & je ne penſe pas que perſone trouve que la ſupoſition d'une liqueur acide, dont les pointes picotent les membranes de l'eſtomach, & cêles de certaines exhalaiſons qui deſſechent la gorge, ſoient des ſupoſitions de choſes qui ne ſe trouvent pas, ou qui ne puiſſent ſe trouver dans le cors. Voïons donc ſi j'ai également obſervé la ſeconde condition; & ſi ces ſupoſitions peuvent ſervir à expliquer tout ce qui ſe trouve dans la faim & dans la ſoif.

Ce que j'y remarque préſentement de plus conſiderable, eſt que la faim & la ſoif m'emportent come malgré moi à la recherche des alimens & des liqueurs: mais je ne vois pas que pour expliquer ce tranſport, j'aïe beſoin d'autres choſes que de ce que j'ai ſupoſé; car je comprens

aiſément que ce même ébranlement des membranes de l'eſtomach & de la gorge, étant porté par les nerfs juſqu'au cerveau, le peut faire ouvrir de maniere à laiſſer couler les eſprits animaux dont il eſt plein, dans les muſcles dont l'action peut me tranſporter vers les alimens & les liqueurs; & ainſi s'il n'y a que cela dans la faim & dans la ſoif, j'ai ſujet de croire que je les ai pleinement expliquées ſans ſortir de la ſphére du cors.

Mais à quoi eſt-ce que je penſe? je ne fais pas réflexion à ce ſentiment ſi vif, ſi inquiet, ſi chagrin, & même ſi douloureux que j'ai quelquefois éprouvé dans la faim & dans la ſoif? ou plûtôt je ne prens pas garde que c'eſt proprement ce ſentiment, c'eſt cete douleur, ce chagrin, cete inquietude dont je m'aperçois & dont je me ſens pénetré que je dois apeler ma faim & ma ſoif;

le reſte, come le tranſport de mon cors vers les alimens & le deſir empreſſé d'en trouver, n'étant qu'une ſuite de la faim, c'eſt-à-dire de ce ſentiment douloureux. Il faut donc voir preſentement ſi ſans ſortir de ma ſupoſition, & ſans abandoner le cors, je pourai expliquer ce ſentiment.

J'avouë franchement que le ſeul projet m'en fait peur, & que j'y vois toute une autre dificulté, que je n'en ai trouvé dans tout ce que j'ai expliqué juſqu'ici. Cependant ne peut-on pas dire que ce ſentiment de faim & de ſoif, ce ſentiment douloureux vient de l'action de la liqueur acide ſur les membranes de l'eſtomach, & de l'action des exhalaiſons ſur la membrane de la gorge?

On le peut dire ſans doute, & il y a bien de l'aparence que cela eſt ainſi; car puiſque l'on n'éprouve ce double ſentiment de

faim & de ſoif, qu'en conſequence de l'ébranlement extraordinaire des membranes ; on a tout ſujet de croire que cet ébranlement en eſt l'occaſion ; mais ce n'eſt pas ce que je cherche, c'eſt prendre le change. Je ſuis en peine de ſavoir quel eſt le principe ou la cauſe immédiate, ou même le ſujet immédiat de ce ſentiment douloureux.

Je pourois neanmoins me répondre que le principe ou la cauſe immédiate de ce ſentiment, eſt l'action de la liqueur acide & des exhalaiſons ſur les membranes, & que ces mêmes membranes ſont le ſujet immédiat de la faim & de la ſoif.

Mais de bone foi (car il ne s'agit pas ici d'en impoſer à perſone, je filoſofe ſeul, & je dois prendre garde à ne me pas tromper moi-même) de bone foi donc, conçois-je bien que le mouvement de quelques petites parties

de liqueur & d'exhalaiſon puiſſent produire la faim & la ſoif ? conçois-je bien que des membranes, c'eſt-à-dire, des morceaux de toile tiſſuë des filets des nerfs, puiſſent être le ſujet immédiat de la faim & de la ſoif, avoir faim & ſoif, ſentir enfin ce que je ſens lorſque j'ai faim & ſoif ? Si peu que je réflechiſſe là-deſſus, j'entre dans une extrême ſurpriſe: car enfin je ſuis fort ſûr de ce que je ſens lorſque j'ai faim & ſoif ; rien ne m'eſt ni plus clair, ni plus vif, ni plus expreſſif que ce ſentiment: mais je ne vois pas de même que le mouvement de quelques petits cors le puiſſe produire come cauſe veritable ; ni que des membranes, c'eſt-à-dire, des tiſſus de filets de nerfs, puiſſent en être touchés, & en un mot, avoir faim & ſoif. J'ai une extrême répugnance à m'y rendre.

Cela eſt étrange que je trou-

ve tant de dificulté dans l'explication d'une choſe que j'avois crû ſi claire ! cete mépriſe m'aprend à me défier de moi-même, à ne pas aler ſi vîte, & à craindre juſtement que je ne me ſois méconté de la même maniere dans ce que j'ai crû avoir juſqu'ici le mieux expliqué. C'eſt ce qu'il faudra examiner dans de nouvêles réflexions.

SECONDES REFLEXIONS ſur les ſenſations & ſur le principe du ſentiment.

APRE'S y avoir bien penſé quelque tems, je vois bien des choſes dans les fonctions que je croïois avoir expliquées qui ne ſont point encore aſſez éclaircies. Car, par exemple, lorſque je tourne les yeux vers un objet, n'eſt-il pas vrai qu'outre

l'action des raïons dont la rétine eſt ébranlée, j'ai perception de cet objet, je ſens que je l'aperçois & que j'en ai l'idée ? Tout de même lorſque je prête l'oreille à un concert ; n'eſt-il pas vrai qu'outre l'ébranlement que les voix & les inſtrumens excitent ſur la membrane tenduë au fond de mon oreille, je ſuis penetré d'un ſentiment agreable ? lorſque je ſens une roſe, ſans compter le mouvement que les petits cors qu'êle exhale excitent ſur cete membrane délicate qui eſt au fond du nez, puis-je deſavoüer que je n'en reſſente encore du plaiſir ? Il eſt vrai que les viandes & les liqueurs ébranlent les filets de ma langue : mais cet ébranlement n'eſt-il pas preſque toûjours acompagné de ſentimens doux ou amers ? Enfin les cors de dehors peuvent-ils toucher ou ébranler rudement ou foiblement les fi-

bres du mien ſans que j'en ſois averti par le plaiſir ou la douleur ? Qu'êle eſt donc la veritable cauſe de ce plaiſir, de cete douleur, & de tous ces autres ſentimens agreables ou deſagreables que j'éprouve dans l'uſage de mes ſens ? Sont-ce les cors grands ou petits qui ébranlent mes organes ? mais ces cors peuvent-ils me doner ce qu'ils n'ont pas ? & eſt-il vrai-ſemblable qu'ils aïent les ſentimens que j'ai à leur ocaſion ? Une épingle me pique ; je ſens de la douleur : on me fait paſſer legerement une plume ſur les lévres ; je ſens je ne ſai quel plaiſir ; y a-t-il de l'aparence que l'épingle ait cete douleur, & que la plume ait ce plaiſir ? Un inſtrument, par exemple une flute par le moyen de l'air m'ébranle l'oreille, & cet ébranlement eſt ſuivi d'un ſentiment qui me charme : ſeroit-il raiſonable de croire que ce ſen-

timent fut ou dans la flute ou dans l'air agité ? qui eſt-ce donc qui produit ces ſentimens, & coment en expliquer la production par le cors ?

Mais quel en eſt le ſujet immédiat ? qui eſt-ce qui les reçoit ; en un mot, qui eſt-ce qui reſſent le plaiſir & la douleur, le doux ou l'amer, l'agréable ou le deſagréable ? eſt-ce mon cors ? eſt-ce ma langue ? eſt-ce mon oreille ? Qui eſt-ce qui aperçoit l'idée d'un objet lorſque j'ouvre les yeux ? ſont-ce mes yeux mêmes ? mais quêle partie de mes yeux ? le cryſtalin, la rétine, l'humeur vitrée ? tout cela me jête dans un étrange embaras & dans une extrême confuſion d'avoir ſi peu examiné ce qui ſe paſſe dans les fonctions que je penſois avoir le mieux expliquées. Je vois bien que cela ne m'eſt arivé que pour avoir confondu des choſes qui devoient

Dificulté d'expliquer le ſentimẽt par le cors ſeul.

être distinguées, & que pour avoir pris pour quelque chose de trop simple les fonctions de *voir*, d'*oüir*, *de goûter*, de *toucher*, de *sentir*; qui pourtant sont fort composées. Je dois beaucoup prendre garde à éviter de pareilles négligences: car s'il est vrai que je ne sois pas simplement cors; mais que je sois composé de deux diverses substances, come on le dit, rien ne seroit plus capable de m'en dérober la vûë & le discernement, que ce défaut d'exactitude & cete habitude à confondre.

Deux ou trois choses à distinguer dans chaque sensation: ébranlement de l'organe, sentimét & perception.

Je vois donc bien qu'il faut que dans chacune de ces fonctions que l'on apêle *sensations*, je distingue deux choses, & que j'essaïe d'en rendre raison séparément; savoir l'ébranlement de l'organe d'une part; & de l'autre, le sentiment & la perception qui sont atachés à cet ébranlement. J'ajoûte la perception:

car je vois préſentement que j'y penſe, qu'en toute ſenſation il y a tout enſemble & ſentiment & perception, ou de quelque objet hors de moi, ou de mon ſentiment même; & quelquefois de l'un & de l'autre. Je n'ai point de ſentiment, agréable ou non, que je ne m'en aperçoive; & je ne conçois point ce que ce pouroit être qu'une douleur ou un plaiſir dont on ne s'apercevroit pas. Examinons donc ces deux choſes ſéparément.

Pour la premiere, plus j'y penſe, moins je vois qu'on puiſſe ajoûter rien de conſiderable à ce que j'en ai dit. Et j'ai fait voir, ce me ſemble aſſez clairement de quêle maniere les objets de dehors peuvent agir ſur nos organes, les impreſſions qu'ils y font; & coment en conſequence de ces impreſſions, nos organes ſont ébranlés & diſpoſés à leurs fonctions. J'ai même ſufiſament inſi-

nué de quêle maniere cet ébranlement étant porté juſqu'au cerveau, pouroit déterminer les eſprits animaux à ſe répandre ſur diférens muſcles, & faire prendre ainſi à mon cors la poſture & le mouvement qui lui conviendroient à la preſence des objets dont il ſeroit frapé. De ſorte que ſi tout cela pris enſemble s'apêloit *ſentir*; je me flaterois d'avoir ſufiſament expliqué les ſenſations par le cors ſeul. Il faut donc paſſer à la ſeconde choſe, je veux dire au ſentiment & à la perception; ce qui proprement eſt eſſentiel & capital dans ce qui s'apêle ſentir.

Les cors n'ont point formêlement en eux les ſentimens que nous avons à leur occaſion.

Plus je m'y aplique, moins je trouve de jour à rendre raiſon de ce ſentiment & de cete perception par le cors ſeul; ſoit que je veüille l'en regarder come la cauſe, ou come le ſujet. Car enfin que dirai-je? que ces petits cors qui agiſſent ſur les membranes de

mon eſtomach & de ma gorge, ont la faim & la ſoif que je ſoufre à l'ocaſion de leur ébranlement ? ou que n'aïant ni l'un ni l'autre, ils ne laiſſent pas de les produire réélement en moi ? nul de ces partis ne me paroît raïſonable. Dirai-je que l'épingle a la douleur que je reſſens lorſqu'on me pique ? quêle aparence ! mais ſuivant ce parti je m'engagerois à doner à un même ſujet des qualités toutes contraires. Car cete même plume qui m'eſt une ocaſion de chatoüillement & de plaiſir lors qu'on la paſſe légérement ſur mes lêvres, peut me devenir une ocaſion de douleur, ſi on me l'aplique plus rudement. Aura-t-êle donc tout enſemble le plaiſir & la douleur ? la même eau pouroit être tout enſemble chaude & froide ; puiſque m'en lavant la main lorſque j'ai froid, je ſens de la chaleur, & que je n'y puis toucher du bout du doigt

lorſque j'ai chaud, que je ne reſſente du froid, enfin le même feu auroit auſſi tout enſemble, & le plaiſir & la douleur ; puiſque ſi je m'en aproche dans une certaine diſtance, je reſſens du plaiſir; & qu'en m'en aprochant plus prês, je ſoufre une grande douleur.

Tout cela fait voir aſſez clairement que les cors n'ont pas en eux formêlement les ſentimens que nous recevons à l'ocaſion de leur action. Mais ne pouroit-on pas dire qu'ils les ont virtuêlement, en ce qu'ils ont la vertu de les produire ?

Si j'avois afaire à un autre qu'à moi-même, peut être ſerois-je d'humeur à me ſauver par ce faux-fuïant ; car il faut avoüer que les qualités & les vertus ſont d'une merveilleuſe commodité pour ſe tirer d'afaire ; & d'un grand abrégement dans les ſiences : mais come je ne cherche

qu'à m'éclaircir & non pas à fuir, & beaucoup moins à me ſéduire moi-même, je dois extrêmement me défier de ces termes de *vertu*, dont je n'ai que des idées confuſes & generales ; & la raiſon veut que j'examine s'il y a quelque choſe de réel dans les cors qui réponde à ce mot, & qui les rende capables des éfets dont il eſt queſtion.

Ils ne les ont pas non plus virtuêlement, & n'en ſont point les vraies cauſes.

J'ai déja remarqué que les cors ne ſont capables d'aucun éfet, que par leur étenduë, leur grandeur, leur figure, leur ſituation, leur mouvement & leur repos. Voila où ſe réduiſent toutes les forces des cors & toutes leurs vertus, du moins dont nous aïons des idées claires & diſtinctes ; & pourvû qu'on ne prêne le terme de vertu qu'en quelcun de ces ſens, je ne ferai nule dificulté d'en reconoître dans le cors. Voïons donc par laquêle de ces vertus les cors ſont capables de

produire les ſentimens que nous recevons lorſqu'ils agiſſent ſur nos organes ; par exemple les ſentimens de plaiſir & de douleur. Sera-ce par leur grandeur ou par leur figure ; par leur mouvement ou par leur repos ? mais de quêle grandeur un cors doit-il être pour produire ce qui s'apêle un plaiſir ? de quêle figure ? ronde ou quarrée ? quel doit être ſon mouvement ? violent ou moderé ? droit ou circulaire ? plus j'y penſe, moins je vois de raport entre un plaiſir, ce plaiſir que je ſens, & que je conois immédiatement par moi-même ; & toutes ces vertus corporêles, ſoit que je les compare ſéparément ou conjointement. Je ſai & je puis déterminer d'une maniere aſſez juſte, quel éfet produira un cors de têle & têle figure, jointe à tel & tel mouvement : mais quelques aſſortimens que je faſſe des diférentes grandeurs &

figures, & des divers mouvemens & repos ; je n'en puis trouver un ſeul d'où je puiſſe conjecturer que le moindre plaiſir doive naître : au contraire je vois ce me ſemble aſſez clairement, que nul de ces aſſortimens ne peut être veritable cauſe d'aucun plaiſir, & il me paroît tant d'opoſition entre ces divers aſſortimens & le plaiſir, que je me perſuaderois auſſi-tôt que le blanc pouroit produire le noir.

Mais ſi les cors de dehors ne peuvent produire en moi ces divers ſentimens, n'y a-t-il pas ſujet de penſer qu'ils donent du moins ocaſion à mon cors de les produire ? voïons : il y a quelque choſe dans cete ouverture qui paroît vrai ; voici ce que c'eſt. Il eſt vrai que les cors de dehors, par leur action ſur le mien, donent ocaſion à quelcun de produire en moi ces ſentimens ; & on n'en peut pas douter, puiſque

Ils n'en ſont que de pures ocaſions.

leur action en eſt preſque toûjours ſuivie : mais que ce quelcun ſoit mon cors, c'eſt ce qui n'a nule aparence de verité ; puiſque mon cors n'a du pouvoir, non plus que les autres, que par ſa grandeur, ſes figures, ſon mouvement & ſon repos ; & que rien de tout cela ne peut produire ces ſentimens, come je l'ai obſervé ci-devant.

Le cors humain n'a pas à cet égard plus de pouvoir que les cors étrangers.

Je vois préſentement ce que c'eſt. Sûrement, ce quelcun que je cherche, c'eſt mon ame. C'eſt êle qui eſt la cauſe veritable de mes divers ſentimens, & qui produit mon plaiſir ou ma douleur, pendant que les objets de dehors agiſſent ſur mon cors.

Je ſerois fort tenté de m'en tenir là, ſans davantage d'examen: mais come j'ai tantôt éprouvé qu'une pareille négligence m'a jêté dans un furieux embaras, pour en éviter un nouveau, il faut examiner cete penſée, &

enfin ne ſe rendre qu'à la clarté & à l'évidence.

Et premiérement, ſi mon ame produit êle-même ſes ſentimens, d'où vient qu'êle s'en done quelquefois de ſi deſagréables, de ſi violens, de ſi douloureux ? il eſt rare de prendre plaiſir à ſe faire mal à ſoi-même : & je ne ſai perſone qui étant en pouvoir de ſe cauſer du plaiſir ou de la douleur, ne prît le parti du plaiſir. Par quêle eſpêce de deſeſpoir mon ame, qui a cete puiſſance, ſe cauſe t-êle donc quelquefois de ſi violentes douleurs ? mais peut-être qu'êle n'en eſt que la cauſe, & non pas le ſujet ? êle les produit dans le cors, & le cors les ſent : mais pour êle, êle n'en ſent rien. Si cela eſt, il faut du moins avoüer que l'ame n'aime guéres ſon cors de le maltraiter ainſi ; & je ne ſai pas de quêle nature peut-être une têle ame. Mais come cela regarde

L'ame n'eſt point la cauſe de ſes ſentimens.

le ſujet du ſentiment, & que c'eſt la ſeconde choſe que j'ai à rechercher, c'eſt ce qu'il faudra examiner dans un moment.

En ſecond lieu, ſi je ſuis tout cors, ou (ce qui eſt la même choſe) ſi ce que j'apêle mon ame n'eſt rien que de corporel; ſi êle ne conſiſte, come je l'ai crû juſqu'ici que dans une certaine configuration des parties du cerveau, ou dans le mouvement des eſprits animaux, coment puis-je penſer qu'une têle ame produiſe les divers ſentimens que j'éprouve dans l'uſage des choſes ſenſibles, aprês avoir vû auſſi clairement que je viens de faire, que le cors avec toutes ſes parties, ſes diverſes configurations, & tous ſes mouvemens, ne pouvoit être cauſe veritable du moindre plaiſir? il n'y auroit rien de moins raiſonable que cete penſée.

Mais ſi mon cors ne peut pas

être la cauſe de ces ſentimens, voïons s'il n'en eſt pas du moins le ſujet; je veux dire, ſi ce n'eſt pas lui qui ſent le plaiſir & la douleur, le froid & le chaud, le doux & l'amer, l'agréable & le deſagréable.

Certainement, cela ſeroit bien étrange que ces ſentimens n'appartinſſent pas à mon cors, que ce cors fût inſenſible, & que ſemblable au diamant, il ne ſentît ni froid, ni chaud, ni plaiſir, ni douleur. Quoi mes yeux ne veroient pas les objets? mes oreilles n'entendroient pas les ſons? ma langue ne goûteroit pas les ſaveurs? mon nez ne ſentiroit pas les odeurs? y eût-il jamais de paradoxe pareil à celui-là? les yeux ne ſont-ils pas faits pour voir, les oreilles pour entendre, la langue pour goûter, & le nez pour ſentir? que la nature ne nous faiſoit-êle donc naître tous aveugles, ſourds & privés de tous

nos ſens, & pourquoi nous avoir doné des ſens pour ne pas ſentir?

Mais je ſens que je m'emporte, que je me trouble, & que je perds ce ſang-froid & cete tranquilité ſi neceſſaire pour découvrir la verité, & pour achever l'examen que j'ai comencé.

Pour revenir donc à moi-même, j'avouë que l'impreſſion naturêle & mes anciens préjugés me diſent que c'eſt mon cors qui ſent, & que ſes diverſes parties ſont les ſujets de mes divers ſentimens: mais je ne ſai ſi la raiſon me le dit; & ſi êle me diſoit le contraire, come je me pique d'être raiſonable, je devrois l'en croire préferablement à tout autre: écoutons-la donc.

Le cors ni ſes parties ne peuvent être le ſujet du ſentiment.

Ele m'a déja apris que le cors n'eſt capable de rien que par ſon étenduë, ſa grandeur, ſa figure, ſa ſituation, ſon mouvement & ſon repos; c'eſt ce que je ne dois

pas oublier, & ce que je dois avoir perpetuêlement en vûë dans l'examen que je fais. Voyons donc & examinons avec toute l'atention poſſible, ſous lequel de ces divers regards mon cors eſt capable de ſentir, & d'avoir du plaiſir & de la douleur. Eſt-ce come étant étendu? mais tous les cors devroient donc ſentir, car ils ſont tous étendus. Eſt-ce come aïant une têle grandeur, par exemple, come étant groſſier, ou come aïant des parties fort ſubtiles? mais tous les cors groſſiers, come les plantes, ou ſubtils come le feu & les étoiles, devroient donc avoir du ſentiment. Eſt-ce come étant figuré; mais encore de quêle figure? car il n'y a point de cors au monde qui ne ſoit figuré; faut-il donc qu'il ſoit d'une figure ronde ou ovale? quarrée ou triangulaire? Eſt-ce come aïant des parties en haut ou en bas, à droit ou à

Ils ſont incapables de ſentir.

gauche ? eſt-ce enfin come étant en mouvement ou en repos ? de quêle eſpêce de mouvement ? J'avoüe pour moi que tout cela me fait un merveilleux embaras, & qu'en quelque ſens que je me regarde, je ne vois point par quel côté mon cors peut être capable de ſentiment. Il eſt vrai que toutes les parties de mon cors me diſent, c'eſt par moi : les yeux, les oreilles, le nez, la langue, ſe tuent de me dire, c'eſt nous qui ſentons : mais non ſeulement la raiſon ne me le dit pas, êle m'aſſûre même du contraire ; car enfin eſt-ce aſſez à de la matiere d'être figurée de têle ou têle façon pour être capable de ſentir? ce morceau de marbre que je vois devant moi, & qui conſtament ne ſent pas, brute come il eſt, comencera-t-il à ſentir dés que je l'aurai fait polir, & que je lui aurai fait doner la figure d'un home ? ſufira-t-il de lui avoir

voir fait tailler des yeux, des oreilles, un nez, & une bouche pour les mêtre en état d'apercevoir les objets, d'entendre les ſons, de ſentir les parfums, & de goûter les viandes ? y eût-il jamais rien de plus éloigné du bon ſens ?

On pouroit peut-être dire que le mouvement manqueroit à cete figure, ce qui la rendroit fort diférente du cors humain.

Mais quand on lui pouroit doner le mouvement, la faire marcher, & mêtre en agitation ſes plus inſenſibles parties ; la mêtroit-on par-là en état de ſentir ? On dit qu'en Allemagne il y a un curieux qui a fait un home artificiel, à qui il n'a pas ſimplement doné le mouvement des piés & des jambes, le batement du cœur & des artêres, mais mêne la parole. Eſt-il vrai-ſemblable qu'en lui donant tout cela, il lui ait doné le pouvoir de

ſentir, & d'avoir du plaiſir ou de la douleur ?

Voici cependant une penſée qui me vient, qui découvre ce me ſemble, aſſez clairement le foible de toutes ces comparaiſons, & qui paroît aſſez propre à me tirer d'afaire. Car il eſt vrai qu'une matiere étenduë, quelque figurée & quelque agitée qu'êle puiſſe être, eſt incapable de ſentir, ſi êle n'eſt animée; & c'eſt juſtement ce qui manque aux ſtatuës & à toutes ces machines qu'on pouroit faire : au lieu que le cors humain eſt animé; ce qui le rend propre à toute ſorte de ſentiment.

Le cors conſideré come animé, eſt incapable de ſentiment.

Mais je ne ſaurois trop me défier de ces lueurs qui ne me viennent vrai-ſemblablement que pour éluder & me tirer de preſſe. En éfet, ſi peu que je m'y aplique, je m'aperçois que ma penſée n'eſt qu'une fauſſe lueur, & que je me ſuis laiſſé ſéduire par

l'idée confuſe de ce mot *animé*, terme le plus équivoque qui fût jamais. Car ou il marque l'union mon cors avec une ame d'une nature diférente de la ſienne : ou avec une ame de même nature, je veux dire une ame corporêle. Si c'eſt le premier, je reconois donc que je ſuis compoſé de deux divers principes, que mon ame n'eſt point corporêle, & qu'êle eſt tres-diférente du cors ; & cela même quand il ſeroit vrai, ne feroit pas encore voir que mon cors eſt capable de ſentiment : car je veux que cete ame en ſoit capable ; cela ne feroit pas qu'étant unie à mon cors, êle dût l'en rendre capable. Come êle ſeroit d'une nature toute diférente du cors, êle ne pouroit pas lui comuniquer la faculté qu'êle auroit de ſentir, & qui émaneroit de ſa nature, ſans lui doner cete même nature ; en un mot, ſans faire qu'il ne fût plus

cors : ce qui enferme contradiction : d'ailleurs l'union des êtres ne détruiſant point leurs natures, ſur tout lorſqu'êles ſont diférentes ; le cors & l'ame étant unis ſans confuſion, ils garderoient toûjours la diférence de leurs proprietés, come ils garderoient cêle de leur nature ; & ainſi le pouvoir de ſentir n'étant point une proprieté du cors pris ſéparément de l'ame, il ne l'auroit pas non plus lui étant uni ; qui eſt ce qui s'apêle être *animé*.

Que ſi je prens le ſecond parti, & que je diſe que le mot d'*animé* marque l'union de mon cors avec une ame de même nature que lui ; cete ame étant étenduë & corporêle come lui, n'aura pas plus de pouvoir que lui ; & ainſi êle ne lui donera pas par ſon union, le pouvoir de ſentir qu'il n'avoit pas de lui-même ; c'eſt-à-dire, que le cors animé &

inanimé ne ſeront pas plus capables de ſentiment l'un que l'autre. Il eſt vrai que l'un poura ſe remuer ſi on le touche, & l'autre ne le poura : mais ſe remuer n'eſt pas ſentir, ce n'eſt pas avoir du plaiſir ou de la douleur ; ou bien il faut dire que les pierres d'aimant ſont bien ſuſceptibles de plaiſir ou de douleur, puiſque dés qu'on les aproche les unes des autres, êles ſe remuent en tant de maniéres.

Je vois préſentement avec combien peu de lumiere je criois tantôt *au paradoxe*, ſur le projet que je faiſois d'examiner ſi mon cors eſt capable de ſentiment. Cependant come je ne puis trop me défier de ma foibleſſe, ſur tout lorſqu'il s'agit d'abandoner une opinion que je ſens bien qui me tient au cœur ; je ne puis trop chercher de raiſons pour me délivrer de ce préjugé. En voici donc de nouvê-

les que j'entrevois, qu'il faut que j'éclairciſſe.

Lorſqu'on dit qu'un ſujet eſt capable d'avoir du ſentiment, par exemple, du plaiſir, il ne faut pas regarder ce ſentiment ou ce plaiſir come quelque choſe de réélement diférent du ſujet, come un diamant, par exemple, l'eſt du doigt qui le porte; il n'y a nule comparaiſon entre l'un & l'autre. Le doigt peut être ſans le diamant, & le diamant ſans le doigt; mais il n'eſt pas poſſible que le plaiſir ſoit ſans celui qui le ſent; il faut que je ſois pénetré du plaiſir pour le ſentir; pour peu qu'il fût diſtingué de moi, je ne le ſentirois point: car enfin je ne ſens point le plaiſir de mon ami, quelque proche que je ſois de ſa perſone. La raiſon de cela eſt que le plaiſir (& il en eſt de même de tous les autres ſentimens) le plaiſir, dis-je, n'a ni eſſence, ni exiſten-

ce qui lui ſoient propres ; il n'exiſte & n'eſt quelque choſe que par l'exiſtence, & l'être même de ſon ſujet ; c'eſt le ſujet même diſpoſé de tèle façon, c'eſt-à-dire, diſpoſé d'une maniére agréable : & c'eſt pour cela que le plaiſir & tous mes autres ſentimens ne ſont pas tant des *êtres*, que de mes *maniéres d'êtres* ; de même que la figure, par exemple, n'eſt pas un être réélement diférent de l'étenduë, ce n'eſt qu'une de ſes maniéres ; je veux dire, que ce n'eſt que l'étenduë même diſpoſée de tèle façon, terminée de tèle maniére.

Ce que c'eſt qu'une maniére d'être.

Cela étant ainſi, il eſt viſible que le cors ne peut être capable de ſentiment, par exemple de plaiſir ; que le plaiſir ne ſoit une de ſes maniéres. Conſiderons donc avec toute l'atention poſſible, ſi le plaiſir peut être une des maniéres du cors ; c'eſt-à-dire d'une matiére étenduë.

Ni le plaiſir, ni la douleur, ni aucuns de mes ſentimens ne peuvent être des maniéres du cors.

Certainement pour peu que je conſulte l'idée de l'étenduë, je vois tout d'un coup les maniéres dont êle eſt capable. Je vois qu'êle peut être bornée & limitée de têle & têle façon, & cela s'apêle *figure*. Je vois qu'êle peut être placée en haut ou en bas, à droit ou à gauche; & cela s'apêle *ſituation*. Je vois qu'êle peut changer ſucceſſivement de ſituation; & cela s'apêle *mouvement*. Je vois qu'êle peut demeurer fixe dans un même lieu; & cela s'apêle *repos*. Je vois enfin qu'êle peut être en grand, ou petit volume; & cela s'apêle *grandeur*. Voila, dis je, les maniéres que j'aperçois dans l'étenduë; mais je n'y en vois pas davantage; & quelque éfort que je faſſe pour y apercevoir le plaiſir, j'avouë que je ne l'y vois point; & il me paroît même qu'on ne l'y peut voir. Une maniére d'être, come je viens de le remarquer, n'eſt que

l'être même diſpoſé de têle façon ; ainſi ſi le plaiſir eſt une maniére du cors, ce ſera le cors même diſpoſé d'une maniére délectable ? Or conçoit-on que le cors, qu'une matiére étenduë puiſſe être diſpoſée d'une maniére délectable ? êle peut bien être diſpoſée d'une maniére délectable aux autres, & leur être une ocaſion de plaiſir ; mais qu'êle ſoit délectable pour êle-même, qu'êle ſente ſon plaiſir : ce qui eſt proprement avoir du plaiſir ; c'eſt ce qui eſt inconcevable. Je ſuis pourtant fort ſûr que je ſens mon plaiſir quand j'en ai ; & come je l'ai déja remarqué, un plaiſir qu'on ne ſent point, n'eſt pas un plaiſir. N'en ſeroit-ce pas aſſez pour conclure que moi qui ſens le plaſir, je ne ſuis pas cors, ni rien de corporel ? mais je veux bien me doner encore un peu de quartier ſur cete concluſion, juſqu'à ce que je l'aïe démontrée

par un plus grand nombre de raiſons : car j'en entrevois encore pluſieurs ; & il faut come m'en acabler, afin que je n'aïe rien à me reprocher ; il faut diſſiper toutes les fauſſes lueurs qui m'ont juſqu'à cete heure ébloüi, & lever tout ce qu'on pouroit former de dificultés ; ce ſera pour mes premiers momens d'aplication.

TROISIE'MES REFLEXIONS ſur le principe du ſentiment.

JE me trouve parfaitement bien de mes réflexions ; j'en reçois toûjours quelque nouvel éclairciſſement ; il faut que je les continuë encore un peu ſur le même ſujet ; & que je mête, s'il eſt poſſible, en ſi beau jour, le principe du ſentiment, qu'il me ſoit impoſſible de m'y méprendre, ou de le méconoître.

A peine ſuis-je rentré chez moi, que j'y aperçois un certain *je ne ſai quoi*, qui prend part à tout ce qui s'y paſſe, & qui ſe rend propres tous les divers ſentimens dont je ſuis touché de quelque part qu'ils me vienent. Si l'on me marche ſur le pié; ce *je ne ſai quoi* dit auſſi-tôt, je ſens de la douleur au pié. Si l'on me frape à la tête; ce *je ne ſai quoi* ſe récrie incontinent, qu'il ſent de la douleur à la tête; & ainſi de tout ce qui m'arive. Que veut dire cela? Il faut que j'examine un peu ces expreſſions: toutes confuſes qu'êles me paroiſſent, j'eſpere en tirer de l'éclairciſſement; car quoiqu'êles ſemblent marquer que la douleur eſt dans les piés & dans la tête; êles marquent encore mieux, ſi je ne me trompe, que ce qui ſent la douleur du pié & de la tête, eſt quelque choſe de diférent de l'un & de l'autre.

du pié, quand je dis que j'ai de la douleur au pié ? & ſuis-je le *moi* de la tête, quand je dis que j'ai mal à la tête ? eſt-ce le même *moi* qui répond à ces deux parties : ou bien ſont-ce deux *moi* diférens ? Si c'eſt le même, de quéle nature peut être ce *moi*, pour ſentir ainſi aux piés & à la tête, & pour réünir en ſoi le ſentiment de deux parties ſi éloignées ? Si j'étois une vapeur, une fumée d'eſprits animaux répanduë depuis les piés juſqu'à la tête, & que je fuſſe capable de ſentiment, pourois-je bien ſentir ainſi aux piés & à la tête ? Certainement, coîme je ne ſerois pas toute entiere dans le pié, ni toute entiere dans la tête, je ne pourois ſentir au pié que par une partie de moi-même, & par une autre partie à la tête ; & ainſi il y auroit à la tête un autre *moi* qu'aux piés ; il ſe trouveroit en moi pluſieurs *moi* ; & enfin nous

Que ce *moi* n'eſt nule des parties du cors.

ſerions chez moi pluſieurs qui ſentirions : au lieu que je ſuis ſûr que je ſens tout entier & de tout moi-même la douleur du pié, de la tête, & de toutes les autres parties : je ſuis ſûr que je ſuis le même qui ſens cete douleur ; & je ſuis ſûr enfin, qu'il n'y a uniquement que *moi* en tout moi-même (ſi je puis parler ainſi) qui ſente le plaiſir & la douleur, & tout ce qui peut y ariver d'agréable & de deſagréable.

Que l'idée du *moi* ne reçoit ni diviſion, ni pluralité.

Mais faiſons qu'il y ait divers *moi* en moi, quoiqu'il y ait en cela une contradiction inſuportable : faiſons que chaque partie de mon cors ait ſon *moi* à part, & que le moi du pié, ne ſoit pas le *moi* de la tête. Qu'arivera-t-il de-là ? Certainement le *moi* du pié, ne ſentira jamais ce que ſent le *moi* de la tête ; ni celui de la tête, ce que ſent le *moi* du pié. Pendant que le *moi* de l'oreille prendra plaiſir aux acords d'un

concert, il ne ſera nulement capable d'être touché d'une extrême douleur que le pié ſoufrira : puiſqu'il ne la ſentira pas : & il ne la ſentira pas ; parce que, come je l'ai remarqué dans mes réflexions précedentes, le ſentiment n'étant qu'une maniére d'être, il y a autant de contradiction que le ſentiment du pié ſoit comun à la tête, qu'il y en a que l'être du pié ſoit l'être de la tête. Et ainſi chaque ſens aura ſes bornes & ſes limites, au de-là deſquêles il ne s'étendra pas. Le *moi* de l'œil ne poura juger des ſons, ni le *moi* de l'oreille des couleurs. Ces divers *moi* ne ſe feront point d'obſtacle l'un à l'autre, les ſentimens de l'un ne pouront ni étoufer, ni même afoiblir les ſentimens de l'autre : l'oreille joüira de ſon plaiſir ſans en pouvoir être divertie par la douleur du pié : & enfin nule autre partie ne s'opoſera à ſon

bonheur. Voila néceſſairement come les choſes devroient être, s'il y avoit en moi divers *moi*, & ſi chaque partie de mon cors étoit capable de ſentiment.

Mais qu'il s'en faut bien que ce ne ſoit là mon ſyſtême ! & que tout ce qui ſe paſſe en moi en eſt diférent ! Je ſai par mile & mile experiences, que c'eſt le même *moi* qui ſent ce qui s'apele le mal de pié, la douleur de tête, le plaiſir de l'oreille & tout le reſte ; & j'ai éprouvé plus d'une fois, me trouvant à certains ſpectacles, où l'on avoit pris ſoin de ſatisfaire également l'œil & l'oreille, que ces deux eſpêces de plaiſir s'entrechoquoient ſans ceſſe: que je ne pouvois me prêter un peu trop à celui de l'oreille, que je ne perdiſſe celui de la vûë: qu'au contraire il ne faloit qu'un ſpectacle un peu nouveau pour me dérober tout le plaiſir de l'harmonie ; & que pour me

faire perdre également l'un & l'autre, il ne faloit que me trouver en une ſituation un peu contrainte ; être mal aſſis, ou enfin, ſoufrir le petit mal que peut faire un cordon de ſoulier un peu trop ſêré. D'où vient cela ? que fait à l'oreille ce petit mal du pié ? S'il eſt vrai qu'êle ait ſon *moi* à part, tout diférent de celui des autres parties ? que ne tient-êle ſon *quant à moi*, & que ne joüit-êle tranquillement de ſon plaiſir, ſans ſe mêtre en peine de la douleur du pié ?

Que cela me fait bien voir que ce n'eſt ni le *moi* de l'oreille qui ſent le plaiſir, ni le *moi* du pié qui ſent la douleur : mais que c'eſt un *moi* unique, indiviſible, & tres-diférent du cors & de toutes ſes parties : un moi toutefois qui étant d'une capacité bornée, ne peut en même-tems s'apliquer parfaitement à pluſieurs ſentimens diférens ; & qui ſe trouve

même quelquefois ſi rempli d'un ſeul, qu'il eſt incapable d'avoir de l'atention pour les autres.

Je dis un *moi unique* & *indiviſible*; car enfin eſt-il concevable que ce *moi* ſoit répandu dans toutes les parties de mon cors? que ce moi puiſſe être en pluſieurs endroits, & ſe voir ſéparé par toute l'étenduë qu'il y a entre la tête & les piés? en un mot, qu'il y ait en moi pluſieurs *moi*? Plus je rentre en moi-même, plus je conſulte l'idée que j'ai de mon *moi*, & plus je trouve cete multiplicité, ce ſchiſme, & cete diviſion inintelligibles.

Tenir l'ame ſpirituële & indiviſible, & doner du ſentimẽt au cors: illuſion.

Cela fait que je ne comprens pas coment entre ceux qui tienent que leur ame n'eſt ni corporêle, ni diviſible; il s'en trouve dont les uns prétendent qu'il n'y a que le cors qui ſoit capable de ſentiment, & que l'ame ne ſent point; & les autres ſoûtienent que quoique l'ame ſente, cela

n'empêche pas que le cors & ſes diverſes parties n'aïent les mêmes ſentimens. Les uns & les autres me paroiſſent également déraiſonables ; car outre qu'il y a contradiction (come je l'ai déja remarqué) qu'une même maniére d'être , têle qu'eſt un ſentiment , ſoit en deux ſujets ; & ſur tout en deux ſujets auſſi diférens que le ſont un être corporel, étendu & diviſible, & un être qui n'eſt rien de tout cela ; (come le veulent les derniers) les uns & les autres ſont encore obligés d'admêtre pluſieurs *moi* dans un même home, ce qui eſt abſolument incompréhenſible.

Autre preuve de l'indiviſibilité du *moi*.

Mais que diroient ces Meſſieurs & tous ceux qui admetent ce paradoxe, ſi dans le tems qu'ils ſoufrent une violente douleur à la main, je venois à leur marcher bruſquement ſur le pié ? n'eſt-il pas vrai qu'ils ne manqueroient pas de ſe plaindre de

:e que j'ajoûterois mal ſur mal, & de ce que je les ferois doublement ſoufrir ? ſe croiroient-ils aprés cela bien gueris, ſi pour tout reméde j'entreprenois de les conſoler chacun en particulier en ces termes : Non, Monſieur, ne vous plaignez pas ; vôtre mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites ; vous ne ſoufrez pas doublement : il eſt vrai que vous ſoufrez la douleur de la main ; mais ce n'eſt pas vous qui ſoufrez cêle du pié ; il y en a un autre qui la ſoufre : ou ſi vous voulez que ce ſoit vous, c'eſt un autre *vous*, tout diſtingué & tout diférent de vous-même : & ainſi ne m'acuſez plus de cruauté, & ne dites plus que vous ſentez de la douleur à la main & au pié. Je conviens que vous en ſentez à la main : mais il faut auſſi que vous conveniez ſuivant vôtre Filoſofie, que vous n'en ſentez point au pié : puiſque le *moi* de la main

n'eſt pas le *moi* du pié. Conſolez-vous donc, Monſieur, de vôtre douleur de main, vous ne ſentirez jamais que cêle-là, vous n'en aurez jamais qu'une à la fois ; & quelqu'autre mal qui arive aux autres parties du cors, vous n'en ſentirez rien ; chacune a ſon *moi* à part ; chaque *moi* ſent ſon mal, & tous ces *moi* ſont tres-diférens les uns des autres. De bone foi, y a-t-il lieu de croire que cete eſpêce de conſolation fût fort du goût de ces Meſſieurs ? & n'y a-t-il pas au contraire bien de l'aparence, que plûtôt que de s'en païer, ils aimeroient mieux renoncer à leur filoſofie ? tant il eſt vrai que l'idée que nous avons du *moi* eſt l'idée d'une choſe têlement indiviſible, qu'il eſt impoſſible d'y concevoir du partage, ſans perdre cete idée.

Autre preuve priſe de

Mais voici une autre raiſon qui me vient contre le ſyſtême de

ces Meſſieurs, & qui me paroît d'une grande force contre tous ceux qui donent du ſentiment aux diférentes parties du cors : c'eſt qu'on peut fort bien ſentir le mal d'une partie, ſans avoir cete partie ; & que preſque tous ceux à qui l'on a coupé quelque membre, come la main ou le pié, ſoufrent long-tems aprés de grandes douleurs de main ou de pié ; c'eſt-à-dire les mêmes douleurs que s'ils avoient encore leur main ou leur pié. Je me ſouviens que cete eſpece de paradoxe m'aïant un jour été propoſé, & aïant peine à le croire, j'alai exprés aux Invalides pour m'éclaircir de ce fait ; & en aïant queſtioné un fort grand nombre ; j'en eus tant de témoignages que je m'en laſſai. Hureux ſi j'euſſe fait dés lors les réflexions que méritoit un fait ſi ſurprenant.

ce qu'on peut ſentir la douleur d'une partie ſans avoir cete partie.

On ne manquera pas de dire qu'il y a là de l'illuſion. Il y en

a ſans doute, à croire avoir une main ou un pié qu'on n'a plus : mais il n'y en a point à ſentir la même douleur que ſi l'on avoit ce pié & cete main, quoiqu'on ne les ait plus. Cete douleur eſt tres-réêle, & abſolument la même que cêle qui ſeroit cauſée par la bleſſure de cete main & de ce pié, ſi on les avoit encore. En un mot, c'eſt le même *moi* qui ſent également la douleur de la main & du pié devant & aprés qu'on les a coupés. Y a-t-il rien de plus convaincant pour faire voir que ce *moi* n'eſt ni la main, ni le pié, ni aucune des parties du cors : mais que c'eſt quelque choſe de toute autre nature, ſuperieur à tout le cors, & qui abſolument pouroit ſentir, & être touché de divers ſentimens, ſans avoir aucun de ſes organes; en un mot, ſans avoir de cors ? Que ces réflexions me donent de joïe ! & que les découvertes que je fais, me

ne païent bien de la peine que j'ai eu à m'y metre ! Je conois certainement que je ne ſuis pas tout cors, come je l'avois crû juſqu'ici ; je ne doute point que je ne ſois composé d'un être qui en eſt tres-diférent ; & enfin j'ai fait cête découverte ſans avoir encore examiné que la ſeule fonction de ſentir, tant ce fond eſt fertile ; cela me done envie de tenter encoreau premier loiſir, ſi ce fond ne me produira rien de nouveau.

QUATRIE'MES REFLEXIONS ſur le principe du ſentiment.

APRES un moment d'aplication ſur mes diverſes maniéres de ſentir, je m'aperçois que j'ai quelque choſe en moi qui juge tout d'un coup de mes divers ſentimens, qui diſcerne entre le ſon & l'odeur, entre la

douleur & le plaiſir ; que diſ-je ? qui diſcerne même entre douleur & douleur ; qui me dit, de deux douleurs laquêle eſt la plus grande ; & qui en marque l'excés d'une maniére aſſez préciſe. Cete réflexion me done, ce me ſemble, une aſſez bêle ouverture pour conoître quel eſt en moi le principe du ſentiment ; & j'eſpere y trouver une bêle preuve de la diſtinction & de la diférence de mon ame d'avec mon cors. Tâchons donc de la développer.

Que le cors, ni ſes organes ne peuvent juger des divers ſentimés que l'home éprouve dans l'uſage des choſes ſenſibles.

Certainement, il eſt neceſſaire que celui qui juge ainſi de mes divers ſentimens, les éprouve : il faut que celui qui diſcerne entre plaiſir & douleur, entre douleur & douleur, il faut dis-je, que ce Juge, quel qu'il ſoit, ſente & le plaiſir & la douleur, & les diverſes ſortes de douleurs : car enfin pour juger juſte, il faut comparer : puiſque

e jugement n'eſt que la vûë du
aport de deux choſes ; & pour
omparer il faut conoître. Or
our conoître les ſentimens, il
es faut ſentir : quelque deſcrip-
ion qu'un home me faſſe d'un
ertain plaiſir, ou d'une eſpêce
e douleur : je ne les conoîtrai
oint, ſi je ne les ſens, ou ſi je
e les ai ſentis. Quel eſt donc ce
uge ? car en le conoiſſant, je co-
oîtrai auſſi-tôt le principe du
entiment. Qui eſt-ce qui décide
inſi de mes divers ſentimens ?
ſt-ce l'œil ? eſt-ce l'oreille ? eſt-
e la langue ? eſt-ce le pié, ou la
ain ? quêle aparence ! quand il
roit vrai que toutes ces parties
roient capables de ſentiment,
qui n'eſt pas ; l'œil ne pouroit
ger que des couleurs, & non
s des ſons, ou des od urs ;
oreille ne pouroit juger que d s
ns, & non pas des couleurs : la
ngue ne pouroit juger que des
veurs, & non pas des ſons ni

des couleurs ; la main ne pouroit juger que de ſa douleur, & non pas de cêle du pié ; enfin chaque partie du cors ne pouroit juger que du ſentiment qui lui conviendroit, & non pas des autres ; puiſqu'êle ne les ſentiroit pas ; & que par conſequent êle ne les conoîtrois pas.

Mais je veux que la main, par exemple, jugeât de ſa douleur propre, & de cêle du pié. N'eſt-il pas vrai qu'êle ne manqueroit pas de juger ſa douleur, pour petite qu'êle fût, beaucoup plus grande que cêle du pié ? & qu'il n'y a pas une partie dans tout nôtre cors, quelque mépriſable qu'êle ſoit, qui ne ſe crût la plus malade ; qui ne jugeât ſon mal plus violent que celui de toutes les autres, & qui ne voulût qu'on l'aſſiſtât préférablement à la tête-même ? Quels ſchiſmes cela ne produiroit-il pas dans l'œconomie du cors humain ? & dans

uel embaras cela ne nous jêteoit-il pas, lorſqu'il s'agiroit de es ſecourir ?

Il eſt certain cependant que ns bruit, ſans diviſion, ſans mbaras, j'ai quelque choſe en oi : ou plûtôt, j'ai un *moi* indiiſible, qui ſans preſque jamais e tromper, juge de mes divers ntimens, & par mes ſentimens écide du bien & du mal, de la one ou mauvaiſe diſpoſition de haque partie. Et pourquoi en ge-t-il ſi juſte, ſinon parce que eſt lui ſeul qui en a le ſentiment? t ainſi on me pique à la main ; ais c'eſt moi qui le ſens. L'air gité par un inſtrument bien uché, vient me fraper l'oreil- : mais c'eſt moi qui en ai le plai- r. Les parties d'une liqueur dé- cieuſe ébranlent en paſſant les ets de ma langue : mais c'eſt oi qui en ſens la douceur. C'eſt fin ce *moi* unique qui ſent tout, ui diſcerne tout, qui juge de

Que ce qui en juge eſt quelque choſe de ſimple, & d'indiviſible, & d'incorporel.

tout. Que doit-on penſer d'un tel *moi*, ſinon que c'eſt quelque choſe de tres-ſimple, tres-indiviſible, & tres-diférent du cors & de toutes ſes parties ?

Car enfin (pour recüeillir le fruit de tout ce que j'ai fait de réflexions ſur ce ſujet) ſi d'une part il eſt ſûr que la main n'eſt pas le pié, ni que l'œil n'eſt pas l'oreille ; & ſi de l'autre il eſt évident que le *moi* qui répond à la main, eſt le même qui répond au pié ; & que le *moi* qui ſent par l'œil eſt le même qui ſent par l'oreille ; ne doit-on pas conclure que ce *moi* eſt quelque choſe de diférent de toutes ces parties ; quelque choſe qui ne ſe multiplie point à proportion de la quantité des organes ; quelque choſe enfin qui n'eſt nulement corporel, mais qui eſt unique, ſimple & indiviſible ?

Que cet être à qui convie-

Que ſi aprés cela je done à ce *moi* le nom d'ame, ne dois-je pas

lemeurer perſuadé que mon ame n'eſt pas ſimplement diſtinguée du cors : mais qu'êle en eſt toute diférente : & qu'ainſi n'étant ni corporêle, ni diviſible, êle n'eſt nulement ſujête aux divers changemens, ni aux diverſes fortunes du cors ; & que par conſequent êle ne doit pas perir avec lui ?

nent ces qualités, eſt ce qu'on apele ame.

Preuve de ſon immortalité.

Aprés cela, rien n'eſt capable de m'arêter ſur le chapitre du ſentiment. Je reconois la fauſſeté de mes préjugés : ce qui paroiſſoit paradoxe, m'eſt une verité : toutes mes dificultés s'évanoüiſſent, & je vois l'éclairciſſement de tout.

Et premierement, je conçois qu'il n'y a que de la fauſſeté dans ces façons de parler : *Ma langue a du plaiſir, mon pié a de la douleur*, & autres ſemblables ; puiſque la langue & le pié n'étant que des parties du cors, êles ſont incapables de plaiſir & de douleur.

Expreſſions fauſſes ou confuſes.

Je conçois en ſecond lieu, qu'il n'y a que de la confuſion dans ces autres expreſſions : *Je ſens de la douleur à la téte, du plaiſir aux mains*, & autres ſemblables ; parce que, quoiqu'êles marquent directement que c'eſt l'ame qui ſent le plaiſir & la douleur ; êles marquent auſſi indirectement que la tête & la main ont part à ces ſentimens : ce qui eſt confondre le vrai avec le faux. Aprés tout je ne voudrois faire procés à perſone ſur ces expreſſions : il importe peu de quêle maniére on parle, pourvû qu'on penſe bien.

Il ſeroit cependant plus juſte & plus exact d'uſer de cêles-ci : *J'ai mal au pié : la tête me fait mal*, & autres pareilles. Parce que la premiere de ces expreſſions, marque ſeulement qu'il y a quelque alteration & quelque déreglement dans la conſtitution des parties du pié, come quelque bleſſure, ou quelque contuſion ; ce

ıi d'ordinaire n'a rien que de
:ai, lorſqu'on uſe de ces expreſ-
ons. Et la ſeconde marque ſim-
ement que le deſordre arivé à
conſtitution des parties de la
te, eſt la cauſe ocaſionêle du
al, c'eſt-à-dire, de la douleur
ıe l'ame en reſſent : ce qui n'a
ıcore rien que d'exact, pourvû
ı'on en demeure là, & qu'on ne
'étende pas marquer par là, que
tête & toutes les autres parties
ı cors aïent du ſentiment.

Mais, diſois-je, il y a quelque
ms, eſt-ce que l'œil ne voit pas
s couleurs, que l'oreille n'en-
nd pas les ſons ? &c.

Mais, me répondrai-je au-
urd'hui, eſt-il poſſible que des
ɔrceaux de chair, du moment
ı'ils ſeront taillés, l'un en l'œil,
ıutre en l'oreille, l'autre en
ıuche, &c. & que quelque fu-
ée d'eſprits animaux coulera
tre les filets dont ils ſont com-
ſés : eſt-il poſſible, dis-je, que

Qu'à proprement parler, l'œil ne voit point, &c.

ces morceaux de chair viendront à sentir les couleurs, les sons, les saveurs, & apercevoir les objets de dehors & leurs propres sentimens ? Pour moi je suis persuadé que ces morceaux de chair sont absolument incapables, & de ces sentimens & de ces perceptions. Il est vrai que taillés come ils sont, ils me paroissent tres-disposés à recevoir & à transmêtre jusqu'au cerveau l'action des objets qui leur sont propres ; & voila justement pourquoi ils sont faits, & ce que l'on peut apeler, si on le veut, des noms de *voir*, *d'entendre*, *de goûter* & de *sentir*, quoique ce ne soit pas parler fort juste. Mais de prétendre que ces termes ainsi apliqués à ces organes, signifient quelque chose de plus ; & de vouloir, par exemple, que le terme de *voir* atribué à l'œil, signifie qu'il aperçoit l'image que les objets de dehors impriment dans son fond

& qu'il en ſent les couleurs ; c'eſt ce que nul home de bon ſens, & qui l'aura un peu examiné, n'accordera jamais.

Mais enfin, diſois-je encore ; ſera-t-il donc dit que les ſens ne ſentiront pas ?

Non cela ne doit pas ſe dire ; parce que cela eſt faux ; les ſens ſentent : mais il faut bien ſe garder de prendre les organes de nos ſens, pour nos ſens mêmes. L'œil, l'oreille, le nez, la langue, & toutes les parties du cors humain ne ſont que les organes de nos ſens : nos ſens ſont plus interieurs : ils ſont dans la partie la plus intime de nous-mêmes. En un mot, ils ſont dans nôtre ame ; & ces parties exterieures ne ſont ou que les fenêtres par leſquêles êle regarde ce qui ſe paſſe au dehors : ou que les inſtrumens dont êle ſe ſert pour en ſavoir des nouveles ; pour parler donc juſte, on doit dire qu'on voit par l'œil,

On ne doit pas conclure de là que les ſens ne ſentent pas.

qu'on entend par l'oreille, qu'on goûte par la langue, & ainſi du reſte : mais non pas que l'œil voit, que l'oreille entend, que la langue goûte, &c. Il eſt auſſi ridicule d'atribuer à ces organes de la conoiſſance & du ſentiment, qu'il le ſeroit d'en doner au bâton d'un aveugle, parce qu'il s'en ſert pour diſcerner le beau chemin d'avec le mauvais. Enfin ôtez l'ame du cors de l'home, cête ame, dis-je, que je comence à conoître, & que j'ai juſqu'ici ſi groſſiérement méconuë; je ne vois plus rien dans ce cors que d'aveugle, que de ſourd, que de ſtupide.

Je prévois neanmoins qu'on pouroit encore me demander d'où vient que je n'ai de ſentiment que par l'entremiſe du cors, ou que lorſque quelques-unes de ſes parties reçoivent quelque nouvel ébranlement.

Mais premiérement, outre

u'il eſt faux que je n'aïe des ſen-imens que par l'entremiſe du :ors, puiſque j'en ai ſouvent qui ı'y ont nul raport, come le plai-ir que j'ai quelquefois d'avoir :ait une action loüable : ou le :hagrin de n'avoir pas réüſſi dans ıne entrepriſe ; ce qui conſta-ment n'eſt point excité par le cors.

Je réponds en ſecond lieu, que cela feroit voir tout au plus qu'il y auroit union entre mon cors & cête partie de moi-même qui ſent : mais come cela ne feroit rien pour le dénoüement de la queſtion que j'examine préſen-tement, & qu'aparemment je ti-rerai plus de lumiere de certains ſchiſmes, certains combats inte-rieurs que je remarque chez moi ; il faudra faire de ceux-ci à mon premier loiſir, le ſujet de mes réflexions, me reſervant à traiter en un autre tems le chapi-tre de l'union. Preuve de l'u-nion.

CINQUIE'MES REFLEXIONS *ſur le principe des combats interieurs & de la liberté.*

LA peine que j'ai euë à me rendre en ce lieu, & à reſiſter au mouvement de mon cors que le divertiſſement entraînoit ailleurs, me conduit aſſez naturêlement au ſujet que je me propoſai la derniere fois d'examiner. En éfet, je ſens en moi aſſez ſouvent de certains ſchiſmes & de certains combats interieurs. Il y a quelque choſe qui combat fréquemment contre mon cors, qui le tient dans des ſituations contraintes, qui le fatigue par de grands travaux, qui fait violence à ſon temperament, qui s'opoſe à ſa conſervation, & qui l'expoſe même quelquefois malgré lui, au peril évident d'ê-

Combats interieurs.

re détruit. Combien de fois ai-
e éprouvé ce combat dans des
ocaſions perilleuſes où il y avoit
quelque gloire à aquerir ? pen-
dant que mon cors frapé de la
préſence des objets funeſtes qui
le menaçoient, faiſoit éfort pour
les éviter, & ſe diſpoſoit de lui-
même à la fuite ; je ſentois en
moi quelque choſe qui s'opoſoit
à ſon penchant, qui le retenoit,
qui le fixoit, qui le ſoûtenoit par
des vûës de gloire & d'ambition,
& qui enfin ; malgré toutes ſes
diſpoſitions au mouvement, le
rendoit immobile ? Que ſi non-
obſtant l'éfort de ce je ne ſai
quoi contre mon cors, celui-ci
venoit à chanceler ; que ſi au
bruit têrible des coups de canon
& à la vûë du carnage, il lui
arivoit ou de pâlir, ou de baiſſer
ſeulement la tête ; de quêle im-
preſſion de honte & de confu-
ſion ne me ſentois-je pas frapé,
& quels éforts ne faiſois-je point

pour lui faire prendre une ſituation & une contenance plus aſſûrée ? J'ai mile experiences de ces ſortes de combats interieurs.

Le cors ſeul n'en peut être le principe. Mais quel en eſt le principe ? quels en ſont les Athletes ? il en faut du moins deux pour un combat. Si donc, je ne ſuis qu'un ſeul être, ſi je ſuis tout cors : ou, ce qui eſt la même choſe, ſi mon ame n'eſt que corporêle, qui eſt-ce qui combat ainſi contre mon cors ? un même être ſe combat-il ſoi-même ? ſe détruit-il ſoi-même ? il me ſemble que chaque être tend de ſoi à ſa conſervation; & je m'aperçois bien qu'en éfet mon cors a tout ce qu'il faut pour éviter les ocaſions perilleuſes, & qu'il eſt tout diſpoſé à s'en dégager lorſqu'il s'y trouve inopinément. Qui eſt-ce donc qui l'y retient ainſi malgré lui ? qui eſt-ce qui l'oblige à atendre ſa ruine, & à ſe faire tailler en piéces, plûtôt que de reculer ? eſt-ce la

matiére ſubtile qui combat contre la groſſiére ? eſt-ce le cœur ou le cerveau qui avec le ſang plus ou moins ſubtil, combatent contre le reſte du cors ? J'ai oüi parler d'un certain combat des quatre qualités dans le cors humain : n'eſt-ce donc point le chaud qui combat contre le froid ; ou le ſec qui s'opoſe à l'humide ? que tout cela eſt ridicule ! qu'il y auroit d'extravagance à expliquer ce combat de quelcune de ces maniéres ! & qu'il eſt impoſſible d'en trouver de moins déraiſonables, quand on ne reconoît dans l'home rien que de corporel !

J'ai remarqué que ce je ne ſai quoi qui combat contre le cors ſe ſoûtient & retient le cors par des vûës de gloire & d'ambition. Que peut-on donc trouver dans le cors qui ſoit capable de ces vûës ? quêle eſt cêle de ces parties qui ſoit propre à être tou-

Ils prouvent que nous ſomes cõpoſés de deux êtres dont l'un eſt tres diférent du cors.

chée de ces ſentimens, & à ſe piquer de gloire & d'honeur ? eſt-ce le cœur ? eſt-ce la tête ? les eſprits animaux à force de ſe remuer & de s'élever en haut, viendront-ils juſqu'à aimer la gloire, & à former un deſſein d'ambition ?

Nul de ces partis ne me paroît raiſonable ; & je me vois encore ici agréablement réduit à reconoître que je ſuis compoſé de deux natures tres-diférentes, ſavoir du cors, & d'un être qui n'eſt rien de corporel ; & qui eſt capable d'aimer la gloire & d'avoir de l'ambition : mais j'aperçois encore une autre preuve de cete verité.

Liberté. Quelques guêres & quelques troubles que je ſoufre chez moi, je ſens bien neanmoins qu'il y a toûjours quelcun qui eſt abſolument le maître, qui eſt *libre*, qui diſcerne, qui choiſit, & qui ſe détermine ſi librement à un parti,

qu'il peut en prendre un tout opoſé. Je ſuis auſſi certain de cela, que je ſuis ſur de ma penſée, lorſque je penſe: le ſentiment interieur & inconteſtable que j'ai de ce qui ſe paſſe en moi, m'aſſûre également de l'un & de l'autre. Quel eſt donc le principe de ma liberté? qui eſt le maître chez moi? eſt-ce le cors? eſt-ce par le cors que je ſuis libre? mais il n'eſt rien de ſi aiſé que de le garoter & de l'enchaîner: au lieu que je ſens bien que toutes les creatures enſemble ne ſauroient enchaîner ma liberté. Je ſuis libre dans les fers; & pendant que mon cors eſt à la cadêne, il y a quelcun chez moi qui joüit d'une pleine liberté; qui paſſe ſans ceſſe d'un objet à un autre, qui parcourt avec une merveilleuſe facilité toutes les parties de la têre; qui dans un clin d'œil ſe tranſporte dans les cieux, en meſure l'étenduë, & ſe précipite quand

Que le cors n'en peut être le principe.

il lui plaît dans les abîmes. Ne faut-il donc pas reconoître que ce quelcun n'eſt point cors, qu'il eſt beaucoup au deſſus du cors, qu'il lui eſt ſuperieur en toute maniére, & qu'il en eſt ſi diférent qu'il échape aux priſes de toutes les puiſſances, & qu'il élude toutes les forces de la nature, pendant qu'il ne faut qu'un filet pour arêter le cors.

Mon cors eſt emporté dans toutes ſes fonctions par une eſpêce de neceſſité : il ne ſe remuë pas proprement de lui-même : il eſt remué par les cors étrangers qui le frapent ; & ce n'eſt qu'une aveugle impetuoſité qui le tranſporte vers les objets des ſens : au lieu que je ſens en moi quelcun qui ſe meut de lui-même, qui délibere, qui choiſit, qui ſe détermine avec conoiſſance, qui ſe poſſede, qui eſt le maître de ſes actions, qui n'agit en toutes choſes que par le libre mouve-

Qu'êle prouve dans l'home la neceſſité d'un être tout diférent du cors.

ment de ſa volonté. Qui ne reconoîtroit, à ce coin, les caractéres de deux natures tres-diférentes ?

SIXIE'MES REFLEXIONS ſur le principe des idées ſpirituéles des jugemens, des reflexions, des raiſonemens & des inclinations.

PLUS je m'examine, & plus je trouve en moi de fonctions dont le cors ne peut être le principe. Je n'ai pas ſimplement des idées ſenſibles; j'en ai de toutes ſpirituéles : j'ai l'idée de la ſageſſe, de la verité, de l'infini, de l'ordre, de Dieu même, & mile autres pareilles, qui conſtament n'ont rien de corporel. Je ne juge pas ſeulement des ſons & des couleurs, du plaiſir, de la douleur, & de tous les autres ſentimens : mais je juge des cieux,

Fonctions purement ſpirituéles.

des aſtres, des planêtes, de la têre, des plus ſublimes verités, de Dieu même; & j'ai quelque choſe en moi dont je me ſers, come d'une meſure univerſêle, pour conoître les raports de toutes choſes: je ne conois pas ſimplement le raport des choſes; j'aperçois anſſi le raport qui ſe trouve entre les raports des choſes; c'eſt-à-dire, que je raiſone: le raiſonement n'étant que la vûë du raport des raports des choſes; & come je puis apercevoir le raport qui ſe trouve entre les raports des raports des choſes à l'infini, je dois reconoître que je ſuis capable d'une longue ſuite de raiſonemens, qui par la liaiſon qu'ils ont entr'eux, forment une eſpêce de chaîne infinie.

Non ſeulement je conois la verité, mais je ſens que j'aime le bien, & que je me porte à tout ce qui me paroît tel; je l'aime ſi invinciblement, que je ne puis

aimer le mal, s'il ne prend les livrées du bien ; & ce n'eſt que que par cet amour du bien indéterminé que je veux tout ce que je veux. En un mot, cela veut dire que je ſuis capable de deſirs, d'inclinations & de volontés.

Enfin je ne ſuis pas ſimplement capable d'idées ſpirituêles, de jugemens, de raiſonemens & d'inclinations ; je ſuis capable de réflexions & de retours ſur moi-même. Je réflechis ſur mes idées, pour voir ſi êles ſont nêtes ; je réflechis ſur mes jugemens, pour voir s'ils ſont vrais ; je réflechis ſur mes raiſonemens, pour voir s'ils ſont juſtes & exacts ; je réflechis ſur mes inclinations, pour voir ſi êles ſont droites. Toutes ces fonctions ſe trouvent en moi, & j'en ſuis perſuadé par un ſentiment interieur ſi certain que je ne puis le deſavoüer.

Quel eſt donc le principe de ces grandes fonctions ? ſera-ce le

Que le cors n'en peut être

le principe. cors, ou une ame corporêle ? Peut-on concevoir que le cors, c'eſt-à-dire, une maſſe de chair taillée & figurée de têle & têle façon, je veux dire, de maniére à former des yeux, des oreilles, un nez, une bouche, &c. que cete maſſe de chair, dis-je, puiſſe former des idées ſpirituêles, apercevoir la juſtice, la ſageſſe, la verité, s'apercevoir ou ſe conoître êle-même ? Peut-on penſer ſerieuſement qu'un vent, une vapeur, une fumée d'eſprits animaux qui coule dans mes chairs, & ſe répand dans mes organes, ſoit capable de juger ; c'eſt-à-dire, d'apercevoir le raport des choſes ? Eſt-ce que ces eſprits en boüillonnant & circulant dans ma tête, compoſent la ſuite des démonſtrations, & font cet admirable enchaînement de conſequences qu'on aperçoit quelquefois d'une ſimple vuë ? Y a-t-il enfin quelque aparence que

tout

tout ce composé d'organes materiels & d'esprits animaux soit capable de réflexions, de revûës, de retours, d'examens, de volontés, de desirs, d'inclinations pour le bien ? que ce tout, dis-je, pétri de bouë, soit quelque chose de propre à résoudre des questions & des problêmes ? mais si cela est, d'où vient que dans la résolution des questions un peu abstraites & dificiles, on bouche les organes des sens autant qu'on le peut, on se dégage de la matiére, on arête ses mouvemens, & on empêche que par leur moïen, êle ne fasse quelque impression sur cête partie de nous-mêmes qui entreprend de résoudre les questions ? tout cela ne prouve-t-il pas clairement que cête partie n'est rien de corporel ?

Pour moi je n'aime pas à changer légerement de sentiment ; quelque plaisir que je sente dans

les découvertes que je fais, j'ai quelque honte de quiter mon premier syſtême; je voudrois bien pouvoir raiſonablement m'en défendre, & conſerver au cors & à une ame corporêle, le droit que j'ai crû qu'ils avoient, d'apercevoir, de douter, de juger, de raiſoner & de réflechir: mais de bone foi, je n'en vois pas le moïen. Car enfin, que ne me dit-on donc en quêle ſituation mon cors ſe doit mêtre, pour former une conoiſſance? que ne me dit-on de quêle figure doit être une perception ou un doute: de quêle longueur doit être un jugement? quel débandement de reſſorts il faut pour former un raiſonement? & enfin, quêle eſpêce de mouvement doit avoir cête vapeur d'eſprits, que j'apelois mon ame, pour former des deſirs, des inclinations, des réflexions? Plus j'y penſe, plus je cherche, plus je m'y aplique, &

moins je vois qu'une matiére, de quelque maniére qu'êle puiſſe être figurée, en rond, en quarré, en ovale, puiſſe être une perception, ou un doute: plus je médite, moins je comprens qu'une vapeur, de quelque maniére qu'êle ſoit agitée, en ligne droite, ou circulaire, ſpirale, ou parabolique; de bas en haut, ou de haut en bas, puiſſe devenir un raiſonement, ou une réflexion; & enfin, ce n'eſt que l'impoſſibilité d'expliquer ces fonctions par le cors qui me contraint pour ainſi dire, à reconoître que j'ai une ame qui ne tient rien du cors, & qui eſt dans un degré bien éminent au deſſus de lui. Mais come ce fait, ainſi qu'on me l'a fait remarquer, eſt abſolument déciſif pour l'immortalité, il faut doner à cête découverte tout le jour dont êle eſt capable, en dévelopant tout ce que je pourai conoître de la na-

ture de cête ame. Ce ſera pour mes premiers momens de réflexion.

SEPTIE'MES REFLEXIONS ſur la nature de l'Ame.

LA premiere penſée dont je me ſens frapé à mon retour chez moi, & dans le plus intime de moi-même, c'eſt le ſouvenir d'une de mes réflexions de ces jours paſſés. Je remarquai que je pouvois ſentir la douleur des piés & des mains, ſans avoir ni mains ni piés; & come il en eſt de même de toutes les autres parties du cors, j'inférois qu'abſolument je pouvois avoir tous les mêmes ſentimens auſquels je ſuis ſujet, quand je n'aurois point d'organes, point de cors.

A ne conſulter que la

Mais ſi cela eſt, d'où puis-je donc ſavoir ſi j'ai un cors? je ne

J'ai crû juſqu'ici que ſur la foi des ſentimens que j'en avois : & je vois préſentement qu'il n'eſt pas ſûr de s'y fier. Cela eſt étrange ! il n'y a que quelques jours que je ne croïois être, que parce que je penſois être cors ; & aujourd'hui il ſe trouve que je ne ſuis pas même ſûr d'avoir un cors. Mais ſuis-je bien ſûr d'exiſter moi-même ? Puiſque l'exiſtence de ce cors que je prenois pour moi-même n'eſt pas ſûre ; qui m'aſſûrera de l'exiſtence de tête autre choſe que je voudrai prendre pour moi-même ?

raiſon & le ſentiment, l'exiſtence du cors nous eſt bien moins certaine que cêle de l'ame.

Car enfin, quel eſt ce moi-même, & que ſuis-je préſentement ? je ne puis trop me faire cête queſtion.

J'ai remarqué dans mes premieres réflexions, & tout fraîchement encore dans les dernieres, que mon moi-même eſt un *moi ſentant, cherchant, doutant, jugeant, raiſonnant, voulant, réflé-*

chiſſant: mais qui m'aſſurera que mon exiſtence ſoit plus en ſûreté ſous ces livrées, que ſous cêle d'un cors que peu s'en faut que je ne prêne pour un fantôme? Ce qui fait que je doute ſi j'ai un cors, c'eſt que je puis me concevoir ſans cors: je puis ſentir ſans cors : juger ſans cors, raiſoner ſans cors, réflechir ſans cors : mais ne puis-je pas auſſi me concevoir ſans ces diverſes fonctions que je viens de marquer? ne puis-je pas ne point *ſentir*? ne puis-je pas ne point *chercher*, ne point *douter*, ne point *juger*, ne point *raiſoner*, ne point *réfleehir*? oüi, ſans doute. Je ne *ſens* pas toûjours; je ne *cherche* pas toûjours; je ne *juge* pas toûjours: je ne *raiſone* pas toûjours; je ne *réflechis* pas toûjours. Qui m'aſſurera donc de l'exiſtence de mon *moi ſentant*, *cherchant*, *jugeant*, *raiſonant*, *&c*? J'avouë que cête réflexion me déſole, & je co-

ience à craindre que je ne ſois
as, moi qui réflechis.

Mais que je ſuis bon ! ſi *je*
rains ; ne vois-je pas que *je ſuis* ?
i *je réflechis* ; n'eſt-il pas viſible
ue *je ſuis* ? ce qui n'eſt pas, peut-
l ou craindre ou réflechir ?

Cependant je puis ceſſer de
raindre ; je puis ceſſer de réfle-
hir ; qui m'aſſurera donc alors
e mon exiſtence ? Peut-être que
eſſant de craindre & de réfle-
hir, je ſentirai, je jugerai, je
aiſonerai ; & ſoit que je ſente,
ue je juge, ou que je raiſone,
'en inférerai toûjours ſûrement
ue je ſuis.

Mais ne puis-je pas auſſi ceſ-
er de ſentir, de juger & de rai-
oner ? ceſſerai-je donc d'être
lors : & l'exiſtence de mon *moi*
eviendra-t-êle auſſi journaliere
& auſſi changeante que ces di-
erſes livrées dont je l'habille ?

D'ailleurs je cherche qui je
uis : je cherche ce que je ſuis :

je cherche la nature & l'eſſence de mon *moi*. L'eſſence des êtres, doit ce me ſemble, être quelque choſe de fixe & de conſtant: & je ne produis pour la mienne, rien que d'inconſtant & de changeant. Sûrement je ne me conois pas encore.

La perception eſt ce qu'il y a de plus fixe & de plus conſtant dans l'home.

Cependant, il me ſemble qu'au travers de cête étrange mutabilité j'entrevois quelque choſe de fixe, de conſtant & d'uniforme. Si je ſens du plaiſir ou de la douleur; *je m'aperçois* de mon plaiſir ou de ma douleur; ſi je doute de quelque choſe; *je m'aperçois* de mon doute: ſi je juge; j'ai *perception* de mon jugement: ſi je raiſone; j'ai *perception* & ſentiment interieur de mon raiſonement: ſi je réflechis; je *m'aperçois* de mes réflexions mêmes. Et ainſi dans toutes mes autres fonctions, la *perception* eſt ſi néceſſairement enfermée, qu'on perd l'idée de ces fonctions dés qu'on

ı ôte la *perception.*

Ne ſerois-je donc point un *moi ercevant?* En éfet, je me ſou- ens préſentement de l'avoir re- arqué plus d'une fois dans mes flexions précedentes : & dans détail que je viens de faire des cultés & des fonctions qui m'a- rtienent, je ne devois pas a- ir omis cêle-ci ; puiſqu'apa- ment êle me ſervira plus que s une à m'aſſurer de mon exiſ- ıce & de mon eſſence. Conti- ons donc de faire ſur les fonc- ns de l'ame, la même analiſe nt je me ſuis ſervi à l'égard des nctions du cors ; & voïons e puis me concevoir ſans *percep- ı*, ſans faculté d'apercevoir ; ſi je puis être ſans être *aper- ant.*

On ne peut pas concevoir un eſprit ſans perception.

Je vois tout d'un coup qu'il y ontradiction, que je me con- ive ſans faculté d'apercevoir : il eſt viſible que ſi je me con- s, je m'aperçois ; & plus vi-

ſible encore, que ſi je m'aperçois, j'ai la faculté d'apercevoir.

Il n'eſt pas plus poſſible que je me conçoive come étant actuêlement ſans *perception* : puiſque ma conception ſeroit êle-même une *perception actuêle*.

Mais ne pourois-je point me concevoir come pouvant être un jour ſans perception, come pouvant ceſſer *d'apercevoir*.

L'un & l'autre ſont impoſſibles, s'il eſt vrai que je ne puiſſe avoir nule conoiſſance certaine, ni de mon exiſtence, ni de mon eſſence, que par le ſentiment interieur que j'ai de ma *perception*, & qu'en me regardant come un *moi apercevant*; encore une fois je ne puis me concevoir, s'il eſt vrai que par de-là la perception, je ne trouve plus en moi rien de réel : car cela ſupoſé, il eſt viſible que la *perception* ôtée, je ne pourois plus me concevoir come pouvant être ſans perception.

Or il eſt ſûr que par de-là la perception, je ne trouve plus en moi rien de réel ; non plus que par de-là l'étenduë, je ne découvre plus rien dans le cors. Il eſt ſûr que je n'ai de conoiſſance certaine de mon eſſence, ni de mon exiſtence, que par le ſentiment interieur que j'ai de ma perception. Ce n'eſt qu'en me regardant come un *moi apercevant* que je me puis convaincre que je ſuis : par quelqu'autre endroit que je me prêne, ſoit par le cors, ou par les autres perfections que je conçois m'apartenir ; il s'en faut beaucoup que la preuve de mon exiſtence ſoit convaincante. Car à l'égard du cors, pourquoi ne pourois-je pas me laiſſer ébranler par les raiſons des Académiciens, qui ſoûtienent qu'il n'eſt pas ſûr que j'en aïe un ? Il m'eſt quelquefois arivé pendant le ſomeil, de croire en avoir un de dix ou douze piés de hauteur:

Ce n'eſt que ſur la perception qu'on peut s'aſſurer de ſon exiſtence.

& j'ai reconu à mon réveil, que ce n'étoit qu'une illuſion. Que ſai-je ſi ce n'en eſt pas auſſi une, de croire pendant la veille, que j'ai un cors de cinq ou ſix piés ? La plûpart des Invalides ont été un tems à croire, pendant la veille même, qu'ils avoient encore les bras & les jambes qu'ils n'avoient éfectivement plus. Y a-t-il donc tant de diférence entre les parties & le tout, que qui tombe ainſi dans l'erreur à l'égard des parties, n'y puiſſe pas tomber à l'égard de tout le cors ? n'y ſuis-je pas éfectivement tombé moi-même, en me prenant pendant un fort long-tems pour le cors, quoique ſûrement je ne ſois rien du cors ? & ſi je me ſuis trompé en me prenant pour un cors, moi qui ne ſuis point cors, ne puis-je pas me trômper de même croïant en avoir un, quoique peut-être je n'en aïe point ? Que deviendra donc la

certitude de mon exiſtence, ſi êle n'eſt fondée que ſur le cors ? je ne la trouve pas plus ſolidement établie, en l'apuïant ſur les autres fonctions ſpirituêles dont j'ai fait tantôt le dénombrement. Car enfin, come je l'ai déja remarqué, je ne *ſens* pas toûjours, je ne *juge* pas toûjours, je ne *raiſone* pas toûjours. Tout cela pouroit donc bien m'ébranler, & me faire craindre l'erreur, lorſque je prouve mon exiſtence par cêle du cors & de mes autres perfections.

Mais je ſuis ſûr que rien ne peut m'ébranler dans la certitude que j'ai de mon exiſtence, pourvû que je ne la fonde que ſur la *perception*, & que par le *moi* qui exiſte, je n'entende que le *moi apercevant*. Quoiqu'il arive, & quelque ſupoſition qu'on faſſe : que je veille ou que je dorme : que je rêve ou que je

raiſone : que je réflechiſſe, ou que je ne réflechiſſe pas : il n'y aura jamais d'erreur, ni d'illuſion à croire que *je ſuis*, & que *je ſuis un être apercevant*. Mais pourquoi ne puis-je pas me tromper en cela, come dans le reſte ? c'eſt que ſi je me trompe, *je ſuis* ; ce qui n'eſt pas, ne pouvant ſe tromper. Si je me trompe, *je ſuis un être apercevant*, puiſque l'erreur n'eſt qu'une fauſſe perception. Et ainſi la ſupoſition de mon erreur même, établiroit mon exiſtence. Tant il eſt vrai que ce n'eſt que ſur la *perception* que je puis établir ſûrement cête exiſtence.

La perception ſeule eſt eſſentiêle à l'eſprit.

Mais ce n'eſt auſſi que ſur la même perception que je puis établir ſolidement mon eſſence & ma nature. L'un ſuit néceſſairement de l'autre. Car puiſque ce n'eſt qu'en me regardant come un être *apercevant*, que je puis avoir une entiere certitude de mon exiſ-

tence ; il s'enſuit que la perception eſt l'unique atribut ſur lequel je puiſſe ſolidement apuïer mon eſſence.

L'eſſence des choſes, come je l'ai déja remarqué, doit être immuable ; & de tous les atributs que je conois m'apartenir, je ne vois guéres que celui-ci qui ſoit fixe & invariable.

Si tous les autres atributs le ſupoſent néceſſairement, & qu'il n'en ſupoſe aucun ; il doit être le premier, & celui duquel dépendent tous les autres, come de leur principe. Or *les autres atributs le ſupoſent* : car ces conſéquences ſont néceſſaires. *Je juge : donc j'aperçois. Je raiſone : donc j'aperçois. Je ſens : donc j'aperçois. Je rêflechis : donc j'aperçois* : & ainſi du reſte. *Il n'en ſupoſe aucun* : car je ne puis pas retourner ces conſequences, & dire ; *j'aperçois : donc je juge. J'aperçois : donc je raiſone* : & ainſi du reſte. Car

je puis apercevoir, ſans juger, ou raiſoner. La perception eſt donc le principe & le ſujet de tous mes divers atributs.

Enfin j'ai déja remarqué que je pouvois me concevoir ſans les autres atributs : mais jamais ſans celui-ci, jamais ſans perception. L'eſſence d'une choſe peut-êle être marquée à plus de divers caracteres ? & ainſi j'explique en deux mots toute l'eſſence de mon *moi*, en diſant que c'eſt un *moi apercevant*.

Aprês tout ce que j'ai découvert de cet admirable *moi*, je ne dois plus heſiter à l'apêler du nom *d'eſprit* ou *d'ame*; & je ne doute plus que ce ne ſoit ce même être dont veulent parler ceux qui tienent pour l'immortalité. Quoique c'en ſoit, je veux deſormais pour mon uſage, le regarder & l'apêler ainſi.

Par cête hureuſe découverte, je me vois tout d'un coup afran-

chi de bien des préjugés & des erreurs ſur le ſujet de mon ame. Je ne la prendrai plus deſormais ni pour quelque configuration des parties du cerveau, ni pour un air, ni pour un vent, ni pour une flâme, ni pour le mouvement des eſprits animaux qui raïonent entre les parties les plus groſſiéres du cors : mais je la regarderai come *un étre eſſentiélement apercevant.*

Je ne ſai ſi j'en ai toute l'idée qu'on en peut avoir : mais inſtruit par le ſentiment interieur que j'en ai, qui me paroît inconteſtable, je la conois ce me ſemble aſſez, pour en démontrer par la ſeule perception, non ſeulement les proprietés que j'ai juſqu'ici découvertes dans mon *moi*, come ſon immaterialité, ou ſa diſtinction réêle d'avec le cors; ſon unité, ſon indiviſibilité, ſa ſpiritualité, & ſa liberté: mais auſſi ſon immortalité,

Ele eſt la ſource d'où émanent les proprietés de l'ame.

dont j'ai neanmoins déja eu tant de fortes preuves. Ce ſera le ſujet de mes premieres réflexions, aprês avoir pris un peu halene.

HVITIE'MES REFLEXIONS ſur les proprietés de l'Ame.

COME l'eſſence d'une choſe doit être la ſource des proprietés qu'on y remarque ; j'aurai une nouvêle & excelente preuve que l'eſſence de mon ame conſiſte dans la *perception*, ſi par êle ſeule j'en puis démontrer toutes les proprietés qui me ſont conuës, & que j'ai marquées dans mes dernieres réflexions. Voïons donc ſi j'en pourai venir à bout.

Et premiérement pour l'*immaterialité* de mon ame, ou ſa diférence d'avec le cors, je la vois ce me ſemble, clairement renfermée dans l'eſſence que je viens

de lui atribuer, c'eſt-à-dire, dans la *perception* : car plus je compare cêle-ci avec l'idée que j'ai du cors, je veux dire avec *l'étenduë*, plus je vois qu'êles ne tienent rien l'une de l'autre, & que par conſequent l'être *apercevant* & l'être *étendu* ſont réêlement diſtingués & diférens l'un de l'autre.

En éfet, je ne puis pas ſimplement concevoir l'un ſans l'autre, je puis même les concevoir avec mutuêle excluſion, & les nier formêlement l'un de l'autre ; je veux dire, que je puis non ſeulement concevoir diſtinctement l'être étendu, ſans l'être apercevant ; & l'être apercevant ſans l'être étendu ; je puis même exclure formêlement de l'idée que j'ai de l'être étendu, tout ce qui apartient à l'être apercevant ; come de ſentir, de juger, de vouloir, de raiſoner, &c. ſans perdre pour cela

l'idée du cors : & au contraire je puis exclure de l'être apercevant tout ce qui apartient à l'être étendu, come d'être figuré, d'être situé, d'être grand, ou petit, &c. sans afoiblir ou obscurcir la conoissance que j'ai de mon ame. Peut-il y avoir une marque plus certaine de distinction réële entre deux substances ?

J'ai remarqué dans mes dernieres réflexions, qu'absolument je pouvois douter de l'existence de mon cors ; sans pouvoir neanmoins jamais douter de l'existence de mon ame prise pour un être apercevant ; en faut-il davantage pour faire voir que ces deux êtres peuvent être conçûs l'un sans l'autre ; exclus l'un de l'autre ? & que par consequent ils sont réëlement distincts & diférens l'un de l'autre ?

Mais cela prouve aussi que mon ame ne peut être une modalité, ou une maniére du

cors, come quelques-uns le prétendent. Car, ſans comter que mon âme n'a nulement l'air d'une *modalité*; mais plûtôt celui d'une *ſubſtance*; puiſqu'êle eſt, come nous l'avons vû, le ſujet d'un ſi grand nombre d'atributs; il faut ſavoir de plus, qu'une *maniére d'être* n'étant, ainſi que je l'ai remarqué dans mes premieres réflexions, que l'être même de tête façon; il n'eſt pas poſſible de concevoir une maniére d'être, ſans l'être dont êle eſt maniére, & beaucoup moins en excluant cet être. L'idée de la rondeur, par exemple, échape à l'eſprit dés qu'on en exclud l'étenduë; parce que la rondeur n'eſt que l'étenduë même terminée de téle façon, que tous les points de ſa ſurface ſoient également diſtans du centre. On conçoit cependant parfaitement bien l'ame, ou *l'être apercevant*, ſans le cors, & même en ex-

cluant tout cors, & ſupoſant à plaiſir qu'il n'y en a point, ainſi que je l'obſervai dans mes dernieres réflexions ; il n'eſt donc pas vrai que mon ame ſoit une maniére du cors.

Enfin faut-il tant d'éforts pour reconoître l'extrême diférence qu'il y a entre l'ame & le cors ? la plus petite réflexion ſur la nature de l'étenduë, & ſur cêle de la perception ne devroit-êle pas ſufire pour reconoître que ces deux ſubſtances n'ont preſque rien de comun : car come tous les atributs du cors dont j'ai fait la revûë au comencement de mes réflexions, enferme néceſſairement *l'étenduë* : & que ceux de l'eſprit dont je viens de faire un petit détail, enferment également la *perception* ; il eſt viſible que ces deux ſubſtances ne diférent pas moins par le reſte de leurs atributs, que par la perception & l'étenduë, qui pour-

tant ſont têlement diférentes, que je puis les concevoir diſtinctement l'une ſans l'autre, & même avec excluſion mutuêle.

En deux mots, je comprens tout ce que j'ai penſé là-deſſus. On ne peut pas concevoir un être ſans ſon eſſence, c'eſt-à-dire, ſans lui-même : je conçois tres-bien mon ame ſans le cors & ſans rien de corporel : donc mon ame n'eſt ni cors, ni rien de corporel : êle eſt donc parfaitement immateriêle.

2. Il ne me paroît pas moins aiſé de me convaincre de ſon *unité*, c'eſt-à-dire de me convaincre qu'êle eſt *unique*, & que je n'ai qu'une ame : car come toute ſon eſſence eſt d'apercevoir ; non ſeulement je ſens bien qu'il n'y a en moi qu'un être *apercevant*, qu'un *j'aperçois* : je conçois même qu'on n'y en peut mêtre un ſecond, qu'il ne ſoit tout diférent de moi-même : en

L'unité.

ce me ſemble, pour prouver ſa liberté par raport aux biens particuliers ; car come nul de ces biens ne renferme tous les biens qu'il eſt capable d'aimer ; quelque bien particulier qui ſe preſente à lui, il n'eſt point porté invinciblement à l'aimer : & ainſi il peut par cête puiſſance qu'il a de ſe repreſenter & d'apercevoir divers biens ; il peut, dis-je, par la diverſité de ſes idées, faire diverſion à ſon amour, lui doner le change, & s'empêcher d'aimer ce qui paroiſſant aimable, ne l'eſt pas aſſez pour le remplir. Et ainſi il eſt viſible que l'eſprit peut aimer, ou ne pas aimer. Mais come le bien univerſel eſt capable de le remplir, il eſt invinciblement porté à l'aimer lorſque ce bien eſt clairement conu, & que cête évidence n'eſt point traverſée par des ſentimens & des goûts contraires. Il n'a point alors de liberté

d'indiférence par raport à ce bien; & c'eſt pourquoi je n'ai parlé de ſa liberté que par raport aux biens particuliers.

L'indiviſibilité. 4°. *L'indiviſibilité* de l'ame eſt encore une ſuite néceſſaire de ſa nature. Le *moi apercevant*, ou, pour parler ainſi, le *j'aperçois* ne ſoufre point de partage; & je défie qu'on me done, ou qu'on conçoive la moitié, le tiers, ou le quart d'une perception.

D'ailleurs ce qui n'a nule étenduë n'eſt point diviſible; l'être apercevant n'a nule étenduë; puiſque, come je viens de le prouver, il n'eſt ni cors, ni rien de corporel; & qu'enfin il eſt parfaitement immateriel.

La ſpiritualité. 5°. La ſpiritualité de mon ame ne me done pas plus d'embaras: car où l'on entend par une ſubſtance ſpirituêle, une *ſubſtance penſante*; & rien n'eſt plus penſant qu'un être eſſentiêlement apercevant; où l'on entend une ſubſ-

tance qui n'a point de parties; & il n'eſt pas poſſible d'en concevoir dans un être auſſi indiviſible que je viens de prouver que l'eſt mon ame, ou le *moi apercevant*; & c'eſt pour cela que je l'apêle indiféremment du nom *d'ame*, ou *d'eſprit*.

6°. Enfin j'ai préſentement tout ce qu'il faut pour démontrer inconteſtablement *l'immortalité* de mon ame. La queſtion de fait eſt pleinement réſoluë. Je ſuis ſûr que je ne ſuis pas tout cors. J'ai une ame qui n'eſt rien du cors, c'eſt-à-dire, ni partie, ni modalité du cors : qui ne tient rien du cors : qui m'eſt beaucoup plus eſſentiêle que le cors; & qui n'en eſt pas ſimplement diſtincte; mais même ſi diférente, qu'à la réſerve des atributs généraux *d'être* & de *ſubſtance*, êle n'a rien de comun avec lui. Je ſai certainement que cête ame eſt *immateriêle*, *indiviſible* & *ſpirituêle* : en L'immortalité.

faut-il davantage pour réſoudre la queſtion de droit, je veux dire, pour décider ſi cête ame eſt immortêle ou non ? Car puiſque juſqu'ici je ne l'ai crûë mortêle, que parce que je l'ai crûë materiêle, & que je l'ai priſe pour quelque partie, quelque configuration, ou quelque modalité de mon cors ; préſentement que je ſuis perſuadé qu'êle n'eſt rien du cors, qu'êle n'en tient rien, & qu'êle eſt immatériêle & ſpirituêle; ſeroit-il raiſonable de l'atacher à la fortune de ce cors, de l'aſſujêtir à ſes décadences, & de la faire mourir avec lui ?

L'ame ne ſe peut corompre.

Mais quand je le voudrois, cela ne m'eſt nulement libre. C'eſt la nature de ces deux étres qui décide de la diférence de leur ſort. Le cors ne ſe détruit & ne meurt que parceque ſes reſſorts ſe débandent, ſes parties ſe dérangent, ſe diviſent, ſe détachent les unes des autres, & ſe

réſoudent en vapeur & en fumée; & c'eſt ce qui s'apêle ſe corompre : mais l'ame n'aïant ni étenduë, ni parties, & étant parfaitement indiviſible, êle eſt incapable de ſe corompre ainſi, & de ſe réſoudre en vapeur & en fumée.

Enfin de quelque maniére que je prêne le mot de *mortel*, ſoit pour ce qui peut ſe corompre ; ou pour ce qui peut périr par les forces de la nature ; ou pour ce qui peut perdre la vie ; mon ame me paroît toûjours également *immortêle*.

Car 1°. le grand principe de toutes les forces de la nature, c'eſt le mouvement. Eles ne vont qu'à choquer, qu'à déranger, qu'à briſer, qu'à diviſer, qu'à pulveriſer; mais que peut-on choquer dans un être qui n'a point d'étenduë ? Que peut-on déranger ou briſer dans un être qui n'a point de parties ? que divi-

Ele ne peut perir par les forces de la nature.

ſer & pulveriſer dans un être auſſi indiviſible & auſſi immateriel qu'eſt mon ame ? Que toute la nature s'arme donc contre moi ; qu'on emploïe le fer, le feu, les tenailles & les rouës ; mon cors poura être diſloqué, haché & réduit en poudre : mais rien de tout cela n'ira juſqu'à mon ame : êle en eſt à une diſtance infinie, & êle échape aux priſes de tout ce qu'il y a d'agens naturels.

Ele ne peut perdre la vie.

2. La vie de mon ame eſt ſa perception, c'eſt ſa penſée. Qu'on faſſe donc, ſi on la veut faire mourir, qu'êle ne penſe plus. Qu'on faſſe, ſi on le peut, qu'êle n'aperçoive plus rien de ce qui ſe fait au dehors, ni de ce qui ſe paſſe au dedans d'êle-même. Mais quels inſtrumens, quêle adreſſe, quel artifice emploïera-t-on pour cela ? On peut bien par quelque breuvage enivrer mon cors : on peut l'endormir,

on peut le faire pâmer, on peut enfin lui ôter la vie, en l'épuiſant de ſang & d'eſprits animaux: mais par quêle ſorte de breuvage peut-on enivrer mon ame, l'endormir, la faire pâmer, l'épuiſer de perceptions & de penſées, êle dont l'eſſence conſiſte dans la perception, & qu'on ne peut pas concevoir ſans perception? On peut bien déranger & boulverſer ſes penſées, leur ôter cête ſuite & cet ordre qui en font la beauté: mais on ne peut les enlever toutes abſolument. En un mot, mon ame n'étant que vie & que perception, il n'eſt pas poſſible de lui ôter la vie ſans l'aneantir.

L'aneantiſſement paſſe les forces de la nature.

Mais qui aura ce pouvoir? Toutes les forces de la nature peuvent-êles aneantir, je ne dis pas une ame, mais un ciron? Eles peuvent bien le briſer, l'écraſer, le diviſer, le pulveriſer: mais la diviſion d'un tout n'en

aneantit point les parties, & tous les agens naturels ne ſauroient par toute leur violence, & par tous les coups qu'ils doneront à ce ciron, empêcher que les parties qui le compoſoient, ne ſubſiſtent toûjours dans la nature. Que feroient-ils donc pour aneantir une ame qui par ſa ſpiritualité & ſon indiviſibilité, échape à toutes leurs priſes & à tous leurs éforts ?

Mais (dira-t-on) peut-être que ſi êle échape au pouvoir des creatures, êle n'échape pas à celui du Createur.

Non, ſans doute, êle n'échape pas au pouvoir du Createur ; il ne faut point de *peut-être*. Dieu aïant créé librement mon ame, il peut abſolument l'aneantir. Come ſa volonté eſt toute la puiſſance qui la conſerve, & qui la fait ſubſiſter ; il n'a pour l'aneantir, qu'à ceſſer de vouloir la conſerver. Mais aprês tout, ſi mon

ame n'eſt mortêle & périſſable que de ce côté-là ; je tiens ſa vie fort à couvert, & je ſuis fort ſûr de ſon immortalité : car enfin, ſans vouloir trop pénétrer dans les deſſeins que Dieu a eus en créant mon ame, ni dans les motifs qui l'y ont porté, dans leſquels, peut-être, je pourois découvrir qu'êle ne doit jamais périr ; par le peu de conoiſſance que j'ai de cet être ſouverain, il me paroît que mon aneantiſſement ſeroit tout-à-fait indigne de lui ; je veux dire, indigne de ſon immutabilité, de ſa ſageſſe, de ſa bonté & de ſa juſtice.

L'aneantiſſement de l'ame raiſonable opoſée à l'immutabilité de Dieu.

Dieu doit être également conſtant & immuable dans ſes deſſeins & dans ſes actions, come dans ſa nature. Tout changement ou dans le deſſein ou dans l'action : produire aujourd'hui, détruire quelques jours aprês : en un mot, faire & défaire, marque ou mépriſe dans ſes meſu-

res, ou ſurpriſe dans l'éfet, ou ou dégoût de l'ouvrage, ou de faut d'adreſſe & de puiſſance dans l'ouvrier, ou enfin bizarerie, légereté & inconſtance d'eſprit : tous défauts tres-indignes de l'être tout parfait, & fort incompatibles avec ſa ſouveraine perfection. Quêle aparence y auroit-il donc de prétendre que Dieu dût aneantir mon ame quelques jours aprês l'avoir créée; & ſi cela étoit, pourois-je me diſpenſer de lui atribuer du changement & quelques-uns des défauts que je viens marquer ?

On dira peut-être qu'on voit tous les jours aſſez de viciſſitudes & de changemens dans la nature, pour croire que ces ſortes de changemens ne ſont pas indignes du Createur, puiſqu'ils ne peuvent s'executer ſans ſes ordres, & ſans qu'il y mête la main.

Mais premiérement, il faut

prendre garde que ces prétendus changemens n'arivent que dans les maniéres d'être des ſubſtances, come dans le mouvement & le repos, dans la figure, la ſituation & l'arangement des parties de la matiére: mais nulement dans les ſubſtances. On n'a pas encore vû depuis que le monde eſt monde, que le moindre petit grain de matiére ait péri; & on défieroit bien qu'on pût juſtifier l'aneantiſſement d'un ſeul atôme. Et cela ſeul devroit me répondre que Dieu n'aneantira jamais mon ame; car êle ne lui eſt aſſûrément pas moins conſiderable que la matiére & que le cors. Quêle aparence donc qu'il aneantît tous les jours des ames, lui qui n'a pas encore aneanti le moindre cors. On ſait bien qu'il y a des gens aſſez ſimples pour croire que le bois qu'on jête dans le feu y eſt aneanti; & il eſt vrai qu'il diſparoît à

nos ſens: mais il ne diſparoît pas à l'eſprit & à la raiſon. Ele ſait que le feu ne fait que diviſer les parties des ſujets ſur leſquels il agit, & que la diviſion n'aneantit rien; mais qu'êle ſépare ſeulement les parties: & qu'ainſi ſi les parties qui compoſoient le bois ne gardent plus aprês l'action du feu, cet arangement propre à former du bois, & à fraper nos ſens d'une certaine maniére; il ne s'enſuit pas que ces parties ne ſoient plus dans la nature. La maniére dont êles y ſont n'eſt peut-être pas ſenſible: mais êle n'en eſt pas moins réêle. Je mets un pot plein d'eau ſur le feu: je prens garde à ce qui ſe paſſe: je n'en vois rien ſortir, & cependant au bout d'une heure ou deux je ne trouve pas une goute d'eau dans le pot. Qu'eſt-êle devenuë? eſt-êle aneantie? qui le croiroit! le feu en a enlevé les parties les unes aprês les

autres d'une maniére ſi inſenſible qu'aucune n'a frapé mes ſens: mais une marque qu'êles ne ſont pas aneanties, c'eſt que je les vêrai peut-être former des nuës, & retomber ſous la même forme qu'êles avoient auparavant, c'eſt-à-dire en eau. Mais on peut voir ceci d'une maniére encore plus ſenſible, parce qui ſe paſſe dans les diſtillations que l'on fait par le moïen des alambics; car dans le tems que le feu détache & & diſſipe d'une maniére inſenſible les parties d'une liqueur, on a trouvé le ſecret, par le moïen d'un couvercle ou d'un chaperon que l'on met au deſſus du vaiſſeau, de rallier ces parties qui ſe diſſipent, & de les faire retomber ſous la même forme qu'êles avoient auparavant dans un autre vaiſſeau; & ainſi quelque changement qui arive dans les cors, quelques inſenſibles qu'ils nous devienent, de ſenſi-

bles qu'ils étoient ; on peut bien dire qu'ils ont perdu cête forme & cet arangement de parties qui les faisoit être tel & tel cors : mais non pas qu'aucunes de leurs parties ait été aneantie.

Secondement, à proprement parler, il est faux qu'il y ait des changemens dans la nature par raport même aux maniéres d'être. Tout ce qui nous y paroît changement, n'est que la forme, la beauté, l'état & l'essence même de l'Univers. Est-ce changement dans un horloge, que son balancier se porte sans cesse tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ? que ses rouës tournent & retournent incessament ? qu'êle marque & qu'êle sone tantôt une heure, tantôt quatre, tantôt dix ? non : rien de tout cela ne marque du changement dans l'horloge : c'est son état, c'est sa forme, c'est son essence que de marquer & de fraper ainsi les dife-

rentes heures du jour, & de continuer les divers mouvemens qui ſont propres à cet éfet. Tout de même eſt-ce changement dans la nature, que nous ſoïons tantôt dans la lumiére & tantôt dans les tenebres ; que les jours & les nuits, le Printems, l'Eté, l'Autonne & l'Hiver ſe ſuccedent ſans ceſſe ? non : tout cela ne dépend que du cours conſtant & uniforme du Soleil ou de la têre ; & ce cours lui-même & tous les autres mouvemens de la nature ne dépendent que de quelques loix conſtantes & invariables.

Troiſiémement, enfin quand on voudroit s'opiniâtrer à faire paſſer tout cela pour des changemens, il eſt toûjours ſûr qu'il n'y en auroit point en Dieu ; puiſque ce n'eſt que par un ordre conſtant, égal & uniforme que Dieu l'execute : tout ce qu'il y a de prétendus changemens dans

l'Univers n'étant que des ſuites du mouvement ; & tous les divers mouvemens ne dépendans que de deux loix tres-ſimples que Dieu s'eſt impoſées dés le comencement ; qu'il a établies pour la formation & pour la conſervation du monde, & qu'il obſerve toûjours d'une maniére conſtante. Où trouvera-t-on donc l'ombre de changement dans toute la conduite de Dieu ? Pour moi je n'y en vois point : & ainſi je n'ai garde d'apréhender ce grand changement par lequel il aneantiroit mon ame.

Il faut pourtant l'avoüer de bone foi ; ſi l'on pouſſe la queſtion juſqu'à la puiſſance abſoluë de Dieu ; je reconois que Dieu auroit pû *abſolument* ne créér les ames que pour un certain tems, aprês lequel êles auroient ceſſé d'être, ſans changement de la part de Dieu & par une pure ſuite des bornes libres de ſon de-

cret. Mais dans l'état preſent des choſes, l'idée que j'ai de ſa ſageſſe, de ſa bonté, de ſa juſtice, m'aſſûre qu'il ne l'a point fait; & que ſes deſſeins ſur nos ames, n'ont point été ainſi bornés; mais qu'ils paſſent juſques dans l'éternité.

1°. Quêle ſageſſe en éfet y auroit-il à créer aujourd'hui une ame pour l'aneantir au bout de vingt, quarante, ſoixante années? Où eſt le but & la fin d'une têle action? Dieu ne peut agir ſans fin, puiſqu'il eſt ſage: il ne peut avoir de fin qui lui ſoit inferieure: il ne peut donc agir que pour lui-même & pour ſa gloire: or quêle gloire lui reviendroit-il de la durée ſi courte de nos ames, ſur tout à ne faire, en ce monde que la figure que nous y faiſons. La plûpart paſſent leur vie à offenſer Dieu, à violer ſes ordres, à vivre dans l'impieté. Ceux qui ſont moins. A ſa ſageſſe.

déréglés donent preſque tout leur tems à ſervir aux beſoins de la nature, je veux dire à boire, à manger, dormir, ſe vêtir, vaquer aux afaires; où eſt donc la gloire de Dieu en tout cela ? Où eſt l'honeur qui lui en revient ? Dieu n'aura-t-il donc créé des ames que pour boire, manger, dormir, en atendant le grand ſomeil de l'aneantiſſement ? quêle fin ! quêle ſageſſe ! Il doit y avoir quelque raport entre l'action d'un ſage ouvrier & ſon ouvrage; l'ouvrage doit valoir la peine de l'action, & païer l'ouvrier de ſon travail. L'action par laquêle Dieu crée nos ames eſt infinie & d'un prix infini : quêle proportion donc & quel raport y a-t-il entre des ames têles que je les viens de repreſenter & l'action de Dieu ? & y auroit-t-il quelque ſageſſe à avoir emploïé une têle action pour un ſi pitoïable éfet, qu'on doit même aneantir

dans deux jours ?

2°. Je dis plus : y auroit-il même quelque *bonté* & quelque *juſtice* ? Tous les homes vivent ou dans l'aſſujêtiſſement, ou dans la rébellion aux ordres & aux volontés de Dieu : ils marchent ou dans la juſtice, ou dans l'injuſtice : le vice ou la vertu les diſtinguent tous : en un mot, ils ſont ou agréables ou deſagréables à leur Createur. Quêle bonté y auroit-il donc à laiſſer ſans récompenſe l'obeïſſance, la fidelité & l'afection des gens de bien ? Quêle juſtice à ne païer leur vertu & leur merite que d'un aneantiſſement & d'un oubli éternel ? Peut-être que les biens dont on joüit en cête vie, tienent lieu de cête récompenſe. Quêle aparence ! quoi ! de l'or, de l'argent, des têres, des troupeaux, de pitoïables grandeurs, de fades loüanges, des roïautés d'enfans, des ſouverainetés de deux jours ;

A ſa bonté & à ſa juſtice.

en un mot, des biens paſſagers ; fragiles, périſſables ; des biens de chair & de ſang ſeront la récompenſe de la vertu & du merite, & pouront païer un ſeul acte d'amour de Dieu? Quêle proportion ! & ſeroit-ce là récompenſer en Dieu ? Si par l'amour qu'on a pour Dieu on le préfere à tout ce qu'il a de périſſable & de paſſager, y auroit-il à Dieu quelque juſtice ou quelque bonté de ne païer cet amour que par des biens que ce même amour a fait mépriſer pour lui ? non ; la vertu, je veux dire l'amour de Dieu, ne peut avoir de récompenſe qui ſoit inferieure à Dieu même : & s'il veut que pour ſon amour on mépriſe tout ce qu'il y a de temporel & de créé ; il me paroît qu'il ne peut païer cet amour d'une maniére digne de Dieu, que par quelque choſe d'éternel & d'incrée. Mais quand on voudroit que les biens

temporels tinſſent lieu de quelque récompenſe, n'eſt-il pas vrai que les plus gens de bien ne ſont pas ceux qui en ſont les mieux partagés ? Ne les voit-on pas le plus ſouvent dans la pauvreté, dans l'indigence, dans les travaux, dans les afflictions, dans la perſecution, dans les traverſes, dans l'opreſſion, pendant que tout proſpere aux impies, & qu'ils vivent dans l'abondance, dans le luxe & dans la volupté ? Quêle juſtice y a-t-il donc dans cête diſtribution ; & ſi les biens de cête vie paſſagere ſont des récompenſes, pourquoi les doner aux méchans, & les ôter aux gens de bien ?

3°. Mais retournons la médaille. Il n'eſt pas moins de la juſtice de punir la rébellion, le peché & le deſordre, que de récompenſer l'obeïſſance & la vertu ; & Dieu ne ſe doit pas moins la ſatisfaction des injures qu'il re-

çoit, qu'il doit à ceux qui l'honorent, la récompenſe de leur fidelité. S'il n'y a donc point d'autre vie que cêle-ci; ſi en la finiſſant les ames doivent retomber dans le neant, quêle punition Dieu fait-il du crime; quêle vengeance tirera-t-il de ſes injures, puiſque nous voïons que les plus criminels ſont les mieux partagés des biens de cête vie, & qu'il ſemble que la proſperité ne ſoit que pour eux? Peut-être que l'aneantiſſement leur tiendra lieu de punition & de ſuplice. Mais ne voit-on pas que l'aneantiſſement eſt trop doux pour ſatisfaire à un Dieu ofenſé. L'ofenſe croît à proportion de la dignité de la perſone ofenſée: ainſi l'ofenſe d'un Dieu étant infinie, êle demande une ſatisfaction infinie: mais la creature finie & bornée come êle eſt, étant incapable de faire une ſatisfaction infinie en êle-mê-

me ; l'ordre demande qu'êle en faſſe du moins une qui ſoit infinie en ſa durée. Or l'aneantiſſement ne peut tenir lieu de cête ſatisfaction : il faut être pour ſatisfaire : il faut être pour ſoufrir : il faut enfin être & ſubſiſter éternêlement, pour ſoufrir & ſatitfaire éternêlement. On peut donc s'aſſûrer qu'il n'y auroit rien de plus contraire à l'ordre, à la juſtice, à la ſageſſe, à l'immutabilité & à la bonté de Dieu, que ce monſtrueux aneantiſſement ; & loin de le craindre, nous trouvons plûtôt dans la conſideration de ces divins atributs, des preuves ſolides de nôtre immortalité, come il paroît par les réflexions que je viens d'y faire. Mais ſans ſortir de mon fonds, j'en aperçois encore d'autres tres-propres à juſtifier que Dieu a créé nos ames immortêles. C'eſt ce qui demande de nouvêles réflexions, qu'il faut remêtre à une autrefois.

NEUVIE'MES REFLEXIONS sur l'amour de la gloire & de l'élevation, & sur l'eſtime qu'on fait de l'ame des autres & de la ſiene propre.

PLUS je m'examine & m'étudie, plus je découvre en moi d'inconteſtables caracteres d'immortalité. Mon eſprit m'en a fourni un bon nombre, par ſes ſentimens, ſes jugemens, ſes raiſonemens, & ſes autres fonctions : mais je vois bien que pour peu que j'obſerve mon cœur, il ne m'en fournira pas moins par ſes inclinations. J'en remarque trois ou quatre principales qui meritent bien qu'on s'y aplique : ſavoir, 1°. L'amour de la gloire ou de l'élevation. 2°. L'amour de la verité ou de la ſageſſe. 3°. L'amour du plaiſir ou du bonheur. 4°. L'amour de la perfection : co-

començons par la premiere.

Je ſens en moi une paſſion ſi violente pour la gloire & pour l'élevation, que plus on m'abaiſſe, plus je m'éleve. Je voudrois être conu & eſtimé de toute la têre, & même de ceux qui ne l'habiteront qu'aprés que je ne ſerai plus. Je voudrois perpetuer mon nom, éterniſer ma memoire, immortaliſer mon merite, & que toute la poſterité ne parlât que de moi, lors même que je ne ſerai plus en état d'en rien entendre. En un mot, la gloire me paroît ſi aimable, que la mort même toute afreuſe qu'êle eſt, me devient deſirable, dés qu'êle eſt glorieuſe. Amour de la gloire preuve de l'immortalité.

Cête inclination ne m'eſt pas particuliere. Les autres homes en ſont frapés come moi : un païſan veut être conſideré dans ſon vilage, & en devenir le cocq : les valets afectent la gloire de devenir *maîtres valets*; ils

ont leur point-d'honeur come les maîtres qu'ils ſervent.

Que veut dire cête inclination ſi univerſêle pour la gloire, & pour une gloire immortêle? certes une impreſſion ſi univerſêlement répanduë ne peut venir que de l'Auteur de nôtre être, & il n'y auroit rien de moins raiſonable que de s'imaginer qu'il nous la donât en vain; & qu'il ne voulût jamais la ſatisfaire. Or il eſt viſible que ce ſeroit nous la doner en vain que de nous aneantir aprês vingt, quarante, ſoixante années de vie; car de quoi, par exemple, nous ſerviroit de chercher de la gloire dans une mort génereuſe, ſi cête mort nous réduiſoit au neant? ce ſeroit donc nous faire illuſion, que de nous doner une têle inclination: ce ſeroit ſe joüer de nous, & ſe divertir à nos dépens; ce qui eſt infiniment éloigné de la ſageſſe & de

la droiture de l'être tout parfait: & ainſi cête inclination nous doit tenir lieu d'une excêlente preuve de nôtre immortalité.

Mais j'en découvre encore une dans cête extrême paſſion que nous avons pour l'eſtime des homes. Car je voudrois bien demander à ceux qui veulent faire mourir leurs ames avec le cors, & qui n'ont pas de honte de les ravaler juſqu'à la condition des bêtes, d'où vient qu'ils ont tant d'amour pour l'eſtime & la conſideration, qu'ils content pour rien tous les autres avantages au prix de celui-ci? d'où vient qu'ils ont tant de paſſion d'être bien dans l'eſprit des homes, que quelque bien placés qu'ils ſoient dans le monde, fût-ce ſur le trône, ils ſe croïent mal ſitués & malhureux, s'ils ne ſont avantageuſement placés dans l'eſprit de l'home? D'où vient enfin qu'ils craignent tant d'être mépriſés

Autre preuve dans l'amour de l'eſtime des homes.

d'une ſeule ame, que cête crainte eſt capable de troubler tous leurs plaiſirs ? craignent-ils de même de n'être pas bien dans l'eſprit des bêtes ? non aſſurément : ils craignent plus leurs dents & leurs grifes, que leur indiférence & leur mépris. Coment donc égalent-ils l'home aux bêtes dans le point de la mort, eux qui font tant de cas de l'eſprit de l'home, qu'ils mêtent tout leur bonheur à en être eſtimés & conſiderés ? n'eſt-ce pas viſiblement ſe contredire ? & cête contradiction du cœur & de l'eſprit, ne juſtifie-t-êle pas que le ſentiment de la grandeur & de l'excêlence de l'ame eſt inéfaçable ? que, quoi qu'en diſe l'imagination, le cœur la croit bien élevée au deſſus de la condition du cors, de beaucoup ſuperieure à l'ame des bêtes, & d'un ſort bien diférent ; & qu'enfin la nature fournit plus de

mouvemens pour la rehauſſer & l'immortaliſer, que le libertinage n'invente de raiſonnêtes pour la ravaler & l'aneantir ?

En éfet, qui eſt-ce qui ne ſe ſent pas touché de ces ſentimens de grandeur & d'excêlence ? ſi peu qu'on s'y aplique, ils nous parlent ſi éloquement en faveur de nôtre ame, que loin de penſer qu'êle doive ſuivre la fortune du cors, ou qu'êle doive jamais périr, on ſe ſent au contraire aſſez porté, ſi l'on n'y prend garde, à outrer ſon merite & ſon excêlence ; & j'ai oüi parler d'un Auteur de ce ſiecle, qui frapé de ces ſentimens, a eu l'extravagance de diviniſer cête ame, je veux dire, d'en faire une partie de l'être divin ; de ne lui doner ni fin ni comencement ; en un mot, de la rendre en tout ſens éternêle. Il ſeroit donc bien étrange, que pendant que quelques eſprits ou-

Le ſentiment de la grandeur de l'ame, autre preuve.

trent ainſi le caractere de l'ame, il s'en trouvât d'aſſez aveugles pour la plonger dans la matiére, pour l'arêter, la confondre avec le cors, l'acabler & l'aneantir ſous ſes ruïnes, & enfin, pour ne lui doner qu'une durée de quelques jours, & une mort pareille à cêle des bêtes ? que chacun conſulte ſon cœur, & il y trouvera des ſentimens plus conformes à l'excêlence de ſon ame.

L'eſtime que chacun fait de ſon ame en particulier, autre preuve.

En éfet quelque eſtime qu'on faſſe, come je l'ai remarqué, de l'ame des autres homes, chacun en a encore plus pour la ſiêne en particulier. C'eſt quelque choſe de prodigieux que l'excés où l'on porte cête eſtime. Il ſufit de dire qu'il n'y a point d'home, pour diſgracié qu'il ſoit de la fortune & de la nature, fût-ce le dernier des crocheteurs & des marmitons qui voulût avoir changé ſon ame avec

cêle ou du plus ſage Filoſofe, ou du plus riche Magiſtrat, ou du plus puiſſant Souverain de la têre.

Il eſt vrai qu'on changeroit volontiers condition pour condition, emploi pour emploi, place pour place, rang pour rang, fortune pour fortune, cors pour cors; on conſentiroit même agréablement à l'échange de quelques qualités d'eſprit; & on doneroit avec joie, une memoire infidêle pour une hureuſe; une imagination peſante pour une vive; du ſombre pour du brillant, & du morne pour de l'enjoüé: mais de doner ame pour ame, de changer ce fond & ce principe de toutes nos penſées, je veux dire, ce que chacun entend par le mot de *moi*, je ne conois perſone qui voulût paſſer ce marché, tant ce *moi* nous eſt cher & préferable à toutes choſes; & tant nous rehauſſons nôtre ame

au deſſus du cors & de l'ame même des autres homes. Puiſque c'eſt la nature qui nous done ce ſentiment, ne nous dit-êle pas aſſez par-là que cête ame eſt quelque choſe de bien grand? & n'eſt-ce pas viſiblement s'opoſer à un ſentiment ſi naturel & ſi univerſel, que de confondre l'ame avec le cors, de la réduire à la condition des bêtes, & de ne lui doner que trois jours de vie, & d'une vie, le plus ſouvent tres-miſerable & tres-languiſſante?

DIXIE'MES REFLEXIONS ſur l'amour de la verité & de la ſageſſe.

Violente inclination pour la verité & pour la ſageſſe.

UNE des violentes inclinations dont je me ſente agité, c'eſt l'amour de la verité & de la ſageſſe. Je ne conois pas diſtinctement la verité; & je ne ſai même, ſi êle eſt diférente de

la ſageſſe : mais je ſai bien que plus j'aime la verité, plus je participe à la ſageſſe : je ſai que come je ne les trouve jamais l'une ſans l'autre, mon amour ne les diſtingue guéres : je ſai enfin que toute inconuë que me ſoit la verité, ſa rencontre quoique rare, me done toûjours tant de plaiſir, que je voudrois ne la perdre jamais de vûë, & qu'à l'entrevoir ſeulement, je me ſens tout tranſporté d'amour & de paſſion de m'en aprocher. Et ainſi par un cercle merveilleux, j'éprouve que l'amour de la verité m'engage à ſa recherche ; ſa recherche me la fait quelquefois trouver ; ſa découverte me comble de plaiſir ; ce plaiſir redouble mon amour, & l'amour r'anime ma recherche. C'eſt ce que j'ai éprouvé plus d'une fois en ma vie : mais ſur tout depuis que je m'aplique aux réflexions & à la conoiſſance de mon être. Je ne

doute pas même que tout ce que j'ai fait d'études, de lectures & de recherches juſqu'à preſent, ne prenent leur ſource de cet amour & d'une inclination ſecrête pour la verité. C'eſt encore de-là que vient cête extrême curioſité que je ſens pour tous les ouvrages d'eſprit, pour tout ce qui porte le caractere de l'ordre, pour tout ce qui marque intelligence, & même pour tout ce qui a l'air de nouveauté : ce n'eſt pas que la verité que j'aime ſoit nouvêle : mais c'eſt que ſa découverte peut être nouvêle, & que laſſé de ne la pas trouver dans les idées comunes & ordinaires, on ſe laiſſe aiſément aler à l'eſperance de la trouver dans les nouvêles. La vanité peut avoir part à cête conduite : mais je ſai bien que l'amour de la verité y a la meilleure. Enfin la verité me paroît l'unique nouriture ſolide de l'eſprit. Les contes

& les fables ne font que l'amaigrir & le deſêcher : les opinions & les vrai-ſemblances ne ſont que des viandes creuſes & inſipides qui l'amuſent : la ſeule verité le nourit, le fortifie, & lui done la vie.

Mais quêle eſt cête verité ? j'ai déja dit que je ne la conoiſſois pas diſtinctement ; & certes c'eſt quelque choſe de ſurprenant que de chercher & d'aimer avec tant d'ardeur ce qu'on ne conoît que confuſément ; je ſens bien cependant que des verités paſſageres & changeantes ſeroient peu de mon goût.

La verité que l'eſprit de l'home aime tant, eſt une verité éternêle, immuable & neceſſaire.

Je n'y trouve point de priſe, point de ſolidité, ni rien qui merite mes pourſuites & mon atachement. Plus je fais de réflexion ſur la faculté que j'ai d'apercevoir, plus je vois qu'êle eſt faite pour la verité ; & plus je réflechis ſur l'inclination que j'ai pour la verité, plus je conois que

pour la ſatisfaire, il faut une verité *neceſſaire, éternéle & immuable.* Mais où trouver une têle verité ? où rencontrer quelque choſe de neceſſaire & d'immuable dans une têre où tout eſt variable, contingent & ſujet à l'inſtabilité? où trouver quelque choſe d'éternel dans une région où tout eſt ſujet au tems & à la décadence ? que me ſerviroit même de découvrir cête éternêle, neceſſaire & immuable verité, ſi aprês ma découverte j'étois obligé à l'abandoner, & ſi l'aneantiſſement mêtoit entr'êle & moi le mur d'une ſéparation éternêle ? Il faut donc que cête verité ſoit d'un autre païs ; ou du moins il faut que la joüiſſance de cête charmante verité ſoit le partage d'une autre vie qui ne ſoit ſujête ni au tems, ni à l'inſtabilité, ni à la décadence. Il faut que l'Auteur de mon être, qui m'a doné & cête capacité & cê-

Preuve de l'immortalité de l'ame.

te violente inclination pour la verité increée, & pour la ſageſſe éternêle; ait formé ſur moi des deſſeins éternels; il faut enfin que pour agir ſagement, il ait créé mon âme immortêle & capable de joüir éternêlement de cête éternêle verité. Ainſi, quoi qu'on me diſe, je ne crains plus l'aneantiſſement, ou plûtôt, je ne ſuis plus aſſez extravagant pour faire de ce monſtre le ſujet de mes eſpérances. J'aime la verité éternêle: cet amour m'aſſûre de mon immortalité, & me fait même eſperer une hureuſe éternité; il eſt du moins bien certain que je la deſire avec une paſſion extrême; car le bonheur & un bonheur immuable eſt encore une de mes plus fortes inclinations: mais come j'eſpere en tirer une nouvêle preuve de mon immortalité, il faut remêtre à un autre tems à y faire les réflexions que meri-

te un ſujet de cête importance.

ONZIE'MES REFLEXIONS ſur l'amour du plaiſir & du bonheur.

Violente inclination pour le plaiſir & pour le bonheur.

JE ne rentre jamais chez moi à faux ; j'ai un fond fertile en nouvêles découvertes. Un moment de réflexion ſur mes diverſes inclinations me fait d'abord découvrir que je ne deſire pas avec moins de violence *le plaiſir* & *le bonheur*, que la ſageſſe & la verité. Je ne fais preſque rien que par l'amour du plaiſir : je cours avec une extrême ardeur à tout ce qui a l'ombre du bien ; & je veux ſi invinciblement être hureux, que je ſens bien que c'eſt uniquement ce que je cherche naturêlement en tout ce que je cherche : c'eſt uniquement ce que

je deſire ſourdement en tout ce que je deſire : c'eſt uniquement ce que j'aime, d'un amour naturel, en tout ce que j'aime : de ſorte que ſi j'aime la grandeur & l'excêlence ; c'eſt que je veux être hureux : ſi j'aime l'honeur & l'eſtime des homes ; c'eſt que je veux être hureux : ſi j'aime les richeſſes ; c'eſt que je veux être hureux : ſi j'aime la ſageſſe & la verité ; c'eſt que je veux être hureux : ſi j'aime le plaiſir & la joie ; c'eſt que je veux être hureux : ſi je m'engage quelquefois à des travaux & des peines ; c'eſt que je veux être hureux : ſi je me ſuis condamné depuis quelques jours à la ſolitude & au travail des réflexions ; c'eſt que je veux être hureux : enfin cet amour de la felicité eſt mon inclination dominante : c'eſt l'amour de mes amours ; & je ſens bien que je ceſſerois plûtôt d'être, que d'ê-

tre ſans cet amour.

Ele eſt comune à tous les homes.

Mais cête inclination ne m'eſt point particuliere ; ce que j'ai de comerce avec les homes me fait aſſez conoître qu'ils ont tous une même impreſſion pour le plaiſir, pour le bonheur, pour la felicité. Car qui eſt-ce qui ne deſire pas, & qui eſt-ce qui ne cherche pas d'être hureux ? on en voit qui fuient les plaiſirs de la vie, & qui s'expoſent même à de grands maux & à de grandes incommodités : mais de leur propre aveu, c'eſt qu'ils trouvent, ou qu'ils prétendent par-là de plus grands plaiſirs que ceux qu'ils mépriſent ; c'eſt que par-là ils achetent, à ce qu'ils diſent, une éternité de bonheur. Mais ceux mêmes qui conteſtent cête hureuſe éternité, ne le font que parce qu'ils veulent être hureux, & qu'ils croïent devoir préferer des plaiſirs de quelques jours, mais preſens & cer-

tains, à des plaiſirs éternels qu'ils croïent incertains, & qu'ils ne regardent que d'une vûë fort éloignée & fort confuſe.

Ele n'eſt point ſatisfaite en cête vie.

Cependant avec cête inclination ſi violente & ſi univerſêle qu'ont tous les homes pour le bonheur, en voit-on qui devienent éfectivement hureux en cête vie ? Rois, Princes, Ducs, Souverains, qu'on regarde come petits Dieux ſur la têre, je vous prens ici à témoins : êtes-vous hureux ? l'avez-vous été un ſeul de vos jours ? avez-vous joüi d'un ſeul plaiſir ſans diſtraction, ſans inquietude, ſans trouble, ſans dégoût ? parlez franchement : ne déguiſez rien : il y va d'une afaire de la derniere conſéquence pour vous. Mais non : n'heſitons point ; aprés les experiences inutiles que nous avons faites de toutes les eſpêces de plaiſir ; avoüons de bone foi que les creatures ſont trop peti-

tes, trop minces, trop étroites, pour remplir la capacité du cœur de l'home. Eles peuvent bien l'amuſer pour quelques momens ; mais non pas le raſaſier.

Et en éfet ; ne voïons-nous pas que l'home ſe dégoûte peu-à-peu de toutes les choſes du monde, & de cêles même dont il a été le plus charmé : il en découvre par degrés les défauts & les foibles ; & avec le tems ſes plus ſenſibles ataches lui devienent onereuſes. La dépendance le chagrine ; le comandement le fatigue, les courones & les thiares lui devienent trop peſantes. Il ſe dégoûte de tout ; il ſe rebute de tout ; il ſe laſſe de tout ; tout l'enüie ; tout le bleſſe ; tout lui devient inſuportable ; & enfin il en vient quelquefois juſqu'à ce point de délicateſſe, de ne trouver plus rien qui ſoit digne d'être aimé ; rien qui puiſſe faire la premiere ébauche de la

felicité qu'il desire.

Quêle est donc cête felicité ? si l'ame est distinguée du cors : si êle est come je l'ai remarqué dans mes réflexions précedentes, beaucoup plus noble & plus élevée que le cors, quêle pensons-nous que doive être la fin & la felicité de cête ame ? Sera-ce la joüissance des cors ? c'est le parti que prênent tous ceux qui ne reconoissent point d'autre vie que cêle-ci : mais Dieu auroit bien mal reglé son ouvrage, d'avoir destiné l'ame à une fin si indigne d'êle. Qu'on dise ce qu'on voudra de l'ame : il faut du moins, si l'on n'est pas encore athée, croire que Dieu est sage & qu'il agit sagement. Ce qui rend plus parfait & plus hureux doit être plus noble que ce qui reçoit son bonheur & sa perfection : quêle ombre de sagesse y auroit-il donc à avoir doné à l'ame pour sa fin, sa perfection

La fin & la felicité de l'home ne peuvent être ni dans le cors.

& ſa felicité, la joüiſſance des cors qui ſont ſi fort au deſſous d'êle ?

Ni dans les eſprits créés.

Que ſi la joüiſſance des cors n'eſt pas la fin & la felicité de mon ame, où la trouverai-je donc ? Sera-ce en d'autres ames pareilles à la miêne ? mais ſi ces ames ſont égales à la miene, êles ne ſont donc pas plus nobles qu'êle ; & cependant il eſt ſûr que ce qui rend plus parfait & plus hureux, doit être plus noble que ce qui reçoit ſon bonheur & ſa perfection : ainſi puiſque ni les cors, ni les eſprits créés ne peuvent faire ma felicité, come la raiſon & l'experience continuêle que j'en fais me l'aprenent; que puis-je conclure, ſinon, que Dieu ſeul eſt la fin & la felicité de mon ame, puiſqu'il n'y a que Dieu au deſſus d'êle ?

Mais en Dieu ſeul.

Autre preuve de l'immortalité de l'ame.

Mais joüit-on de Dieu en cête vie ? en peut-on joüir pendant que les cors nous environent &

nous étourdiſſent ; pendant que les objets ſenſibles nous entraînent ; pendant que les beſoins & les ocupations de la vie nous partagent en mile maniéres ? Il y a donc une autre vie deſtinée à la joüiſſance de Dieu : ou bien il faut dire que ſi Dieu eſt aſſez ſage pour deſtiner les ames à l'unique fin qui eſt digne d'êles : il eſt auſſi (ce qui fait horeur à penſer) aſſez cruel pour les en exclure à jamais ; & ainſi il n'y a point de milieu, il faut avoüer, ou que Dieu n'eſt pas ſage d'avoir deſtiné les ames à une fin qui ne leur eſt nulement proportionée : ou qu'il eſt cruel de les avoir deſtinées à une fin également digne de ſa ſageſſe & de leur excêlence, & de leur avoir doné un penchant invincible pour le bonheur ; & aprés cela de leur en fermer éternêlement la porte : ou enfin, ſi l'on ne peut ſe réſoudre de faire ces outrages

à Dieu ; il faut reconoître une autre vie que cêle-ci, une vie de plaiſirs & de joüiſſance ; vie d'un bonheur immuable & éternel ; & par conſequent il faut confeſſer de bone foi que nos ames ſont immortêles.

DOUZIE'MES REFLEXIONS ſur l'amour de la perfection.

CE n'eſt pas la moindre de mes inclinations que cêle que je ſens pour la perfection. Rien n'eſt plus vaſte que l'idée que je me forme de la perfection en general ; puiſqu'êle eſt infinie, & que ce n'eſt que par-là que j'ai l'idée de Dieu. J'ai à plus forte raiſon l'idée de la perfection qui convient à ma nature ; & c'eſt ſur cête idée que je juge de ce qui m'eſt, ou ne m'eſt pas convenable ; que j'aperçois.

Forte inclination pour la perfectiõ.

mes défauts; que je m'en aflige; que je deſire d'en être délivré; & que j'aſpire aux perfections qui leur ſont opoſées.

Ce n'eſt pas que la coruption de mon cœur ne me faſſe ſouvent illuſion ſur cela; & n'afoibliſſe ou ne défigure extraordinairement l'idée de ma perfection. Cela va quelquefois ſi loin, que je me fais une perfection des vices les plus groſſiers; & que l'amour du plaiſir l'emportant ſur celui de la perfection; me fait regarder come perfectionant tout ce qui me plaît; & me déguiſe ou me palie tous les défauts de mes atâches.

Mais aprés tout, je ne me plais nulement à me voir imparfait. Il ne m'eſt pas poſſible d'aimer l'imperfection come imperfection, & c'en eſt une bone preuve, que le vice n'oſe ſe preſenter à moi avec ſes défauts; & qu'il a beſoin que mon amour

propre me le déguiſe, & le faſſe paſſer ſous les livrées de quelque perfection. Tant il eſt vrai que l'amour de la perfection m'eſt ſi naturel, qu'il ne m'eſt pas poſſible d'y renoncer.

Ele eſt comune à tous les homes.

Les autres homes ne ſont pas en cela diférens de moi. Les ſoins que je leur vois ſi ſouvent prendre à cacher leurs défauts & étaler leurs perfections, me diſent aſſez qu'ils ſouhaiteroient être tous parfaits: & certes il faut avoüer que pour peu qu'on ait entrevû l'excélence de la nature de l'home, l'état de perfection dont il eſt déchû & celui auquel il peut parvenir; il eſt bien mal aiſé de ſe défendre de gémir. 1°. Des tenebres & des doutes, des incertitudes & des erreurs de l'entendement. 2°. De la coruption du cœur & de ſes mauvais penchans. 3°. De la révolte du cors contre l'eſprit; & de ces ſchiſmes ſi fréquens entre les ſens

ſens & la raiſon. 4°. Enfin du ſoûlevement de la raiſon même contre Dieu. Ces gémiſſemens ſi juſtes & ſi univerſels ſur tous ces diférens ſujets ſont autant de vives expreſſions de l'amour qu'ont les homes pour la perfection, & autant de preuves que cête noble inclination leur vient de l'impreſſion de l'Auteur de leur être.

Mais ce ſont auſſi de bones preuves que cête inclination, toute divine qu'êle eſt dans ſon origine, n'eſt point ſatisfaite en cête vie. Car qui eſt-ce qui eſt parfait ? qui ſont ceux qui rentrant ſérieuſement en eux-mêmes, & tirant pour un moment le voile impoſteur des qualités exterieures & étrangeres qui les environent, pour ne conſiderer que l'home en l'home, ſont parfaitement contens d'eux-mêmes, & ne trouvent rien à deſirer pour leur perfection ? Helas ! on

Ele prouve encore l'immortalité de l'ame.

ne trouve dans ce fond ſi ſecret, que foibleſſes, que défauts, que cupidité, que corruption & que ſujets de gémiſſemens. Et c'eſt juſtement la mortification qu'on reçoit de ce ſpectacle, qui done aux homes un ſi grand éloignement de rentrer en eux-mêmes, & une ſi étrange averſion de ſe conoître. On voudroit ſe voir parfait, & l'on ne trouve qu'imperfection : le moïen de ſe ſoufrir ?

Et ainſi il eſt évident, que ce n'eſt point en cête vie que nôtre inclination pour la perfection eſt ſatisfaite.

Mais que deviendra-t-êle donc, s'il n'y a point d'autre vie aprés cêle-ci ? Dieu aura-t-il pris plaiſir à nous agiter de ces deſirs les ſoixante & quatre-vingt années, ſans avoir deſſein de jamais nous ſatisfaire ? le penchant invincible qu'il nous a doné pour la perfection, de-

meurera-t-il éternélement ſans éfet ? Il eſt certain que nous ne pouvons être parfaits, que par nôtre union avec l'être infiniment parfait. Puis donc que le tems de cête vie n'eſt pas deſtiné à cête union ; y auroit-t-il de la ſageſſe à Dieu, de ne nous reſerver pas une autre vie, où nous puiſſions trouver nôtre perfection dans cête union ?

Et ainſi que l'on me diſe tout ce que l'on voudra ; rien ne peut deſormais m'ébranler dans la perſuaſion, & même dans le ſentiment où je ſuis de mon immortalité. Je veux être parfait ; & je le veux invinciblement. Je ne le ſuis pas ; & je ne puis même l'être en cête vie : Il y en a donc une autre où je le dois être: je ſuis donc *immortel.*

CONCLUSION.

Que ces verités me donent de

joïe ! que ces découvertes me charment ! que je m'étois peu conu juſqu'ici ! que je ſuis diférent de ce que je croïois être ! que j'ai de confuſion d'avoir ſi long-tems vêcu dans l'égarement ! que d'obligation à ceux qui m'ont doné lieu d'en ſortir ! car enfin j'ai préſentement tant de preuves de mon immortalité, & ces preuves me ſont ſi naturêles, ſi familieres, ſi eſſentiêles, & ſi fort priſes de mon fond, & de ce que je ſens intimement, que toute la têre ne m'obligeroit pas d'en douter, & que rien n'eſt capable de m'ébranler ſur ce ſentiment. Je m'atends bien que ce changement me va atirer bien des afaires : que les libertins me traiteront d'eſprit foible, timide & ſuperſticieux ; car je conois leur ſtile : que je deviendrai un ſujet de raillerie aux prétendus eſprits forts ; & un objet de compaſſion

à mes meilleurs amis. Mais rien de tout cela ne m'étone : je plaindrai l'égarement des premiers : j'aurai pitié des mauvaiſes plaiſanteries des ſeconds ; & je me rirai de la fauſſe compaſſion des derniers.

Cependant aprés m'être ſi bien trouvé de mes réflexions, je veux deſormais en faire ma principale ocupation : je veux continuer dans l'étude & dans la conoiſſance de moi-même, & come aprés l'importante découverte que j'ai faite, je dois prendre pour ma conduite des meſures bien diférentes de cêles que j'ai priſes juſqu'ici ; je veux à quelque prix que ce ſoit m'inſtruire de mes devoirs, & de ce que j'ai à faire pour ariver à cête hureuſe verité, & à cête vraie felicité pour leſquêles mon ame a été créée immortêle.

INTRODUCTION
à l'étude de ſoi-même.

II. PARTIE.

OU L'ON EXAMINE CE QUI regarde l'union de l'eſprit avec le cors.

DANS mes premieres réflexions, j'ai fait une têle analiſe, & une ſi ſevere diſſection de tout mon être, que je l'ai preſque mis en pieces, pour découvrir s'il y avoit en moi plus d'une ſubſtance. Et en aïant trouvé deux, je les ai têlement diſtinguées l'une de l'autre par leurs divers caracteres; & j'ai remarqué entr'êles une ſi prodigieuſe diférence, tant de diſtance & d'opoſition entre leurs atributs, que ſi je n'y avois aperçû de la

relation par quelques endroits: je ne pourois ſoupçoner qu'êles euſſent entr'êles la moindre union: & je ne regarderois le cors que come un étranger qui ne m'apartient nulement: ou que come une deſagreable priſon à laquêle je ſerois réduit malgré moi.

Il eſt vrai cependant que mes premieres réflexions m'ont fait entrevoir aſſez de relation entre ces deux êtres, pour me doner lieu d'examiner du moins s'ils ſont éfectivement unis; & pour traiter avec quelque ſoin ce Chapitre de l'union. Afin donc de le faire métodiquement, je rechercherai premierement s'il y a vraiment union entre ces deux êtres. 2°. Au cas qu'il y en ait, en quoi êle conſiſte. 3°. Quel en eſt l'Auteur. 4°. Le détail de cête union. 5°. Je ferai un paralele de cête union avec d'autres qui y ont quelque raport. 6°. Je rechercherai les proprietés de

cête union. 7°. Ses défauts. 8°. Ses avantages.

PREMIE'RES REFLEXIONS où l'on examine s'il y a vraiment union entre le cors & l'esprit.

Dificulté de se persuader qu'il y ait union entre l'esprit & le cors.

JE l'ai déja dit, & je ne puis trop le redire : plus je considere la nature de l'esprit & cêle du cors, moins j'aperçois la possibilité de leur union. Qui dit union, dit étroite relation & coresspondance entre deux êtres. Cête relation & cête coresspondance ne peuvent se trouver, ou que dans le fond des êtres, ou dans leurs maniéres. Et cependant avec quelque soin que j'examine l'esprit & le cors ; je ne puis découvrir ni dans leur fond, ni dans leurs manieres, par quels endroits ils peuvent avoir relation, convenance, ou coresspon-

dance. Je n'y remarque au contraire qu'une extrême diverſité, qu'une étrange diſproportion, & & qu'une opoſition qui me paroît inſurmontable; ſur tout lorſque je regarde cête union par raport aux autres unions qui me ſont conuës.

Deux cors, par exemple, ſont unis autant qu'ils le peuvent être lorſqu'ils ont une têle coreſpondance par leur étenduë, qu'ils ſe touchent immédiatement dans toutes les parties de leurs ſurfaces: & éfectivement l'experience aprend que plus cet atouchement eſt exact, plus la ſeparation de deux cors eſt dificile. On ne conçoit point de plus grande union entre deux eſprits, que lorſque non ſeulement ils convienent dans les mêmes penſées & les mêmes inclinations pour les mêmes objets; mais encore qu'ils tournent leurs plus vives perceptions & leurs plus

Mais le cors eſt come je l'ai démontré dans mes premieres rêflexions, incapable de pereception & de penſée ; il eſt donc par conſequent incapable d'avoir avec l'eſprit aucune coreſpondance de jugemens, de raiſonemens, d'inclinations, de plaiſirs, de douleurs, &c.

L'eſprit & le cors ſont donc deux êtres de genres tres-diférens, & extrêmement éloignés : & come les manieres d'être tienent de la nature de l'être dont êles ſont manieres ; on ne peut douter que l'eſprit & le cors ne ſoient autant diférens & éloignés l'un de l'autre par leurs manieres, que par le fond. De ſorte que je ne comprens pas qu'il ſe ſoit jamais trouvé, & bien moins, qu'il ſe trouve encore aujourd'hui des gens qui ne faſſe de l'ame qu'une pure maniere du cors. C'eſt viſiblement confondre les êtres les plus diférens,

& ne ſavoir proprement ce que c'eſt qu'*être*, & *maniere d'être*.

Une maniere d'être n'étant que l'être même de tèle façon ; il ne faut pas être fort éclairé pour voir qu'il eſt impoſſible de concevoir clairement une maniere, ſans l'être dont êle eſt maniere. L'idée claire de cêle-là envelope neceſſairement l'idée de celui-ci. Rien cependant n'eſt plus aisé que de concevoir l'eſprit ſans le cors : & l'idée d'un être penſant enferme ſi peu cêle d'un être corporel ; qu'on peut nier formêlement de l'être penſant ; ſans bleſſer ſon idée, tout ce qui apartient à l'être corporel. Rien peut-il avoir plus l'air d'une ſubſtance? & peut-on trouver une plus grande diſtinction & une plus grande diference entre deux êtres ? Coment donc concevoir aprés cela, qu'il y ait entr'eux une union veritable !

Mais auſſi coment puis-je m'aveugler, & me ſéduire moi-même juſqu'à croire qu'il n'y en ait point ? Car enfin, répondez-moi mon eſprit, vous qui vous regardez preſentement come le maître & le ſouverain dans mon eſſence ; & peut-être même come faiſant ſeul tout mon être : répondez-moi, dis-je, ce cors que vous aviez regardé juſqu'ici come vous apartenant, vous eſt-il devenu depuis que vous êtes plus éclairé, come un étranger avec qui vous n'aïez rien à démêler ; ſur qui vous n'aïez nul pouvoir ; incapable de recevoir vos ordres, & d'avoir avec vous plus de coreſpondance que n'en ont les piéres, les ſouches & tous les autres cors que vous apercevez ? voïez, faites-en l'experience : dites à cet arbre qu'il ſe retire à cent pas du lieu où il eſt ; & à cête muraille qu'êle ſe renverſe : faites les mêmes co-

Impoſſibilité de méconoître cête union ; lorſqu'on s'examine avec ſoin.

mens à ce cors dont nous ſomes en queſtion ; & voïez lequel de ces cors vous ſera le plus ſoûmis. Les premiers malgré vos ordres, me paroiſſent également immobiles : & à peine ce cors que vous traitez d'étranger les a-t-il reçûs, que je l'ai vû ſe retirer, ſe renverſer, & s'agiter de toutes les manieres que vous l'avez ſouhaité. Il eſt ſi ſouple & ſi ſoûmis à vos volontés, que vous pouvez à vôtre choix lui faire remuer les piés, ou les mains ; les yeux, ou la tête ; la langue, ou les lévres ; ſans preſque jamais nule opoſition de ſa part. Pouvez-vous ſouhaiter ſur quelcun une autorité plus abſoluë ? & vous peut-il doner des marques plus ſenſibles de la relation & de la coreſpondance qu'il a avec vous ?

Mais vous-même qui faites tant le fier, croïez-vous n'en avoir nule avec lui ? vous eſt-il auſſi indiférent que les rochers

& les arbres des forêts ? pouriez-vous le voir tranquilement mêtre en pieces à coup de ſerpes, come l'on fait ceux-ci ? pouriez-vous bien même ſans vous troubler, le voir percer d'une épingle ? voïons, faiſons-en l'épreuve. Hé, qu'eſt-ce que cela ? à peine ai-je percé la premiere peau, que vous voila dans l'impatience & dans les convulſions; qu'avez-vous à faire de ce qui ſe paſſe dans un cors qui vous eſt ſi étranger ? qu'on le perce, qu'on le diviſe, qu'on le mête en pieces : que vous importe, qu'eſt-ce que cela vous fait, ſi vous n'avez avec lui nule relation ? Vous avez quelquefois vû déchirer vos habits, & briſer des bijoux qui vous plaiſoient : en avez-vous été touché come vous l'êtes d'une legere inciſion que l'on fait à ce cors ? quêle difé-rence entre les douleurs que vous cauſent ces divers accidens ?

Il y a plus : c'eſt qu'on pouroit fort bien déchirer vos habits & briſer vos bijoux, ſans que vous vous en aperçuſſiez : & alors, ni ce déchirement, ni ce briſement ne vous cauſeroit pas le plus petit chagrin. Mais je vous défie (à moins d'un cas fort extraordinaire) de ne vous pas apercevoir d'une inciſion qu'on fera ſur le cors dont nous diſputons : je vous défie de n'en reſſentir pas de douleur : quand vous ſeriez fortement apliqué ailleurs, cête douleur vous rapêlera à ce cors : êle vous avertira de ce qui s'y paſſe : êle vous fera quiter priſe à l'égard des plus agreables objets de vôtre contemplation : êle vous en ſéparera : êle vous ramenera à cête portion de matiere que vous mépriſez tant : êle vous intereſſera dans ſes beſoins : êle vous fera regarder les plus petits dérangemens de ſes parties come vos propres

maux ; & enfin ſi cête douleur eſt un peu violente, je crains fort qu'êle ne vous trouble aſſez pour ne pouvoir plus vous diſtinguer de cête portion de matiere ; pour vous obliger à lui atribuer vos ſentimens, & pour vous faire croire que c'eſt êle ſeule qui ſoufre, & non pas vous.

Ce que je dis de la douleur qui vous revient de quelque mouvement du cors, eſt également vrai des ſentimens de plaiſir qui reſultent de quelques autres de ſes mouvemens : tout cela vous aplique malgré vous à ce cors, ſouvent juſqu'à vous méconoître vous-même, & juſques à le prendre pour vous.

Reconoiſſez donc mon eſprit, non ſeulement que ce cors a relation & coreſpondance avec vous ; mais auſſi que vous en avez une três-étroite avec lui ; & ne lui faites plus le tort de le regarder come un étranger : regar-

dez-le plûtôt come quelque choſe qui vous apartient ; ou du moins come vôtre aſſocié : & ne doutez plus qu'il n'y ait entre vous deux une vraie union. Il s'agit preſentement d'examiner en quoi cête union conſiſte. C'eſt ce qu'il faut réſerver à de nouvêles réflexions.

SECONDES REFLEXIONS où l'on examine en quoi conſiſte l'union de l'eſprit & du cors.

Ils ne peuvent être unis ni à la façon des cors, ni à la maniere des eſprits.

J'Ay trouvé dans mes derniéres réflexions une ſi prodigieuſe diférence entre l'eſprit & le cors, que ſi de ſecondes réflexions n'étoient ſurvenuës, je ne me ſerois jamais perſuadé qu'il y eût quelque union entre ces deux êtres : car j'ai vû & je vois encore clairement qu'ils ne peuvent être unis ni à la façon des cors, ni à la maniere des eſprits :

puiſque les cors ne pouvant être unis que par le raport de leurs étenduës & de leurs parties ; l'eſprit n'a ni étenduë, ni parties par leſquels il puiſſe avoir raport au cors ; & qu'au contraire les eſprits ne pouvant être unis que par le raport de leurs penſées, le cors n'a point de penſées par leſquêles il puiſſe avoir raport à l'eſprit.

Et de-là il me paroît évident que ces deux êtres étant unis, come ils le ſont en éfet, je ne dois imaginer dans leur union, ni amitié, ni conſpiration, ni conſentement, ni inclinations, ni ſympathie proprement dite : tout cela marque comerce de penſées ; & il eſt certain qu'il n'y a que l'eſprit qui en ſoit capable.

Je dois auſſi peu me repreſenter cête union ſous l'idée de quelque mêlange pareil à celui qui ſe trouve entre diverſes pou-

dres, ou diverſes liqueurs : moins encore ſous l'idée de quelque inſinuation ou pénetration pareille à cêle que le feu fait dans le fer, ou l'eau dans une éponge : & moins enfin ſous l'idée de quelque acrochement, de quelque inſertion, ou de quelque entrelacement, pareils à ce qu'on remarque dans la vigne, le lierre, ou les branches entées ſur un arbre. Tout cela marque liaiſon des parties, atouchement réciproque, raport de ſurface entre des étenduës : toutes relations qui ne ſe peuvent trouver qu'entre les cors.

Qu'il paroît bien par-là, que c'eſt être fort éloigné de concevoir l'union de l'eſprit avec le cors, que de s'imaginer avec le comun des Filoſofes, que l'eſprit deviêne cors par ſon union avec ce cors : ou que le cors deviêne eſprit par ſon union avec l'eſprit. Non, non, l'ame n'eſt point ré-

panduë dans toutes les parties du cors (come l'imagination ſe le figure) afin de lui doner la vie & le mouvement : il avoit l'un & l'autre avant la création & la jonction de l'ame. Tout de même le cors par ſon union avec l'eſprit , ne devient point come nos ſens nous le font acroire capable de ſentiment : c'eſt une erreur dont je me ſuis pleinement détrompé dans mes premiéres réflexions : chaque être demeure ce qu'il eſt, nonobſtant l'union : il garde inviolablement les mêmes proprietés ; & come l'ame n'en devient capable ni d'étenduë, ni de mouvement ; le cors en devient auſſi peu capable de ſentiment & d'inclination.

Mais en quoi donc conſiſte cête union ? je vois & je dis aſſez ce qu'êle n'eſt pas , & ce qu'êle ne peut être : mais je ne vois pas ſi aiſément ce qu'êle eſt : ne ſe trouveroit-il point quelque

milieu capable d'aprocher des ſubſtances ſi éloignées ; quelque être moïen entre l'un & l'autre, qui nous donât le ſecret de les reconcilier ? J'ai oüi parler de certaines entités uniſſantes: c'eſt-à-dire, de certains petits êtres que l'on diſoit tres-propres à ce deſſein ; & qui auroient le même éfet ſur ces deux êtres, que la colle forte ſur deux pieces de bois. Mais je me dois extrêmement défier de ces entités qui ne ſont que l'ouvrage de l'imagination de quelques Filoſofes ; & dont on ne me done point d'autre idée, que cêle d'être la cauſe de quelque éfet.

Cête union ne ſe fait point par l'entremiſe de ce qu'on apêle entités uniſſantes.

Et certes, plus j'examine quêle peut être la nature de ces entités ; plus je les trouve inintelligibles, ou inſufiſantes pour l'éfet qu'on leur atribuë ; car êles ſeroient ou ſpirituêles, ou corporêles ; ou quelque choſe de diférent du cors & de l'eſprit. Les

ſpirituêles n'auroient pas moins d'éloignement du cors que l'eſprit même: les corporêles n'auroient pas moins d'opoſition avec l'eſprit que le cors même: & ainſi ni les unes, ni les autres ne pouroient être cête colle uniſſante. Enfin ce *quelque choſe* de diférent du cors & de l'eſprit, eſt quelque choſe dont on n'a point d'idée: puiſque le cors & l'eſprit avec leurs proprietés miſes à part, il ne reſte plus nul être vraiment réel dont nous aïons quelque idée. Or coment ſavoir, ou conjecturer à quoi ſeront propres des entités dont on n'a nule idée, & qui ſont parfaitement inintelligibles?

Ces entités inintelligibles dans leur nature, & inſufiſantes pour cet éfet.

Mais ces entités ne ſeroient-êles point quelque choſe qui tînt partie de l'eſprit & partie du cors? un pareil dénoüement pouroit ſervir à ſe tirer d'afaires dans ces diſputes publiques où l'on ne veut jamais paroître s'ê-

tre trompé : mais come je ne cherche pas à me séduire moi-même ; j'avoüe de bone foi, que cête pensée ne me contente point.

Car enfin ces entités seroient ou simples, ou composées : si êles étoient simples, leur nature seroit encore inintelligible ; puisqu'il y a une manifeste contradiction à être simple, & être cependant partie corporel & partie spirituel : si êles étoient composées, ce ne pouroit être que par l'union du spirituel avec le corporel ; qu'on me dise donc coment cête alliance s'est pû faire dans ces entités. Si êle a eu besoin d'une autre entité unissante : par ce chemin nous irons à l'infini d'entités en entités. Si êle n'en a pas eu besoin, & qu'êle se soit faite immédiatement & sans une entité moïenne ; pourquoi l'esprit & le cors en auroient-ils besoin ?

Mais loin d'en avoir besoin ;

il

il me paroît que leur union ne ſeroit point veritable, ſi êle ne ſubſiſtoit que par l'entremiſe d'une entité créée : car alors ce ſeroit à cête entité qu'ils ſeroient unis, & nulement entr'eux. Au contraire : de même que deux pieces de bois entre leſquêles on met de la colle forte, ne ſont point unies à proprement parler : mais que cête colle qui eſt un vrai cors, met entr'êles une vraie ſéparation (car il importe peu pour cela, que le cors qui eſt entre deux autres, ait beaucoup ou peu d'épaiſſeur.) Ainſi une entité créée entre l'eſprit & le cors, loin de les unir, ne ſeroit propre qu'à les ſéparer.

Toute entité créée plus propre à ſéparer l'eſprit d'avec le cors, qu'à les unir.

Quêle eſt donc cête union, & en quoi conſiſte-t-êle ? eſt-êle incomprehenſible ? eſt-êle inexplicable ? je ſai qu'êle a paru têle à quelques Peres, * & qu'ils l'ont traitée de prodige ; mais je ſai cependant qu'êle eſt ;

* Mentis corporisque nexus & ſocietas ra-

tionem quamdã conjunctionis habet, quæ explanasi dicendo & intelligi cogitando non potest. *Greger. Nyſſ. l. de Hominis opificio. c. 15.*

& dans les réflexions précedentes je m'en ſuis convaincu à n'en pouvoir douter. Il me ſemble donc que pour découvrir en quoi êle conſiſte, je n'ai qu'à examiner ſur quels fondemens je me ſuis perſuadé de ſa réalité: ils me fourniront aparement ce que je cherche?

Solides fondemens de la réalité de l'uniõ de ces deux êtres.

En éfet, l'un de ces fondemens eſt que mon eſprit ſe ſent tout autrement troublé de ce qui arive à ce cors, que de tout ce qui ſe paſſe dans tous les autres cors de l'Univers: car il n'arive preſque nule altération & nul changement à ce cors, que mon eſprit n'en ſoit averti par le plaiſir, ou par la douleur; par des ſentimens agréables ou deſagréables. L'autre fondement eſt que ce cors eſt tout autrement ſoûmis à mon eſprit, que tous les autres cors de l'Univers. J'ai beau comander à ceux-ci, ou les prier de ſe remuer conformement

à mes desirs & à mes besoins ; je ne trouve en eux qu'une immobilité, une résistance, & une inflexibilité désesperante : au lieu que le cors dont j'examine les raports, respecte même jusqu'à mes desirs, & me rend maître si absolu de la plûpart de ses mouvemens ; qu'à peine ai-je souhaité, que je le vois se remuer & se plier suivant mes souhaits. En un mot, les mouvemens qui arivent à ce cors, interessent les sentimens de mon esprit ; & les pensées de mon esprit excitent des mouvemens dans ce cors : en faloit-il davantage pour conclure qu'il y avoit relation & coresspondance entre ces deux êtres ? & le conclure sur de tels fondemens, n'est-ce pas le conclure d'une maniére évidente & inconteſtable ?

Elle consiſte dans une coreſpondance

Si donc l'union de deux êtres, n'est come je l'ai remarqué, que l'étroite coresspondance qui se

Mutuële des penſées de l'eſprit & des mouvemens du cors.

trouve entr'eux ; n'eſt-il pas évident, que ce qui forme la coreſpondance de l'eſprit & du cors, eſt cela même qui forme leur union ? & qu'ainſi l'union de l'eſprit & du cors conſiſte dans une coreſpondance étroite & mutuêle des penſées de l'eſprit avec les mouvemens du cors ; & des ébranlemens de celui-ci avec les penſées de celui-là ?

Voila ce qui établit formêlement une vraie aliance & une ſocieté réêle entre deux êtres ſi diférens & même ſi opoſés : car de cête maniére ces deux êtres ſont unis autant & auſſi immédiatement qu'ils le peuvent être. Ils ne peuvent être unis par le raport des ſubſtances mêmes : puiſque la ſubſtance étenduë & la ſubſtance penſante ſont tres-diférentes. Ils ne le peuvent non plus par le raport des mêmes maniéres d'être : puiſqu'ils n'en ont nule ſemblable ; &

qu'enfin ils n'ont rien de comun. Ils ne peuvent donc être unis que par le raport réciproque de leurs diverſes modalités : & pourvû que ce raport ſoit tel, qu'êles s'excitent mutuêlement, ou que les unes acompagnent, ou ſuivent neceſſairement les autres; on ne peut douter qu'il n'y ait union entre les ſubſtances. Or c'eſt ce qu'on remarque évidemment & conſtament entre les maniéres de l'eſprit & du cors : ils ſont donc unis par-là auſſi étroitement & auſſi immédiatement qu'ils le puiſſent être.

Et ainſi cête union qui m'avoit paru d'abord ſi impénetrable, pour ne pas dire ſi impoſſible, me paroît préſentement ſi aiſée & ſi évidente, que je ne comprens pas coment êle ne ſaute pas aux yeux de tout le monde. Car enfin, qu'on y prêne garde, ce n'eſt point à force de raiſonemens, ni de ſubtilités, que

je l'ai amenée à ce point de vûë: ce n'eſt qu'en réflechiſſant médiocrement ſur ce que je ſens, & ce que j'éprouve dans l'étenduë de mon être. On ne peut pas non plus traiter cête découverte de ſimple conjecture, ou d'opinion probable: je ne devine point: je ne conjecture point: je n'opine point: je ne dis & ne produis, ſur le chapitre de l'union de l'eſprit & du cors, que ce que je trouve évidemment chez moi, & dans la ſphére de mon être; & que ce que je ſuis ſûr que chaque home trouvera auſſi aiſément dans le ſien, pour peu qu'il veüille bien ouvrir les yeux de l'eſprit, & ſe conſiderer avec quelque atention.

Pourquoi cête union a paru inexplicable à quelques Peres.

Mais d'où vient donc que cête union a paru ſi inintelligible, ſi inexplicable, & ſi prodigieuſe à quelques Peres? Ce n'eſt pas qu'ils n'aïent aperçû cête coreſpondance que je viens de voir ſi

clairement : mais c'eſt que comprenant fort bien coment deux êtres peuvent s'unir par leurs maniéres, lorſqu'êles ſont ſemblables ; par exemple, coment deux goutes d'eau s'uniſſent ſi parfaitement, parce que leurs parties convienent dans les mêmes figures & les mêmes mouvemens : ils n'ont pû comprendre coment deux ſubſtances dont toutes les maniéres d'être ſont extrêmement diférentes les unes des autres, ont pû s'unir par les mêmes maniéres ; ni coment par exemple, une ſimple penſée d'un eſprit créé pouvoit faire naître un mouvement dans un cors ; ou coment quelques legers ébranlemens de ce cors pouvoient faire naître de ſi vives penſées dans l'eſprit. C'eſt ce qui a fait leur ſurpriſe & leur admiration ; & c'eſt ce qui doit également cauſer la mienne, juſqu'à ce que j'aïe examiné quêle peut être la

cauſe d'un éfet ſi prodigieux. C'eſt ce qu'il faut reſerver à de nouvêles réflexions.

TROISIE'MES REFLEXIONS où l'on examine qu'êle eſt la cauſe éfective, ou quel eſt l'Auteur de l'union de l'eſprit & du cors.

Sentimens des Filoſofes ſcholaſtiques.

SI je voulois m'en tenir au ſentiment comun de la plûpart des Filoſofes, j'aurois bien-tôt terminé mes recherches; puiſqu'ils ſont perſuadés 1°. Qu'il ne faut point chercher d'autre cauſe de cête union, que la nature même des choſes. 2°. Qu'il y a entre l'eſprit & le cors une extrême afinité. 3°. Que ce ne ſont que des êtres incomplets. 4°. Qu'ils ont une eſſentiêle relation l'un avec l'autre. 5°. Que come le cors exige l'influence de l'ame pour la plûpart de ſes fonc-

tions ; l'ame exige l'apui & les organes du cors pour exiſter & pour operer. 6°. Que l'ame a une merveilleuſe inclination de s'unir au cors. 7°. Qu'êle en eſt la perfection & la forme, ſelon quelques-uns ; 8°. Que le cors (ſelon quelques autres) n'eſt viſiblement que le moule de l'ame dans lequel êle ſe forme & trouve ſa perfection. 9°. Qu'aprés cela il ne faut pas s'étoner ſi ces deux êtres s'uniſſent d'eux-mêmes, ni chercher d'autre cauſe éfective de leur union ; puiſqu'ils n'ont beſoin pour cela, que de l'action conſervatrice du Créateur qui eſt comune à tous les êtres.

C'eſt ainſi que j'ai vû pluſieurs Filoſofes s'en expliquer ; & j'avouë qu'avant que j'euſſe comencé à filoſofer par moi-même, je m'acomodois aſſez de ces explications & de ces dénoüemens. Mais le peu de réflexion

que j'ai fait juſqu'ici ſur la nature de l'eſprit & du cors, m'ont ôté tant de préjugés, & détrompé de tant d'illuſions, que j'avouë qu'il ne me paroît nule ſolidité dans ces diverſes explications filoſofiques, & que je n'y remarque au contraire que de la fauſſeté.

On refute ces ſentimens.

Car premiérement, loin qu'on ne doive point chercher d'autre cauſe de l'union de l'eſprit & du cors, que la nature des choſes; c'eſt cête même nature qui me perſuade qu'il faut une autre cauſe. J'ai reconu dans mes premieres réflexions tant de diſtinction, tant de diférence, & tant d'opoſition entre les natures de ces deux êtres, que ſur cête énorme diférence, peu s'en eſt falu que je ne les aïe crû inaliables, & que je n'aïe jugé leur union abſolument impoſſible.

2°. Quêle afinité, ou quêle relation peut-on donc trouver

entre ces deux êtres qui n'ont rien de commun ? qui ne ſont, ni de même eſpêce, ni de même genre prochain, & qui ne conviennent que dans le dégré d'être : je veux dire, qu'en ce qu'ils ſont quelque choſe de réel, & non pas un rien ? Si une ſi mince convenance ſuffit pour avancer qu'il n'y a point d'autre cauſe de l'union de ces êtres, que leur nature ; quels ſont les êtres qui ne ſeront pas eſſentiélement unis les uns aux autres.

3o. Mais, dit-on, ces êtres ſont *incomplets* : ils ont donc par conſequent une eſſentiéle relation l'un avec l'autre. Pures équivoques, ou fauſſetés groſſieres. Si par *êtres incomplets* on entend que chacun de ces êtres n'eſt pas l'home entier, mais qu'il n'en eſt qu'une partie ; il faut convenir que l'eſprit & le cors ſont incomplets en ce ſens. Mais ſi par êtres incomplets on prétend que

Que l'eſprit & le cors ſont par eux-mêmes des êtres parfaitement ſomplets.

l'eſprit n'ait pas tout ce qu'il faut pour être un vrai eſprit & une vraie ſubſtance penſante indépendamment du cors; ou que le cors n'ait pas tout ce qu'il faut pour être un vrai cors humain indépendamment de l'eſprit; c'eſt de toutes les prétentions la moins aparente & la plus inſoûtenable: puiſque la diſtinction de nos idées, qui nous marquent ſi juſte cêle des êtres, nous aprend qu'on peut concevoir parfaitement l'eſprit ſans penſer à aucun cors, & même en excluant tout cors: come au contraire on peut ſe former une idée claire du cors, ſans penſer à l'eſprit, & même avec excluſion de tout eſprit. Rien peut-il avoir plus l'air *d'etre complet?*

4°. De-là il eſt aiſé de voir ce que je dois juger de ce qu'on ajoute que ces êtres incomplets ont une eſſentiêle relation l'un à l'autre. Car il eſt vrai que ſi on

les prend dans l'état de leur union actuêle, on ne peut pas douter qu'ils n'aïent relation ; puisque ce n'eſt même que dans cête relation & cête coreſpondance que conſiſte leur union. Mais que cête relation leur ſoit eſſentiêle : je veux dire, qu'êle reſulte de leur eſſence ; qu'à conſiderer ces êtres ſelon leur nature, & préciſément en eux-mêmes, ils aïent l'un avec l'autre une eſſentiêle relation : c'eſt come je l'ai déja tant dit, la plus chimérique prétention qu'on puiſſe ſe former.

Qu'ils n'ont entr'eux nule relation eſſentiêle.

5°. Je vois encore ce que je dois penſer de ce que l'on dit que le cors exige l'influence de l'ame pour la plûpart de ces fonctions, & que l'ame exige l'apui & les organes du cors pour exiſter & pour operer. Car puiſque ces deux êtres ſont ſi diférens l'un de l'autre, que leurs idées s'excluent mutuêlement : il eſt évident qu'à les regarder préci-

Que ni le cors n'exige l'influence de l'ame pour ſes fonctions : ni

l'ame n'exige l'influéce du cors pour les ſiennes,

ſément en eux-mêmes, & ſelon leur nature; ils ſont parfaitement indépendans l'un de l'autre dans leur être, dans leurs maniéres d'être & dans leurs fonctions: & qu'ainſi nul d'entr'eux n'exige la preſence, l'apui, ou l'influence de l'autre pour exiſter ou pour operer.

Le cors a ſon exiſtence & ſes fonctions indépendamment de l'ame raiſonable. Cela paroît non ſeulement par l'exemple des bêtes, dont le cors preſque tout ſemblable au cors humain, exerce parfaitement ſes fonctions ſans l'influence d'aucune ame raiſonable; mais auſſi en ce que ces fonctions ſe paſſoient dans le cors humain, avant même que l'ame raiſonable y fut unie. Et certes l'ame n'aïant point d'autres actions ni d'autres influences que céle de ſes penſées, je défie qu'on me diſe de quéle influence peuvent naturélement être des pen-

ſées pour des fonctions qui come cêles du cors ne conſiſtent que dans des mouvemens ?

Tout de même l'ame raiſonable de ſa nature, a ſi peu beſoin du cors & de ſes organes pour exiſter & pour operer, qu'il eſt certain qu'êle peut non ſeulement exiſter & vivre ſéparée du cors ; mais même exercer facilement & conſtament dans cet état de ſéparation, ſes plus nobles fonctions par raport aux plus éminens objets. Ce qui ſeul ſufiroit pour perſuader que ſon union avec le cors, ne lui eſt ni eſſentiêle, ni une ſuite de ſon eſſence : puiſque ce qui eſt eſſentiel eſt inamiſſible. Et certes je ne conçois pas coment la penſée & l'étenduë étant auſſi diférentes qu'êles ſont, on a pû s'imaginer qu'un eſprit, dont toute l'eſſence ne nous eſt conuë que par la penſée, eût beſoin pour penſer, du ſecours des organes du cors, c'eſt-à-dire, de quel-

que portion d'étenduë figurée.

Fondement de ces bizares imaginations.

Toutes ces bizares imaginations ne ſont venuës que de ce que, ſans conſiderer la nature de ces êtres, on n'a jêté les yeux que ſur leur état d'union actuêle: car come on s'eſt aperçû d'une part que l'ame avoit la direction de certains mouvemens dans le cors; & de l'autre, que le cors par quelques-uns de ſes mouvemens, ou par le dérangement de certains organes, étoit quelquefois un obſtacle aux fonctions de l'ame, on en conclu, 1°. Que l'ame raiſonable qui ne ſait que penſer, & qui ne fait rien que par la penſée, étoit la vraie cauſe non ſeulement de ces mouvemens dont êle n'a que la direction; mais auſſi de tous ceux qui ſe paſſent dans le cors: & qu'ainſi êle faiſoit le batement du cœur, celui des artêres, la circulation du ſang, la digeſtion, la diſtribution, la nutrition,

l'acroiſſement, &c. fonctions auſquêles il y a des millions d'ames qui n'ont jamais penſé.

On a conclu en ſecond lieu, que l'ame pour bien penſer, avoit beſoin des organes du cors : come ſi la diſpoſition de ces organes contribuoit & concouroit poſitivement aux penſées. Au lieu qu'il faloit ſimplement conclure que le dérangement des organes pouvoit être à l'ame une ocaſion de trouble dans ſes fonctions: car il y a bien de la diférence entre contribuer & concourir poſitivement à une fonction : & ne lui être pas un obſtacle & un ſujet de trouble. Un Avocat qui plaide actuêlement une cauſe peut bien être troublé & interompu par les clameurs de ſes parties : mais il ne s'enſuit pas de-là que leur ſilence & leur retenuë contribuë & concoure poſitivement à la force de ſon plaidoïer.

6°. Je comprens auſſi peu ce

Que l'ame conſiderée ſelon ſa nature & indépendamment de l'inſtitution qui la lie au cors, n'a nule inclination de s'unir à lui.

qu'on entend par cête merveilleuſe inclination de s'unir au cors qu'on atribuë à l'ame. Je comprens bien que dans l'état de l'union actuêle, l'ame recevant divers ſentimens agréables à l'ocaſion de certains ébranlemens du cors, êle peut bien ſentir de l'inclination à s'y unir de plus en plus, & à entretenir & fortifier même l'union. Mais que l'ame conſiderée en êle-même ſelon ſa nature, & indépendamment des loix établies par l'Auteur de ſon union, quel qu'il ſoit, ait inclination de s'unir au cors, ſubſtance qui lui eſt ſi inferieure & d'une nature ſi diférente, & même ſi opoſée à la ſienne; c'eſt ce que je ne comprens pas qui puiſſe tomber dans l'eſprit d'un home de bon ſens.

7°. Ce ſentiment ne peut être fondé que ſur la fauſſe idée qu'on ſe forme de l'ame; & ſur ce qu'on ne la regarde que come

une pure dépendance, & pure maniére du cors. Je ſai bien qu'on dit qu'êle en eſt la perfection & la forme: Mais dans le fond, ces beaux termes ne marquent qu'une ſimple maniére du cors: & ainſi c'eſt transformer en un vil & bas accident, une des plus parfaites ſubſtances que Dieu ait créés. N'eſt-ce pas lui faire bien de l'honeur, & s'en former une juſte idée?

8°. Ce n'eſt pas en avoir un ſentiment diférent, ni plus relevé, que de prétendre come les derniers Filoſofes dont nous avons parlé, que le cors ſoit le moule de l'ame, dans lequel êle ſe forme & trouve ſa perfection: c'eſt ſeulement s'en expliquer plus baſſement & plus indignement; & il y a tant d'abſurdités & de pauvretés en de pareils ſentimens, que loin de s'éforcer de les refuter, leurs Auteurs ne meritent que d'être plaints. Loin

donc de les ſuivre pour découvrir la cauſe éfectrice, ou l'Auteur de l'union de l'eſprit & du cors : il me paroît que je ne puis mieux faire que de m'en éloigner. Mais par quêle voie pourai-je donc ariver où je tends ? c'eſt ce qu'il faudra rechercher dans de nouvêles réflexions.

QUATRIE'MES REFLEXIONS ſur le même ſujet.

JE viens encore à la recherche de la cauſe éfectrice de l'union de l'eſprit & du cors. Car enfin quêle ſera donc cête cauſe ? ne ſe trouvera-t-êle point dans la nature ? faudra-t-il pour la trouver, ſortir de la ſphére des êtres créés ? ſerai-je obligé de monter juſqu'au Créateur ? cela ſeroit embaraſſant : car le comun

des Filoſofes regarde come un crime d'avoir recours à Dieu pour l'explication des éfets naturels.

Voïons donc: cherchons dans toute la nature & dans toute l'étenduë des êtres créés, ſi nous n'en trouverons point quelcun qui ait pû faire l'aliance, ou cauſer l'union dont nous ſomes en peine.

Choſe étrange! me voici tout d'un coup à bout dans ma recherche; à peine ai-je jêté les yeux ſur tous les êtres créés dont j'ai conoïſſance, que je les ai tous vûs réduits à deux claſſes; cêle des eſprits & cêles des cors: & ni dans l'une, ni dans l'autre, je ne trouve point ce que je cherche.

Premiérement, come l'union de l'eſprit & du cors, & les loix qui l'entretienent ſont viſiblement un ouvrage d'intelligence & de ſageſſe, il eſt bien clair que

Que nule creature ne peut être la cauſe de l'union de l'eſprit & du cors.

les cors qui ſont privés de l'une & de l'autre n'en peuvent être la cauſe.

Secondement, pour les eſprits créés, il eſt vrai qu'ils ne manquent pas de ces perfections ; mais ce n'eſt pas aſſez pour produire cête union. Come êle ſe trouve entre des êtres de nature extrêmement diférente, & en quelque façon opoſée : il faut pour former cête union pouvoir ſurmonter l'éloignement & l'opoſition des natures ; raprocher des êtres d'une ſi grande diſtance ; établir quelque comunauté entre deux ſubſtances qui n'ont rien de comun ; & ſans corompre ou alterer leurs natures, établir une étroite aliance & une parfaite ſocieté entre deux êtres naturêlement inaliables, & pour ainſi dire inſociables : en un mot, il faut rendre réciproques des maniéres d'être tout-à-fait diférentes, & faire que certains é-

branlemens du cors ſoient neceſſairement acompagnés ou ſuivis de certaines penſées dans l'eſprit, & qu'au contraire certaines penſées de celui-ci ſoient neceſſairement ſuivies de certains mouvemens dans celui-là.

Or qui peut ainſi ſurmonter l'éloignement & l'opoſition des natures, que le Maître & l'Auteur même de la nature ? qui peut découvrir les moïens d'établir une eſpêce de comunauté, ou de comunion entre des êtres ſi diférens, que celui qui ſeul eſt le lien de toutes les creatures ? qui peut inventer les loix d'une têle union, qu'une ſageſſe infinie ? & qui peut les mêtre en execution, que le Tout-puiſſant ?

Il n'y a que Dieu qui puiſſe en être Auteur.

Qu'on ne me diſe donc plus que ce n'eſt pas filoſofer que de recourir à Dieu dans les explications des éfets de la nature : ce ſeroit extravagance que de n'y pas recourir dans l'explication

Neceſſité de recourir à Dieu pour l'explication des éfets qui ne revelent que de ſa puiſſãce.

des éfets qui ne relevent eſſentiêlement que de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe. S'il ne s'agiſſoit que de quelque éfet particulier & ordinaire; par exemple, du deſſechement d'un linge moüillé par le feu: je conviens qu'on auroit tort de recourir à la volonté de Dieu, & de dire que le linge ſe ſeche parce que Dieu le veut, & qu'il emploïe ſa toute-puiſſance à le ſecher: il faut aléguer la cauſe prochaine, & dire que les petites parties du bois qui ſe détachent par l'action du feu pouſſées avec violence contre le linge moüillé, en enlevent peu-à-peu en vapeur toute l'eau qui s'y étoit atachée; & par conſequent le laiſſent ſec.

Mais lorſqu'il s'agit d'un éfet general & extraordinaire, d'un éfet qui paſſe les forces de tout ce qui nous eſt conu dans l'étenduë de la nature (tel qu'eſt celui de l'union de l'eſprit & du cors)

cors) ce ne ſeroit pas filoſofer, que de ne recourir pas à l'Auteur même de la nature : parce qu'alors on ſe mêtroit dans la neceſſité de n'alleguer que des cauſes chimériques d'un éfet tres-réel & tres-parfait.

Me voici cependant frapé d'une penſée qui merite bien quelque réflexion. Car enfin, ne pouroit-on pas dire que l'eſprit agit ſur le cors, en produiſant en lui des mouvemens ; & que le cors agit ſur l'eſprit, en lui donant des idées ou des penſées : & qu'ainſi il ne faut point chercher d'autre cauſe éfectrice de cête union que les vertus éficaces & l'action réciproque de ces deux ſubſtances l'une ſur l'autre. J'ai conu des Filoſofes aſſez diſtingués qui ne m'ont pas paru éloignés de cête penſée.

J'avouë cependant, que ni leur ſufrage, ni toute la couleur avec laquêle êle s'ofre à mes yeux, ne

me la rend ni plus venerable, ni plus recevable : au contraire, plus je le regarde, plus il m'y paroît d'illuſion & de fauſſeté.

Que l'ame ne peut agir ſur le cors par ſon éficace propre.

Car pour comencer par l'eſprit, conçoit-on qu'un eſprit créé; je veux dire, un être qui ne ſait que penſer, qui n'a point d'autre action que ſa penſée; & qui d'ailleurs eſt ſi foible, ſi borné & ſi impuiſſant, qu'il ne ſe ſent pas aſſez de force pour pouvoir répondre de ſa conſervation pendant quelques momens : conçoit-on, dis-je, qu'un tel eſprit puiſſe agir come cauſe veritable ſur un cors, & y produire des mouvemens ? les mouvemens ſont des maniéres d'être du cors : on ne peut donc pas cauſer des mouvemens dans le cors ſans agir ſur ſon être, & ſans avoir la force de le changer : eſt-il donc concevable qu'un eſprit qui n'a la force, ni de ſe conſerver un ſeul moment, ni de changer ſes pro-

pres maniéres, ou de ſe cauſer de nouvêles ſenſations, ait le pouvoir de cauſer tous ces changemens dans un être auſſi éloigné de ſa nature qu'eſt le cors ?

Il eſt vrai (& voila ce qui fait illuſion) que dés que l'ame veut que le bras ſoit mû, le bras eſt mû : mais une marque certaine que l'ame ne fait point ce mouvement come cauſe veritable ; c'eſt qu'êle ne ſait pas même ce qui eſt neceſſaire pour ſon execution. Il faut pour cela faire agir les muſcles antagoniſtes auſquels le bras eſt ataché : pour l'action de ces muſcles, il faut détacher du cerveau une certaine quantité d'eſprits : entre un grand nombre de tuyaux qui aboutiſſent au cerveau, come au réſervoir comun, il faut choiſir ceux qui conduiſent aux muſcles des bras qu'on veut remuer ; faire enſuite couler les eſprits par ces tuyaux ; & leur

Qu'êle ne ſçait pas même le moïen de produire un ſeul de ſes mouvemens.

doner diverſes ſecouſſes ſuivant les diverſes agitations que l'on veut produire dans le bras. Or de tous ceux qui remuënt les bras avec le plus de facilité, qui ſont ceux dont l'ame ſait & conoît toutes ces choſes ? de mile à peine en trouvera-t-on un ? Et n'eſt-il pas ridicule d'atribuer à un être qui n'agit que par intelligence, un éfet dont l'execution dépend de pluſieurs moïens deſquels il n'a pas la moindre conoiſſance ?

Que le cors a auſſi peu le pouvoir d'agir ſur l'eſprit & de lui cauſer des penſees.

Il ne ſe trouve pas moins d'abſurdité à atribuer au cors le pouvoir d'agir ſur l'eſprit, de le modifier, & de lui doner des penſées & des idées. La plûpart des raiſons qui m'ont perſuadé que l'eſprit ne peut agir ſur le cors, ont encore plus de force pour me perſuader que le cors qui eſt ſi inferieur à l'eſprit, ne peut agir ſur lui, changer ſon état, lui doner de nouveaux ſentimens,

de nouvêles penſées & de nouvêles idées.

Le cors n'agit que par ſes mouvemens : or un mouvement n'eſt pas une idée ; & tous les mouvemens enſemble ne peuvent produire la moindre penſée. Le mouvement d'un cors n'eſt qu'un ſucceſſif changement de place : or qu'un cors change de place tant que l'on voudra, il poura bien en déplacer & en déranger d'autres ; je ne vois pas qu'à force de changer, il viêne ou à former une penſée ; je veux dire, qu'il viêne ou à ſe conoître lui-même, ou à produire une réalité capable de ſe conoître têle qu'eſt la penſée : car chaque penſée eſt virtuêlement réflechie ſur êle-même.

C'eſt donc une choſe que je dois tenir pour conſtante, que l'eſprit & le cors n'agiſſent point l'un ſur l'autre come cauſes veritables ; je veux dire, par une é-

Qu'ils ne ſont par raport l'un à l'autre ; que des cauſes ocaſionê-

les qui déterminent l'éficace de la puiſſance divine.

ficace & une puiſſance qui leur ſoit propre : s'ils y agiſſent donc en quelque maniére ; ce ne peut-être que par la puiſſance qu'ils empruntent des volontés du Createur : ce ne peut-être que come cauſes ocaſionêles qui déterminent l'éficace de ces volontés : ce ne peut-être que parce que Dieu a bien voulu ſe faire une loi de joindre l'action de ſa toute-puiſſance aux deſirs impuiſſans de l'eſprit, & aux mouvemens imbeciles du cors : & ce n'eſt qu'en ce ſens que Dieu peut comuniquer ſa puiſſance aux creatures. C'eſt auſſi en cête maniére qu'on peut dire que l'eſprit humain & le cors agiſſent l'un ſur l'autre : & c'eſt même dans cête action réciproque priſe en ce ſens, que Dieu a établi leur union, leur alliance & leur coreſpondance par le moïen de certaines loix generales toûjours éficaces. Ainſi par l'une de ces

loix, Dieu a voulu que mon bras fut remué dans l'inſtant que je le ſouhaiterois moi-même. Ma volonté détermine alors come cauſe ocaſionêle l'éficace de la volonté de Dieu; êle fait l'aplication de cête loi; & Dieu lui-même execute ce qu'il a réglé.

Dieu a voulu que j'euſſe certains ſentimens, dés qu'il y auroit dans mon cerveau certains ébranlemens d'eſprits. Ces ébranlemens alors déterminent come cauſes ocaſionêles l'éficace des decrets divins; & Dieu obeït à ſes propres ordres.

En un mot, Dieu a voulu que les modalités de l'eſprit & du cors fuſſent réciproques: ſes volontés ſont éficaces & immuables. Voila ce qui fait l'union & la dépendance naturêle de l'eſprit & du cors. *La relation mutuêle de ces modalités eſt come la forme de cête alliance, ou la cauſe formêle de cête union: & l'éficace des*

Cauſes éficientes & formêles de cête union.

volontés divines en eſt la cauſe éfectrice. Voila tout le myſtere : & il n'y a que l'experience ſenſible que nous avons de l'union de ces deux êtres ; & l'ignorance où nous ſomes des operations continuêles, mais inſenſibles de Dieu ſur ſes creatures, qui nous faſſent imaginer d'autre cauſe de cête union.

Extrême dépendance où nous ſomes de l'action de Dieu, dans tout ce qui nous arive dans le cors, ou dans l'ame.

Que cête découverte me done de joie ! & que j'ai de plaiſir de me voir dans une dépendance de Dieu beaucoup plus eſſentiêle, & plus immédiate que je ne l'avois crû juſqu'à preſent ? Je m'étois imaginé être cauſe veritable de la plûpart des mouvemens de mon cors, & maître abſolu du jeu de ſes organes : je m'étois figuré par exemple, que rien ne dépendoit plus de mon ſavoir faire, que le jeu des parties qui ſervent à la parole : & je vois préſentement que je ne ſai pas même exactement le dé-

tail & le nombre de ces parties ; & bien moins, les disposítions qu'êles doivent avoir, & les mouvemens qu'on leur doit doner pour former le son de la voix, le rendre plus ou moins fort, plus ou moins aigu, ou grave, plus ou moins doux, ou aigre : & enfin, que je sai aussi peu ce qu'il faut faire pour le rendre articulé & expressif, & pour prononcer sans hesiter, tout ce qui me plaît. La varieté des paroles, des tons & des mesures rend ce détail come infini : & cependant il a été un tems, que ne sachant absolument rien de tout ce détail, je parlois avec encore plus de facilité que je ne fais présentement que j'en sai quelque chose. Tant il est vrai que Dieu seul qui sait parfaitement le détail de ces parties, en régle tous les mouvemens dans l'instant même de mes desirs. C'est lui seul qui par les disposítions mécaniques qu'il

a miſes dans la poitrine & dans les organes, repouſſe l'air qu'il m'a fait reſpirer, & qui dans le moment de ſa ſortie, en produit les vibrations & les ſecouſſes. C'eſt lui ſeul qui les répand au dehors, & qui dans le moment de ſon paſſage par la bouche, lui done toutes les modifications & les déterminations propres à former la parole.

Tout de même, je m'étois imaginé que mes organes agréablement ou deſagréablement remués par les objets ſenſibles, me faiſoient part de leurs plaiſirs & de leurs douleurs, en m'en donant les ſentimens; & produiſoient ainſi dans mon ame, ou par leur mouvement, ou par l'impreſſion des qualités des objets ſenſibles, tous les ſentimens agréables ou deſagréables dont êle ſe ſent frapée, & formoient enfin la plûpart des penſées. Et je vois préſentement, non ſeu-

lement que mon cors ne peut agir par ſon éficace propre ſur mon eſprit ; mais auſſi que tous les cors enſemble ne peuvent y produire un ſentiment ou une penſée : & je conois enfin qu'il n'y a que Dieu & une puiſſance infinie qui puiſſe m'éclairer, me modifier, & me doner veritablement tous les ſentimens dont je me ſens frapé à l'ocaſion du choc des cors du dehors, & des ébranlemens du mien.

Et ainſi agité dans le cors, ou touché dans l'ame, il m'eſt évident que je ſuis toûjours ſous la main de Dieu. Tous mes ſentimens agréables ou deſagréables, ne ſont que des impreſſions de cête main : & come je ne ſuis jamais ſans en porter quelqu'une & dans le cors & dans l'ame ; ſi j'étois home de réflexion, je ne devrois jamais être un moment ſans m'apercevoir de la préſence de Dieu, ſans ſentir ſon action,

& ſans reſpecter ſa main adorable ſi inceſſament apliquée à mes beſoins. C'eſt à quoi je prétens deſormais faire atention: & c'eſt le fruit principal que je veux tirer de ces derniéres réflexions.

Mais, mon Dieu! en prétendant ainſi faire honeur à l'être ſouverain, ne le deshonorerai-je point? n'eſt-ce point le ravaler que de l'aſſujétir ainſi à avertir ſans ceſſe l'eſprit de ce qui ſe paſſe dans ſon cors: ou à faire joüer les reſſorts du cors dés que l'eſprit le veut? n'eſt-ce pas demander à Dieu de continuels miracles? & ne ſeroit-il pas beaucoup plus digne de ſa ſageſſe (ainſi que le prétend un illuſtre Filoſofe*) d'avoir tout d'un coup doné à l'eſprit & au cors la vertu & la force de ſe modifier eux-mêmes par raport aux diſpoſitions l'un de l'autre? c'eſt ce qu'il faut que j'examine en de nouvêles réflexions.

* Monſieur Leibnits.

CINQVIE'MES REFLEXIONS sur la maniere dont Dieu execute l'union de l'eſprit & du cors.

JE l'avouë franchement : je trouve quelque choſe de fort ſpecieux dans la penſée dont je me ſenti frapé à la fin de mes derniéres réflexions ; car on ne peut, ce me ſemble, imaginer que trois voyes d'executer l'union de l'eſprit & du cors. * 1. Cêle d'une comunication réciproque d'eſpêces & de qualités entre ces deux ſubſtances ; & cête voye s'apêleroit *voye d'influence.* 2. Cêle d'un ſurveillant perpetuel qui auroit à chaque moment ſoin de produire dans chacune de ces ſubſtances des impreſſions coreſpondantes à cêles qui ſe paſſeroient dans l'autre ; & cête voye pouroit ſe no-

* Tout cé qu'on raporte de ce nouveau Syſtême dãs ces 5. réflexions eſt tiré de ce que M. Leibnits en a doné. 1. dans le Journal des Savans de 1695. au mois d'Août.

2. du même Journal 1696. au mois de Novembre. 3. de l'hiſtoire des ouvrages des Savans. 1695. au mois de Juillet.

mer *voye d'aſſiſtance*. 3. Cêle de l'acord naturel & divinement préétabli, c'eſt-à dire, qui reſulteroit préciſement de la conſtitution de la nature que ces deux ſubſtances auroient reçuë de Dieu dés le comencement ; à peu prés come celui qui ſeroit entre deux horloges fort exactes : & cête voye pouroit s'apêler voye d'*harmonie préétablie*.

La premiere de ces trois voyes, qui eſt cêle qu'adopte la Filoſofie vulguaire, m'a paru dans mes dernieres réflexions abſolument inſoûtenable ; & j'ai ſi clairement conu que l'ame ne peut doner come cauſe veritable des mouvemens au cors ; ni le cors agir vraiment ſur l'eſprit en lui donant des penſées ; qu'il m'eſt impoſſible de reconoître entre eux aucune vraye influence.

La ſeconde qui eſt cêle des cauſes ocaſionêles, m'a veritablement paru tres-ſolide & tres-

recevable : mais ſans conter qu'êle rabaiſſe en quelque façon la divinité ; qu'êle la rend eſclave de ſon ouvrage, & qu'êle ne fait agir Dieu que par miracles dans un éfet tout naturel ; La troiſiéme voye n'eſt-êle pas infiniment plus ſimple & plus ſage ; & ne marque-t-êle pas une intelligence & une pénetration incomparablement plus grande dans le ſouverain ouvrier ?

En éfet, que conçoit-on de plus ſimple & de plus aiſé que d'avoir d'abord doné à ces deux ſubſtances (l'eſprit & le cors) une *nature*, ou *force interne*, par laquêle êles ſe modifient êles-mêmes, & *produiſent par ordre tous les changemens qui lui arivent ; en ſorte que tout leur naiſſe de leur propre fond par une parfaite ſpontaneité, & que ne ſuivant que leurs propres loix qu'êles ont reçûës avec leur être ; êles s'acordent pourtant l'une avec l'autre come s'il y avoit entre*

êles une influence mutuéle : ou come ſi Dieu y mêtoit toûjours la main au de-là de ſon concours general ?

De cête maniere le cors humain, par exemple, ne faiſant que ſuivre les loix de la machine corporêle, ſe trouvera preſt à agir & à remuer ou la main, ou le pié ; non pas à cauſe que l'ame le voudra : mais préciſement dans le moment qu'en vertu de ſes propres loix, & de ſa conſtitution naturêle, êle ſera déterminée à le vouloir, ou à produire cet acte de volonté ; & qu'êle le produiroit éfectivement quand il n'y auroit au monde que Dieu & êle. Et au contraire les diverſes penſées & les perceptions de l'ame ſe dévelopant ſucceſſivement en vertu de ſes propres loix, *come dans un automate ſpirituel*, la perception de douleur lui arivera à point nomé dans le moment que le cors en vertu des loix mécaniques de la

matiére, recevra un coup d'épée.

De-là on voit bien que cête maniere d'unir ces deux ſubſtances, & de rendre réciproques leurs modalités, renfermant la préviſion du détail de tous leurs divers changemens, & l'établiſſement des loix qui doivent les produire dans un ordre propre à faire rencontrer chaque modalité de l'une, avec la modalité de l'autre qui lui convient; on voit bien, dis-je, que cête voye renferme une intelligence & une ſageſſe infinie. En faut-il davantage pour la rendre recevable, & pour la faire préferer aux deux autres, come plus propre à honorer la ſageſſe & la puiſſance de l'être infiniment parfait?

Mais que je prens facilement mon parti? & qu'il eſt dangereux de ne regarder un Syſtême que par un côté! en éfet, à

regarder celui-ci par un autre endroit, un moment de réflexion n'y fait entrevoir des dificultés & même des impoſſibilités qui meritent bien que je les examine, & que je les regarde de plus prés.

Et 1°. Ou ces deux ſubſtances ont été dés le comencement deſtinées, préétablies & faites l'une pour l'autre; de ſorte que Dieu leur ait doné une nature têle qu'il faloit pour établir entre êles une parfaite coreſpondance; & en vertu de laquêle l'ame par exemple eût une impreſſion de douleur préciſement dans le moment que le cors devoit recevoir un coup d'épée en conſequence des loix mécaniques de la matiere: ou bien ſans avoir été deſtinées l'une pour l'autre, êles ont reçu chacune à part, & come ſi êle étoit ſeule avec Dieu, une têle nature, que venant enſuite à exiſter en même tems,

êles ſe trouvent dans une exacte coreſpondance de leurs modalités.

Si c'eſt le premier : ce Syſtême, à cet égard eſt peu diférent de celui des cauſes ocaſionêles : car de cête façon Dieu à l'ocaſion de la ſuite des mouvemens qu'il a prévûs devoir ariver au cors en conſequence des loix de la nature qu'il lui a donée, a deſtiné à l'ame une autre nature, des loix de laquêle devoient naître autant de diverſes penſées pour répondre aux divers mouvemens du cors. Toute la diférence qu'il y aura donc de ce Syſtême à celui des cauſes ocaſionêles des Carteſiens, ſera que dans celui-ci c'eſt Dieu qui ſuivant les ocaſions des modalités de l'une de ces deux ſubſtances, produit immédiatement des impreſſions dans l'autre : au lieu que dans le nouveau Syſtême, il ne produit ces impreſſions que mé-

diatement en ce qu'il a doné à ces ſubſtances des vertus & des forces propres à ſe les produire d'êles-mêmes chacune dans ſon propre ſein.

Si c'eſt le ſecond, & que ces ſubſtances n'aïent nulement été faites l'une pour l'autre; la ſuite des penſées & des perceptions que Dieu aura donées aux eſprits ne ſera nulement ſage, mais purement capricieuſe. Quêle ſageſſe en éfet & même quêle juſtice par exemple, de faire tout d'un coup paſſer une ame de la joye à la douleur par les ſeules loix de la conſtitution de ſa nature, ſans qu'êle ait merité cête peine par aucune faute? car quand Adam par exemple n'auroit jamais peché; les douleurs que ſon ame a ſoufertes depuis ſa faute, n'étant dans ce Syſtême qu'une ſuite naturêle de la conſtitution de ſon ame, l'auroient toûjours également tour-

menté. Qu'il y auroit de choſes à dire là-deſſus par raport à la Religion !

2°. Mais quelque parti que l'on prêne dans cête alternative ; come l'Auteur de ce Syſtême veut toûjours que ce ſoient ces ſubſtances qui par leurs propres forces ſe modifient êles-mêmes, & qui par je ne ſai quêle *ſpontaneité* produiſent tous les changemens & tous les ſentimens qui leur arivent : il ne paroît pas bien ſi cête production eſt libre ou neceſſaire dans la ſubſtance intelligente. Si êle eſt libre, & que ce ſoit librement que l'ame, par exemple, ſe done ſes ſentimens ; coment s'en done-t-êle de ſi deſagreables & de ſi douloureux ? quel plaiſir prend-êle à ſe tourmenter êle-même ? ſi au contraire tous ces changemens lui échapent par un ordre neceſſaire, en vertu de la conſtitution de ſa nature, ſans qu'êle puiſſe

les empêcher quelques deſagreables qu'ils ſoient ; où eſt la ſageſſe de Dieu de faire ainſi paſſer cête ame ſans cauſe, ni ſans raiſon par cête varieté infinie : mais bizare & capricieuſe de penſées, de ſentimens & de perceptions ?

3°. De plus, cet ame n'eſt donc point libre. Et en éfet il ne paroît pas que la liberté des eſprits puiſſe ſubſiſter dans ce Syſtême quoiqu'en diſe l'Auteur. Il eſt vrai qu'il prêtend y *trouver cet avantage, qu'au lieu de dire que nous ne ſomes libres qu'en aparence & d'une maniere ſufiſante à la pratique ; comme pluſieurs perſones d'eſprit ont crû ; il faut dire plûtôt que nous ne ſomes entraînés qu'en aparence ; & que dans la rigueur des expreſſions Metafiſiques nous ſomes dans une parfaite indépendance à l'égard des influences de toutes les autres creatures.* * Mais aprés tout, il ne paroît pas qu'il reconoiſſe dans l'ame une vraye liberté : car 1°.

* Dans le Journal des Savans de 1695. 4. d'Août.

il dit qu'*il ne depend pas d'éle de ſe doner toûjours les ſentimens qui lui plaiſent : puiſque les ſentimens qu'éle aura, ont une dépendance de ceux qu'éle a eus.* *

* Dans ſa lêtre à l'Auteur de l'hiſtoire des Savans au mois de Juillet 1698.

2°. Il ajoûte que l'*état preſent de chaque ſubſtance eſt une ſuite naturel de ſon état précedent.* * Or une ſuite naturêle d'un état précedent eſt une ſuite neceſſaire.

* Ibid.

3°. Il dit enfin que *chaque perception précedente a de l'influence ſur les ſuivantes conformement à une loy d'ordre qui eſt dans les perceptions come dans les mouvemens.* * Or la loy des comunications des mouvemens eſt neceſſaire. Donc l'influence des perceptions précedentes ſur les ſuivantes eſt auſſi neceſſaire.

* Ibid.

4°. Quand on conviendroit abſolument de la poſſibilité de ce Syſtême ; on ne pouroit au moins ne pas voir que ce n'eſt point celui que Dieu a ſuivi ; & qu'il a vraiment établi celui des

cauſes ocaſionêles : car, par exemple, lors qu'un home reçoit un coup d'épée; je veux que l'on puiſſe dire que ce n'eſt pas à cauſe de ce coup, ni à ſon ocaſion que l'ame reſſent de la douleur; mais qu'en conſequence de ſes propres loix, êle l'auroit ſentie préciſement dans ce moment, quand il n'y auroit eu que Dieu & êle; peut-on dire de même quand un home devient fou, que ce n'eſt pas à cauſe du renverſement qui s'eſt fait dans ſon cerveau que ſon eſprit extravague ? peut-on nier que ce ne ſoit à cauſe du déreglement des eſprits animaux cauſé par l'excés du vin, que l'eſprit d'un home yvre n'a plus que des penſées dérangées, bizares, & inſolentes &c ? & eſt-il vrai-ſemblable que de pareilles extravagances ne ſoient que des ſuites naturêles de la conſtitution de cête ame; & qu'êle ne faſſe en cela, que ſe conformer

conformer aux loix de la nature que Dieu lui a donées ? que cela feroit d'honeur à ſa ſageſſe ! Digne ſpectacle de l'être infiniment parfait, qu'une ame qui ſort de ſes mains avec une nature qui la met dans une vraye neceſſité d'extravaguer les ſoixante & quatre-vingt années, & peut-être même toute l'éternité : puiſque ce qui naiſt de la nature & de l'eſſence d'une choſe doit durer autant que cête choſe. Ne ſeroit-ce pas viſiblement rendre Dieu auteur de ces deſordres ? & un tel Syſtême lui feroit-il bien de l'honeur ?

J'en dis à peu prés autant de ce qui ſe paſſe dans le cors. Quand un home prend & mange un morceau de pain ; je veux qu'on puiſſe dire que ſa volonté n'a nule part à ces mouvemens, & que ce n'eſt point parce qu'êle le veut & qu'êle l'ordone que le cors les execute ; mais

qu'en vertu des loix mécaniques il étoit de lui-même déja tout diſpoſé à les executer lors que l'ame en a eu la volonté ; & qu'il les auroit éfectivement executés quand il n'y auroit point eu d'ame au monde ; en peut-on dire autant de l'action d'écrire ; & peut-on ſoûtenir avec quelque couleur que ce n'eſt pas par la direction de l'eſprit & par le comandement de la volonté que ſe font les divers mouvemens qui ſont neceſſaires pour former les divers caracteres des lêtres ; & que dans le tems par exemple que je me ſuis apliqué à écrire ces réflexions contre le nouveau Syſtême, ma main en vertu de ſes propres loix & de ſa conſtitution naturêle, étoit déja toute diſpoſée à former d'êle-même tous les divers mouvemens neceſſaires pour exprimer ſenſiblement mes penſées ; & qu'êle les auroit éfectivement formés

quand il n'y auroit point eu d'ame ? n'eſt-il pas viſible que cête prodigieuſe diverſité de mouvemens ſi réguliers en un ſens, & ſi bizares en un autre, ne peut venir des loix generales des mécaniques ? & qu'ainſi il faut que le cors à cet égard dépende de la direction & de l'empire de l'ame ?

5°. Ce Syſtême ſupoſe que Dieu a doné à chacune de ces ſubſtances, je veux dire à l'eſprit & au cors, des loix en vertu deſquêles tout ce qui lui doit ariver ſe dévelope ſucceſſivement indépendemment de l'influence de toute autre creature. Mais qui eſt-ce qui regle l'execution de ces loix ? Sont-êles ſages ? & ſi êles le ſont, ces ſubſtances les ſuivent-êles ? voyons. Une de ces loix eſt, ſelon tout le monde, que les êtres tendent d'eux-mêmes à leur conſervation, & fuïent du moins méca-

niquement, tout ce qui va à les détruire, la ſageſſe de Dieu le demande ainſi. Et cependant on voit des cors qui ſe jêtent dans les flâmes, qui ſe précipitent, qui ſe coupent par morceaux. On voit des eſprits qui vivent perpetuêlement dans les douleurs & dans les amertumes. Plaiſante loy que cêle par laquêle dans le tems qu'une ame eſt apliquée à un raiſonement abſtrait ſur la Religion, ou à contempler la divinité, êle ſe trouve ſaiſie d'une vive douleur qui lui fait lâcher priſe & abandoner ſon ſujet ! Sage loy que cêle par laquêle une ame apliquée à témoigner ſon amour à Dieu, ſe trouve ſurpriſe d'une penſée de blaſphême, & portée par là à la haine de ce divin objet auquel êle vouloit faire ſa cour ! on ne voit donc là rien de ſage, rien de reglé, rien de digne de Dieu; & ce Syſtême qui d'abord m'avoit ébloüi par je ne ſai quel air

de ſimplicité & d'uniformité, me paroît préſentement ſi diſloqué, ſi ruïneux & portant à faux par tant d'endroits, que malgré toute l'étenduë d'eſprit de ſon illuſtre Auteur, je le croi préſentement inſoûtenable.

6°. Mais un dernier endroit par lequel il me paroît le plus porter à faux, & qui eſt pourtant le plus capital & le plus fondamental dans le Syſtême, c'eſt la ſupoſition d'une certaine *nature agiſſante*, d'une *puiſſance*, d'une *force*, d'une *énergie* diſtinguée de la puiſſance de Dieu, en vertu de laquêle les êtres *produiſent par ordre tous les changemens qui leur arivent, en ſorte que tout leur naiſſe de leur propre fond par une parfaite ſpontaneité* : car cête ſupoſition eſt directement contraire à la foibleſſe & à la dépendance eſſentiêle à la creature, & à la puiſſance ſouveraine eſſentiêle au Createur,

C'eſt une fauſſe idée que de s'imaginer qu'il ſoit indigne de Dieu de s'aſſujêtir à agir à tous momens dans ſes creatures, & à produire par lui-même tous les changemens qui leur arivent. Come rien ne marque mieux la dépendance infinie de la creature, & la ſouveraineté & l'étenduë de la puiſſance du Createur, rien ne lui eſt plus honorable ; & ce n'eſt point lui demander de perpetuels miracles, que de lui faire ainſi produire toutes les impreſſions qui arivent à l'eſprit & au cors : puiſqu'il ne le fait qu'en conſequence de certaines loix generales & ordinaires, & que les miracles ne ſont que des exceptions de ces loix.

Enfin il me paroît que faire une perfection à Dieu de ſe déſaiſir de ſa puiſſance pour la comuniquer aux creatures, c'eſt le dépoüiller d'une perfection eſ-

ſentiêle & incomunicable pour en faire part à la creature. En un mot, c'eſt apuyer un Syſtême ſur des idées contradictoires & chimériques ; étant certain que Dieu fait tout ce qui ſe paſſe de réel à tous momens dans ſes creatures ; & qu'il n'y a que lui qui puiſſe agir en êles, & produire leurs changemens come cauſe veritable. Je me ſouviens d'avoir un écrit de la façon d'un d'un de mes amis, où ces verités ſont prouvées & clairement démontrées par la métode des Geometres. Il faut que je le reliſe au premier jour pour me fortifier de plus en plus contre le faux brillant de ce nouveau Syſtême.

SIXIE'MES REFLEXIONS ſur le détail de l'union, de l'eſprit & du cors, où l'on examine par quêles modalités ou quêles parties ils ſont particuliérement unis.

L'Union de l'eſprit & du cors ne conſiſtant, come je l'ai remarqué, que dans la coreſpondance réciproque de leurs modalités, il me paroît, à ne conſulter que mon experience, que l'eſprit eſt & n'eſt pas uni à tout le cors : & que le cors eſt, & n'eſt pas uni à tout l'eſprit, ſi cela ſe peut dire.

Que l'eſprit eſt uni paſſivement à tout le cors ; mais non pas activement.

L'eſprit eſt uni à tout le cors : parce que le cors n'a nule partie, qui par ſes mouvemens ne puiſſe exciter certaines penſées dans l'eſprit. L'eſprit n'eſt pas uni à tout le cors : parce que le cors a tres-peu de mouvemens qui ſoient

ſoûmis à la volonté de l'eſprit. En éfet, il en a de trois ſortes: les uns en ſont parfaitement indépendans, come la toux, le vomiſſement, le baillement, le hoquet, l'éternuëment, le mouvement du cœur & des artêres, celui du chile & du ſang.

Les ſeconds peuvent bien être quelque peu moderés, ou même ſuſpendus pour quelque tems: mais non pas régis d'une maniére abſoluë, ni ſuſpendus pour long-tems: tels ſont le ſomeil & la veille, la reſpiration, l'ouverture des yeux, les mouvemens des inteſtins & de la veſſie, &c.

Les troiſiémes come le mouvement de la tête, de la langue, des mains & des piés, &c. ſont à la verité abſolument ſoûmis à l'empire de l'eſprit: mais il faut pour cela qu'il ne ſe trouve, ni dans les nerfs, ni dans les eſprits, aucun obſtacle à cête ſoûmiſſion: car on voit tous les jours des gens

à qui la tête & les mains tremblent malgré eux. Je vois donc clairement que l'eſprit eſt, & n'eſt pas uni à tout le cors. Mais peut-on voir clairement une contradiction : & n'en eſt-ce pas ici une formêle. J'avouë qu'êle m'a d'abord ſurpris : mais un moment de réflexion m'a bien-tôt fait voir que le terme d'union n'eſt pas pris en même ſens dans les deux parties de ces propoſitions ; & qu'il eſt pris paſſivement dans l'une, & activement dans l'autre. Il eſt vrai que l'eſprit eſt uni paſſivement à tout le cors : parce que celui-ci n'a nule partie, du mouvement de laquêle l'eſprit ne puiſſe recevoir quelque impreſſion, quelque paſſion. Et il n'eſt pas vrai que l'eſprit ſoit uni activement à tout le cors, parce que le cors a un fort grand nombre de parties ſur leſquêles l'eſprit ne peut agir, & un fort grand nombre de mouvemens que l'eſprit

ne peut ni arêter, ni moderer.

C'eſt à-peu-prés en la même maniére qu'on peut dire que le cors eſt uni à tout l'eſprit, & qu'il n'eſt pas uni à tout l'eſprit.

Car il eſt vrai que le cors eſt uni activement à tout l'eſprit ; puiſque l'eſprit étant, come je l'ai remarqué dans mes premieres réflexions, parfaitement indiviſible ; le cors ne peut le toucher en nule maniére, qu'il ne le touche tout entier.

Que le cors eſt uni activement à tout l'eſprit, mais non pas paſſivement.

Et il n'eſt pas vrai que le cors ſoit uni paſſivement à tout l'eſprit ; parce que l'eſprit a pluſieurs penſées, come ſes pures intellections, ſes pures joïes, dont le cors ne reçoit nule impreſſion du moins ſenſible. Et ainſi l'eſprit eſt uni paſſivement à tout le cors : mais le cors n'eſt pas uni paſſivement à tout l'eſprit.

Et au contraire, le cors eſt uni activement à tout l'eſprit : mais l'eſprit n'eſt pas uni active-

vement à tout le cors.

Que le cors agit beaucoup plus ſur l'eſprit, que l'eſprit n'agit ſur le cors.

Et de-là il paroît que le cors agit beaucoup plus ſur l'eſprit, (agit, dis-je, à la maniére que je l'ai expliqué dans les précedentes réflexions) que l'eſprit n'agit ſur le cors : puiſque le cors agit de tout lui-même ſur tout l'eſprit, & que l'eſprit n'agit que par une partie de lui-même (ſi cela ſe peut dire ainſi) ſur une partie du cors.

Mais il faut voir de plus ſi l'eſprit eſt uni également, je veux dire auſſi immédiatement & auſſi étroitement à toutes les parties du cors : ou s'il y en a quelcune dans laquêle il réſide d'une maniére ſinguliére. Et il faut de plus examiner ſi le cors eſt uni à l'eſprit également par toutes ſes modalités & ſes perfections : ou s'il y en a quelques-unes qui rendent cête union plus étroite.

Quant au premier, il me paroît déja bien clair qu'il ne s'a-

git ni d'une proximité de lieu entre l'ame & les parties du cors, ni d'une réſidence locale dans aucune de ſes parties. L'ame n'aïant nule étenduë; il eſt viſible qu'à proprement parler êle n'a nule ſituation dans les parties du cors; & qu'en un mot, êle n'eſt ni dehors, ni dedans le cors: l'ici, ou le là ne convenant pas plus à l'ame ni aux autres eſprits, que la rondeur & la quarure; & c'eſt pour le dire en paſſant, à quoi l'on ne prend pas aſſez garde. Il n'en eſt pas *d'être dans le lieu*, come *d'être dans le tems*. Celui-ci convient à tous les êtres, eſprits & cors: car pour cela il ſufit qu'ils aient quelque durée aprés avoir été créés; mais être dans le lieu ne convient qu'aux cors. Les eſprits à parler exactement ne ſont nule part. Si l'on prenoit bien cela, on ſe délivreroit aiſément de beaucoup de dificultés ſur le lieu des eſprits. &

Que les eſprits ne ſont point dans le lieu.

ſur l'immenſité de Dieu : du moins ne tomberoit-il jamais dans la penſée que *la ſubſtance divine dût être étenduë, ou répanduë par tout dans le monde & au-delà.*

Il ne s'agit donc que de ſavoir ſi l'ame exerce ſes fonctions actives & paſſives immédiatement dans toutes les parties du cors: par exemple ſi êle ſent de la douleur au pié, la ſaveur ſur la langue, le ſon dans les oreilles, les couleurs dans les yeux, &c. Sur cela j'avouë que j'ai peine à croire que mon ame n'exerce pas ſes fonctions immédiatement dans toutes les parties du cors: car ſans conter que j'ai remarqué dans les réflexions précedentes, que ſon union avec le cors eſt immédiate; l'experience m'aprend que je raporte tout naturêlement mes ſentimens à ces parties, & que je ſens la douleur & le plaiſir, le

froid & le chaud, &c. come dans les diverſes parties de mon cors. Or ce raport étant une eſpêce de jugement naturel, qui ne peut venir que de l'Auteur de la nature; il n'y a nule aparence qu'il ſoit faux.

Cependant je me ſouviens que de pareils jugemens m'ont déja engagé dans l'erreur: car j'ai autrefois jugé, non ſeulement que mon ame ſentoit dans les diverſes parties de mon cors; mais même, que ces diverſes parties ſentoient êles-mêmes le froid & le chaud, le plaiſir & la douleur: & j'ai parfaitement reconu dans mes premiéres réflexions la fauſſeté & l'illuſion de ces jugemens. Qui m'aſſurera donc que je me trompe moins dans celui que je fais, que mon ame ſent immédiatement dans toutes les parties du cors? ce dernier jugement pouroit bien être ſemblable au premier. En éfet, j'ai

Que l'ame n'exerce pas ſes fonctions immédiatement dans les diverſes parties du cors.

quelquefois éprouvé qu'aïant fait une forte ligature entre la tête & quelques parties de mon cors, je pouvois piquer ces parties au deſſous de la ligature & les bleſſer même juſqu'à en faire ſortir le ſang, ſans en recevoir nule douleur, & ſans que mon ame en ſentît rien. Cela n'eſt-il pas déciſif, & ne fait-il pas voir clairement que ſi mon ame réſidoit, ou exerçoit ſes fonctions immédiatement dans les parties du cors, la ligature ne l'empêcheroit pas de ſentir les mauvais traitemens qu'on leur feroit ?

De plus je ſai par l'experience d'un grand nombre de perſones (ainſi que je l'ai remarqué ailleurs) que nous pouvons ſentir de la douleur dans des parties de nôtre cors que nous n'avons plus, & que le fer ou le feu a enlevées. Rien peut-il faire mieux voir d'une part la

foibleſſe du fondement ſur lequel j'ai juſqu'ici jugé que mon ame ſent immédiatement dans les diverſes parties de mon cors : & de l'autre, la fauſſeté de ces jugemens par leſquels je raporte mes ſentimens à ces parties ? Mais où ſera donc mon ame, où réſidera-t-êle, ou, pour parler plus juſte, dans quêle partie exercera-t-êle immédiatement ſes fonctions ? les raiſons que je viens d'aléguer me donent de grands ſoupçons que ce ne peut être que dans le cerveau : car faites à un bras ſi haut qu'il vous plaira cête violente ligature dont j'ai parlé, vous ne ſentirez rien au deſſous, pendant que le ſentiment ſera tres-vif au deſſus : ce ſentiment vient donc de plus haut. Tout de même, puiſque ce n'eſt pas dans un bras coupé & qui n'eſt plus, que mon ame ſent la douleur, il faut donc qu'êle la ſente plus haut. Mais j'entrevois

Qu'êle les exerce uniquement dans le cerveau.

d'autres raiſons qui me paroiſſent abſolument déciſives.

Si ſans faire mourir un home on pouvoit lui couper la tête, come on lui couperoit les bras & les jambes, on ſauroit par bien des experiences ſi c'eſt immédiatement dans la tête ou dans les autres parties que l'ame exerce ſes fonctions: car ſi ces autres parties demeuroient alors ſans ſentiment, ce ſeroit une preuve inconteſtable que l'ame n'exerce que dans le cerveau les fonctions de ſentir.

Mais il ne faut couper la tête à perſone pour s'éclaircir de ce fait: il ne faut que trouver le moïen de bleſſer conſidérablement le cerveau, & obſerver enſuite ce qui arivera. Qu'on lui cauſe ſeulement le délire ou quelque vertige violent: on eſt ſûr par-là d'ôter aux autres parties tout ſentiment. Que dis-je bleſſer le cerveau? le ſomeil ſeul qui

ne fait que le fermer & qu'interompre la comunication qu'il a avec les autres parties par l'entremiſe de quelques filets ou de quelques tuïaux, ſuſpend tous les jours le ſentiment à ces parties. Ne ſont-ce pas des preuves inconteſtables, que ce n'eſt que dans le cerveau & non dans ces parties que l'ame exerce immédiatement ſes fonctions?

Cela eſt ſi vrai que ſans bleſſer le cerveau, ni ſans lui cauſer le ſomeil, pourvû qu'on trouve le moïen, ou par quelque obſtruction dans les nerfs, ou par quelque violente ligature, d'empêcher la comunication que les autres parties ont avec lui; on eſt ſûr d'ôter le ſentiment à ces parties.

Tout cela me fait clairement voir non ſeulement que l'ame ne réſide immédiatement que dans le cerveau, mais même qu'êle n'a ſon ſiége immédiat que dans la

Coment l'ame n'aïant ſon ſiége que dans le cerveau, eſt informée

ſur le champ de tout ce qui ſe paſſe dans les autres parties du cors.

partie du cerveau qui eſt la ſource des nerfs: que ce n'eſt que là qu'êle exerce immédiatement ſes fonctions de ſentir : qu'êle eſt informée de tout ce qui ſe paſſe dans le cors, & que par les divers ordres qu'êle lui done, êle pourvoit à ſa conſervation. Car ces nerfs étant répandus ſans interuption depuis cête partie principale, quêle qu'êle ſoit, juſqu'aux extrêmités des organes; je conçois aiſément la relation que ceux-ci peuvent avoir par leur entremiſe, non ſeulement avec cête partie, mais auſſi avec l'ame; & la relation que l'ame peut pareillement avoir par-là avec ces organes. Car je vois premiérement coment ces nerfs étant bandés pendant la veille, peuvent ſervir à tranſmêtre en un moment les plus foibles mouvemens dont ils ſont agités juſqu'à cête partie principale. 2°. Coment les diverſes agitations de

cête partie peuvent exciter immédiatement dans l'ame qui y réſide divers ſentimens. 3°. Coment ces divers ſentimens peuvent l'avertir des changemens qui arivent aux diverſes parties du cors ; ſervir à lui faire diſtinguer ceux qui lui ſont nuiſibles d'avec ceux qui lui ſont utiles, & la mêtre ainſi en état de veiller à la conſervation des parties de ce cors ; ce qui eſt la fin de ſa ſituation immédiate dans cête partie.

Dans un ſentiment ſi bien démontré, je ne ſens qu'une peine dont j'ai déja inſinué le fondement : c'eſt que ce ſentiment ſemble détruire ce que j'ai établi come une verité dés le comencement de mes réflexions ; ſavoir que l'union de l'eſprit & du cors eſt immédiate. Mais que je ſuis bon de me laiſſer ébloüir par cête aparence de dificulté ! N'eſt-il pas certain que tout ce

ne le pouſſe par l'autre, n'auront pas de peine à concevoir ce que je dis ici. Et de-là il eſt viſible que l'eſprit de l'home a ſon ſiege dans le cerveau beaucoup plus noblement & plus avantageuſement qu'un Roi n'a le ſien dans la capitale de ſon Roïaume. Car quoique ſans ſe remuer ce Roi envoïe ſes ordres à ſes ſujets, & reçoive les nouvêles de tout ce qui ſe paſſe dans ſes Etats : il eſt neanmoins certain que ſes ordres ne ſont pas executés dans les Provinces éloignées au même inſtant qu'il les done ; & qu'il n'eſt pas informé de ce qui ſe paſſe dans ſon Roïaume, au même moment qu'il ſe paſſe. Au lieu que dés que l'eſprit parle, les parties du cors les plus éloignées, come les mains & les piés lui obéïſſent ; & qu'il eſt informé ſur le champ des moindres changemens qui arivent aux parties les plus éloignées.

SEPTIE'MES REFLEXIONS par quéles ſortes de penſées l'eſprit eſt particuliérement uni au cors. Sageſſe de Dieu dans les loix de céte union.

DE deux ſortes de penſées dont mes réflexions précedentes m'ont apris que mon eſprit eſt capable ; je m'aperçois que les unes ont infiniment plus de part que les autres à ſon union avec le cors.

En éfet, il a des penſées ou des perceptions pures & diſtinctes : come la conoiſſance & l'amour de la verité, de la juſtice & de la ſageſſe : ces joïes & ces triſteſſes purement intellectuêles, dont il ne lui revient nul nouveau penchant pour le cors, & dont auſſi il ne revient au cors nule

nule nouvêle impreſſion, du moins qui ſoit ſenſible, ainſi que je l'ai déja remarqué.

Mais il a auſſi des penſées obſcures, confuſes & ſenſuêles, dépendemment des ſens & de l'imagination; come la perception de la douleur, de la chaleur, de la froideur, & toutes nos autres ſenſations qui le lient au cors d'une maniére ſi étroite, ſi aveugle & ſi ſtupide qu'êles l'incarnent en quelque façon. En éfet, quoique le ſage Auteur de cête union ne lui imprime ces perceptions ſenſuêles, ou ces ſenſations, qu'à l'ocaſion des divers mouvemens qui ſe paſſent dans ſon cors, & que pour l'avertir des divers changemens qui lui arivent. Il conoît ſi peu par-là quels ſont ſes mouvemens, qu'il n'aperçoit ces changemens, que come quelque choſe de fort diférent du mouvement: & qu'il atribuë même ſes propres ſenſa-

Que l'eſprit eſt uni au cors beaucoup plus étroitement par ſes penſées confuſes, que par les diſtinctes.

tions & ſes perceptions aux diverſes parties du cors où ces changemens ſe paſſent. Et ainſi lorſqu'on me ſaigne, quoique la lancête ne faſſe viſiblement qu'ébranler & diviſer quelques parties d'une de mes veines; mon eſprit n'aperçoit ce changement, ni come ébranlement, ni come diviſion de parties: mais ſimplement come une douleur cuiſante qu'il atribuë à la partie piquée: mais douleur qui l'aplique ſi aveuglément à cête partie, qu'il ſe confond avec êle, qu'il ſe prend pour êle, ou qu'il la prend pour lui-même.

Il eſt donc viſible que l'eſprit par ces perceptions confuſes, eſt tout autrement uni au cors que par ſes autres fonctions; car ce que l'on ſent non ſeulement come aſſocié avec le cors, mais auſſi come *dans le cors*, *pour le cors*, & *à la place du cors*, produit l'union la plus forte & la plus é-

troite qu'on puiſſe imaginer entre deux êtres ſi diférens. Or il eſt certain que c'eſt ainſi que ſe font la plûpart des changemens qui arivent au cors humain. Ce ſont là tous faits inconteſtables ; & que je ſai par une experience auſſi ancienne que l'union des deux êtres dont je ſuis compoſé.

Je trouve cependant en ceci un vrai ſujet d'embaras : car je ne vois pas bien coment on peut ſur cela juſtifier la ſageſſe de l'Auteur de mon être.

En éfet s'il ne done à l'eſprit ces perceptions ſenſibles que pour l'avertir des changemens qui arivent au cors, & le mêtre par-là en état de pourvoir à ſes beſoins & à ſa conſervation, ainſi que je l'ai déja remarqué ; & que ce ſoit même à ce deſſein qu'il a établi le ſiége de l'eſprit dans le cerveau, come dans la partie, où par l'entremiſe des

nerfs qui de-là ſe répandent dans tout le cors, il pouvoit être plus facilement & plus promptement informé de tout ce qui s'y paſſe: N'eût-il pas été plus à propos de l'en informer par des idées claires & diſtinctes, que par des perceptions confuſes qui ne ſervent preſque qu'à le précipiter en mile erreurs ? Car enfin, d'où vient que j'atribuë fauſſement la délectation & la douleur aux diverſes parties de mon cors ? d'où vient que je répans auſſi fauſſement, à ce que l'on prétend, les odeurs & les ſaveurs ſur les objets de dehors ? c'eſt que je ſens cêles-là come dans mon cors, & cêles-ci come dans les cors de dehors. Et ainſi il ſe trouve que j'aperçois come dans les cors ce qui n'y eſt pas, & ce qui n'y peut être : & que je n'aperçois pas ce qui y eſt. Peut-on tomber dans de plus groſſiéres illuſions, & coment les ajuſter avec la ſageſſe

de Dieu qui en eſt l'Auteur ?

Qu'il eſt dangereux de ne regarder les choſes que d'un côté ! A ne conſiderer cête conduite de Dieu que par les endroits que je viens de marquer, peu s'en faut que je ne blaſphême contre ſa ſageſſe adorable. Mais je ne trouve dans cête conduite rien que d'infiniment ſage, dés que je la regarde du bon côté.

Sageſſe de Dieu dans cête conduite.

En éfet, les cors de dehors agiſſans, & faiſans ſans ceſſe des impreſſions ſur le mien ; étoit-il à propos que Dieu m'avertît par des idées claires & diſtinctes des mouvemens qui ſe paſſent & dans ces cors & dans le mien ? n'eſt-il pas viſible que ce détail de mouvemens, je dis même de ceux qui ſe paſſent en un ſeul jour, & les raports qu'ils ont entr'eux étant come infinis, ç'eût été trop partager & trop ocuper la capacité d'un eſprit borné, que Dieu n'a fait que pour s'ocuper de ſes

infinies perfections : & n'étoit-il pas à propos qu'il m'en avertît d'une maniére plus courte, & qui partageât moins mon aplication?

D'ailleurs les changemens qui arivent à mon cors par l'impreſſion de ceux de dehors, n'étant que des mouvemens qui ne diférent que du plus au moins ; il étoit cependant neceſſaire afin que l'ame en fût avertie d'une maniére qui l'intereſſât & qui l'apliquât à ſa conſervation ; qu'êle aperçût ces changemens come eſſentiêlement diférens. Par exemple, quoique le mouvement du feu qui cauſe la douleur, ne difére que du plus au moins de celui qui cauſe le chatoüillement & la chaleur ; il a été neceſſaire qu'il y eut une diférence eſſentiêle entre le chatoüillement & la douleur : afin que l'ame les raportant l'une & l'autre aux parties de ſon cors, plus vivement touchée de la douleur

que du chatoüillement, êle s'intereſſât auſſi plus vivement à ce qui ſe paſſe alors dans le cors : car ſi l'ame n'aperçevoit dans ſon cors que ce qui s'y paſſe, & que les ſimples mouvemens que le feu & les autres cors y cauſent ſans y ſentir ce qui n'y eſt pas ; outre qu'êle n'en tireroit pas aſſez de lumiere pour juger du moins auſſi promptement qu'il ſeroit neceſſaire en mile rencontres, ſi l'action de ces cors ſeroit utile ou nuiſible à la conſervation du cors humain, & qu'ainſi malgré ſes ſoins, êle pouroit ſouvent être ſurpriſe : êle pouroit bien de plus ne ſe mêtre pas fort en peine d'éviter ces mouvemens quelque nuiſibles qu'ils fuſſent ; peut-être même y prendroit-êle plaiſir, ou par caprice, ou pour ſe délivrer d'un cors qu'êle ne regarderoit alors que come une vraye priſon qui l'empêcheroit de ſe joindre à des objets plus nobles,

plus dignes d'êle & plus capables de la rendre hureuſe : au lieu que les ſenſations confuſes de plaiſir & de douleur, de douceur & d'amertume par leſquêles êle eſt avertie de ce qui ſe paſſe dans ſon cors, diférant eſſentiêlement & étant aperçûës come dans le cors & come des maniéres d'être du cors ; êles l'intereſſent & l'apliquent tout autrement à ſa conſervation.

Je dois donc reconoître que ç'a été avec une extrême ſageſſe que l'Auteur de mon être a particuliérement établi dans ces perceptions confuſes l'union de mon eſprit avec mon cors ; & qu'il a ordoné que lorſqu'il arive à celui-ci quelques mouvemens capables de lui nuire, mon eſprit en fût averti par la douleur, l'amertume, ou quelqu'autre deſagréable ſenſation : & qu'au contraire, lorſque ces mouvemens ſont moderés, incapables de nui-

re, ou même favorables à ſon temperament; mon eſprit en fût averti par le chatoüillement, la douceur, ou quelqu'autre agréable ſenſation, ſans que par-là il fût obligé d'entrer dans le détail des mouvemens qui ſe paſſent dans ſon cors. Rien, dis-je, n'eſt plus ſage que cête inſtitution : car,

1°. Ces ſenſations le touchant bien autrement que la conoiſſance de ces mouvemens, êles l'intereſſent bien davantage à la conſervation du cors auquel il il les raporte, & l'uniſſent bien plus étroitement avec lui.

2°. Ces ſenſations diférant eſſentiêlement lui donent une bien plus grande facilité de diſcerner les objets qui en ſont l'ocaſion, que ne feroit la conoiſſance claire de quelques mouvemens qui ne diféreroient que du plus au moins.

3°. Parce que de toutes les

voyes de me faire conoître le raport des autres cors avec le mien, & ſi je dois faire ou ne pas faire uſage de tels & tels cors qui m'environent; cêle-ci eſt la plus ſûre & la plus ſage.

En éfet pour conoître diſtinctement & par raiſon les raports infinis que les cors qui m'environent ont avec les diſpoſitions actuêles du mien, & pour me mêtre par-là en état de juger, par exemple, quand je dois manger, de quels alimens, en quêle quantité par raport à la conſervation de la vie: il me faudroit une continuêle aplication d'eſprit, & encore avec cela, il eſt ſûr que je ne pourois pas me défendre de mile funeſtes erreurs. Mes beſoins changeant ſi ſouvent & ſi promptement; mon eſprit ſouvent fatigué de cête aplication ne pouroit pas diſcerner aſſez promptement par leur propre caractere les alimens qui me

ſeroient propres d'avec les nuiſibles ; non plus que les autres cors dont l'aproche ou l'uſage me ſeroient ſalutaires ou funeſtes. Il eſt certain cependant qu'il y a cent ocaſions où l'on n'a qu'un inſtant pour prendre ſon parti.

Je ſerois donc dans une eſpêce de neceſſité de confondre ſouvent ces objets, & de me méprendre dangereuſement dans mon choix, ſi l'Auteur de mon être ne m'avoit préſervé de ces erreurs, en me fourniſſant par des ſentimens confus que j'atache aux objets, une voye bien plus courte & bien plus ſûre de diſtinguer ces alimens & ces cors, & de diſcerner leſquels ſont utiles ou nuiſibles à la ſanté & à la conſervation de la vie. Je veux ſavoir par exemple, ſi tel fruit que je ne conois pas eſt propre à ma nouriture : ſans ſonger ſeulement à examiner le tiſſu des fibres qui le compoſent, je l'aproche de la langue, & ſuivant l'a-

grément ou le deſagrément qu'il m'excite & que je lui atribuë ſur le champ, je juge à l'inſtant ſi j'en dois uſer, ou non. Ce n'eſt donc point la raiſon aprés un long examen, c'eſt le goût qui en décide en un moment.

Il en eſt de même des autres organes de mes ſens : rien n'eſt plus prompt ni plus ſûr que le toucher pour m'avertir que je me brûle, lorſqu'inconſiderément il m'arive de toucher un fer chaud. Rien n'eſt plus prompt, ni plus ſûr que la vûë pour m'avertir que je me bleſſe les yeux, lorſque je ſuis aſſez temeraire pour les atacher fixement ſur le Soleil.

Enfin pour mêtre mon eſprit en état de travailler avec ſuccés à la conſervation de mon cors, ſans être inceſſament atentif à ſes beſoins, ni trop diſtrait de l'aplication qu'il doit doner au vrai bien ; rien n'a été plus ſage à Dieu, que de ſe charger, pour

ainſi dire, de m'avertir en tems & lieu par des ſentimens prévenans, de ce qui regarde le bien de ce cors : rien n'a été plus digne de ſa ſageſſe, que de me doner des preuves diſtinctes, je ne dis pas de la nature & des proprietés des cors qui m'environent (cête conoiſſance ne m'étoit point neceſſairr) mais du raport qu'ils ont avec le mien ſelon les diſpoſitions où il ſe trouve actuêlement. Il a falu que ces preuves fuſſent *courtes* pour me convaincre promptement ; *vives*, pour me déterminer vivement ; *ſûres*, pour me faire éviter l'erreur & les mépriſes : mais cependant *confuſes*, pour me faire répandre mes ſentimens & mes propres maniéres d'être ſur mon cors & ſur ceux qui m'environent come des qualités qui leur apartiennent ; & pour me doner par-là le moïen de m'unir plus étroitement à mon cors, & d'avoir diverſes rela-

tions avec les autres cors pour la ſocieté & pour l'uſage & l'entretien de la vie.

Il ne me reſte donc ſur la conduite de Dieu, qu'un ſeul ſcrupule que j'ai marqué dés le comencement, & que cête derniére raiſon vient de me ramener. Car enfin, diſois-je, n'eſt-ce pas en quelque façon me précipiter dans l'erreur, que de ne me doner de ce qui ſe paſſe dans mon cors & de la preſence des objets qui agiſſent ſur lui, que des perceptions confuſes qui me font répandre ſur eux, come des qualités qui leur apartienent, mes ſenſations & mes propres maniéres d'être : je veux dire, le plaiſir, la douleur, la ſaveur, la douceur, l'amertume, &c ? Voïons donc ſi je pourai encore juſtifier ſur cela la ſageſſe de l'Auteur de mon être.

HUITIE'MES REFLEXIONS

ſuite du même ſujet : où l'on examine ſi Dieu nous jête dans l'erreur, en nous faiſant raporter nos ſentimens aux objets de dehors ; & ſi toutes les qualités ſenſibles ne ſont que des maniéres d'être de l'eſprit.

J'Ai déja reconu par un grand nombre de juſtes raiſons, que rien n'a été plus ſage à Dieu, que de m'avertir ainſi par ces perceptions confuſes de ce qui ſe paſſe au dehors, & d'en faire le lien le plus étroit des deux êtres dont je ſuis compoſé. Reſte donc à examiner s'il s'enſuit delà qu'il ait eu le deſſein de me jêter dans l'erreur, ou que ce ſyſtême m'impoſe quelque neceſſité d'y tomber.

Si peu que j'y réflechiſſe, je

Que Dieu nous a doné des facultés ſuperieures aux ſens, pour coriger leurs erreurs & éviter leurs illuſions.

vois ſans peine l'abſurdité & la fauſſeté de ces deux conſequences. Eles pouroient recevoir quelque couleur, ſi Dieu ne m'avoit doné nule lumiére & nules facultés ſuperieures à cêle des ſens pour coriger les impreſſions de ceux-ci. Mais j'ai un entendement & une volonté par leſquels il me met fort à couvert de leurs illuſions. Je n'ai, pour m'en convaincre pleinement, qu'à jêter les yeux ſur leurs diverſes fonctions. L'entendement eſt fait pour la verité, & pour une verité purement intelligible : êle eſt ſon objet ; & ſon unique fonction devroit être de la chercher ſans ceſſe, & de ne ſe repoſer jamais que dans ſa découverte. L'unique caractere infaillible de la verité eſt l'évidence. L'évidence détermine infailliblement, & emporte neceſſairement le conſentement : & ainſi il eſt viſible que pour dé-

Regle ſûre pour éviter l'erreur dans nos jugemens.

couvrir ſûrement la verité & éviter l'erreur des ſens & toute autre, tout ce que l'entendement a à faire, eſt de ne ſe rendre jamais volontairement à quoi que ce ſoit. C'eſt de *ne ſe repoſer & de ne conſentir jamais qu'il ne ſoit invinciblement déterminé: en un mot, qu'il ne ſoit neceſſité* : car alors cête neceſſité lui ſera une marque infaillible d'évidence, & par conſequent une preuve inconteſtable de la preſence de la verité.

Tout ceci ne regarde que les conoiſſances & les verités naturêles.

Les ſens, au contraire, n'ont pour objet que les choſes ſenſibles : ils ne me ſont donés que pour la conſervation de mon cors; & je trouve éfectivement qu'ils s'aquitent merveilleuſement bien de cête fonction : ils avertiſſent ſi fidelement & ſi promptement mon eſprit par la douleur & le plaiſir, & par les autres ſenſations agreables ou deſagreables de ce qu'il doit faire, ou ne pas faire pour la conſervation de la

Que les ſens ne nous ſont donés que pour nous faire conoître le raport des autres cors avec le nôtre; & non pas le raport des cors entr'eux.

vie du cors : que je ne puis m'empêcher d'admirer la ſageſſe des loix de l'union de l'eſprit & du cors ſur leſquêles tout cet ordre eſt fondé. Et come ils ne m'avertiſſent ainſi que pour me faire conoître les raports que tous les cors qui m'environent ont avec le mien ; je ne puis trop, ſur cela, être content de leur fidelité & de leur exactitude. Mais come ils ne me ſont nulement donés pour m'aprendre ce que ces cors ſont en eux-mêmes, & qu'ils ſont incapables de me découvrir la verité de leur nature & de leurs proprietés ; quand ce ne ſeroit que parce que leurs perceptions ſont obſcures & confuſes, & que le caractere de la verité eſt la diſtinction & l'évidence : il eſt viſible que je ne dois faire nul uſage de mes ſens par raport à cête fin ; & que je ne le puis ſans m'expoſer à doner dans l'erreur & dans l'illu-

ſion ; & qu'ainſi pour éviter l'un & l'autre, pour juger juſte de la nature des cors qui m'environent, je dois non ſeulement me défier du raport des ſens qui me trompent en mile maniéres; mais même le mépriſer abſolument, le coriger par des idées claires & diſtinctes, & ne juger enfin que par la pure intelligence.

Voila donc de quêle maniére Dieu me fait trouver en moi-même le préſervatif des erreurs des ſens : & ainſi ſi j'y tombe, je ne dois m'en prendre qu'à moi, & n'en acuſer que le mauvais uſage de ma volonté & de ma liberté, qui uſurpent ſur l'entendement le droit inaliénable qu'il a de juger de la verité des choſes.

Mais il me reſte encore ſur ceci un ſcrupule : car enfin eſt-il donc bien vrai que les ſens ſoient ſi trompeurs qu'on le dit, & qu'ils ne ſervent de rien, come

on le prétend pour la recherche & la découverte de la verité ? Quoi, mes ſens me trompent-ils lorſqu'ils m'aſſûrent que la ſaveur eſt dans le pain, l'odeur dans la roſe, la blancheur ſur ce papier, le ſon dans une cloche, la lumiére dans le Soleil ? & eſt-il vrai-ſemblable que toutes ces qualités ne ſoient que des maniéres d'être de mon eſprit ? certainement cela ſeroit bien étrange, & je ſens en moi quelque choſe qui ſe révolte furieuſement contre ce ſentiment.

Il faut donc que je l'examine avec atention. Mais pour ne m'y tromper pas, je dois ſur tout prendre garde à ſuivre la regle que je viens de doner pour éviter l'erreur: je veux dire que ce ne ſont pas mes ſens mêmes que je dois conſulter (car qui doute qu'ils ne me parlaſſent à leur avantage) mais uniquement la faculté que Dieu m'a donée pour

redreſſer & coriger leurs raports ; je veux dire l'entendement pur : je ne dois juger enſuite que ſur des idées claires & diſtinctes, & enfin ne me rendre qu'à l'évidence : car c'eſt la regle.

Voïons donc d'abord ce que ſont ces qualités dont il eſt queſtion. Il eſt viſible que ce ne ſont pas des ſubſtances : ce ne ſont que des maniéres d'être. Or come je n'ai d'idée que de deux ſortes de ſubſtances : de la ſubſtance penſante, & de la ſubſtance étenduë : il faut neceſſairement que ces qualités de queſtion ſoient des maniéres d'être de l'une ou de l'autre. Voïons donc ſi êles peuvent être des maniéres d'être de la ſubſtance étenduë. Come l'idée que j'ai de cête ſubſtance eſt la plus claire de toutes mes idées ; il me ſera plus aiſé d'en conoître les proprietés, & de ſuivre pas à pas tous les chan-

Que les qualités ſenſibles, come les odeurs, les ſaveurs, &c. ne ſont point des maniéres d'être de la ſubſtance étenduë.

gemens & toutes les maniéres d'être dont êle eſt capable.

Je vois d'abord, 1°. Qu'êle peut-être diviſée. 2°. Que cête diviſion produit des parties. 3°. Que ces parties ont chacune leur figure. 4°. Qu'êles ſont capables d'en recevoir ſucceſſivement une infinité. 5°. Qu'êles ſont ſuſceptibles de repos & de mouvement. 6°. Que ce mouvement peut ſe varier en pluſieurs maniéres. 7°. Qu'êles ſont impénetrables, & 8°. Qu'êles peuvent par leur repos & leur mutuel arangement compoſer des maſſes plus ou moins grandes qui auront auſſi leur figure particuliere. Mais j'avouë que je ne vois rien davantage dans l'étenduë; je vois même, ce me ſemble, fort clairement qu'êle n'eſt pas capable d'un plus grand nombre de proprietés; & qu'êle n'eſt ſuſceptible d'aucune maniére d'être qui ne ſe raporte à quel-

ques-unes de cêle-ci.

Voïons donc ſous laquêle de ces claſſes nous pourons ranger les qualités ſenſibles; & faiſons-en la diſcuſſion par l'odeur & la ſaveur. Ce que nous dirons de cêles-ci ſe poura aiſément apliquer à la lumiere, aux couleurs, aux ſons &c. L'étenduë qui d'êle-même & ſelon ſa nature, eſt ſans odeur & ſans ſaveur, deviendra-t-êle odoriférante & ſavoureuſe dés qu'on l'aura diviſée en parties? quêle aparence? ces parties ont-êles étant ſeparées quelque vertu qu'êles n'avoient pas dans le tout? Sera-ce par la figure de ces parties qu'êle aquerera ces qualités? mais la figure n'étant que le terme de l'étenduë; eſt-il croïable que cête étenduë n'aïant d'êle-même ni odeur, ni ſaveur; êle vienne à avoir l'une & l'autre dés qu'êle ſera bornée & terminée de têle ou têle façon? Peut-être ſera-ce

le repos, ou du moins le mouvement qui lui doneront ces qualités ? mais le repos & le mouvement n'étant que des situations fixes ou changeantes, peut-on s'imaginer qu'un cors de lui-même insipide & sans odeur, viene à devenir odoriferant ou savoureux préciſément parce qu'il eſt là ou là ? Quêle aparence qu'un mouvement quelque rapide qu'il ſoit viene à doner ces qualités à un cors qui ne les avoit pas auparavant, & que ce cors comence à aquerir de l'odeur ou de la ſaveur parce qu'il va d'ici là avec rapidité ? Quoi donc le paſſage d'un cors d'un lieu à un autre ſera-t-il une odeur, une ſaveur, une couleur, &c. Enfin que pluſieurs parties impénetrables de leur nature vienent à s'aranger les unes auprés des autres de maniére à former une maſſe & un cors d'une nouvêle figure : conçoit-on que cet arangement

gement qui ne conſiſte que dans une nouvêle ſituation viene à les rendre odoriférantes ou ſavoureuſes, d'inſipides qu'êles étoient auparavant ? quoi, parce que de ces parties l'une eſt en haut, l'autre en bas; l'une à droite, l'autre à gauche; êles deviendront propres à flater le goût & l'odorat : quêle imagination ? & y eut-il jamais rien de moins raiſonable ? Cependant apliquant tout ceci à la lumiére, aux couleurs & aux ſons : je vois ce me ſemble aſſez clairement que ces qualités non plus que les deux autres, ne peuvent être rangées ſous aucune des maniéres d'être de la matiére : & qu'ainſi n'étant point des modalités de la ſubſtance étenduë, il faut qu'êles le ſoient de la ſubſtance penſante. J'avouë neanmoins que cête conſequence, toute juſte qu'êle me paroiſſe, me fait encore de la peine. Car enfin, eſt-il donc poſſible

qu'il n'y ait rien dans les cors de ſemblable à ce que j'y ſens, & à ce que tout le monde y ſent come moi ? n'ont-ils rien en eux qui me cauſe ces ſentimens ?

Que ce n'eſt que par leurs divers mouvemens que les cors de dehors cauſent dans l'ame ces divers ſentimens.

Certainement, ſi je veux ſuivre la raiſon & la regle des idées claires : je trouverai qu'ils n'ont rien de ſemblable aux ſentimens qu'ils me donent : il eſt vrai qu'ils ont quelque choſe qui me cauſe ces ſentimens : mais ce quelque choſe n'eſt, ou que le mouvement qui leur eſt propre ; ou que la diſpoſition de leurs ſurfaces à repouſſer & déterminer les mouvemens des autres cors. C'eſt par la diverſité de ces mouvemens qu'ils m'excitent divers ſentimens : & ainſi c'eſt par le tremblement de l'air cauſé par le tremouſſement d'une cloche, que cêle-ci me done le ſentiment du ſon. C'eſt par le mouvement direct ou réflechi de petits cors beaucoup plus ſubtils

que l'air, que j'ai les ſentimens de lumiére & de couleurs ; mais aprés tout, ces qualités de ſons, de lumiére & de couleur, n'ont rien de ſemblable au mouvement. Une preuve inconteſtable de cela, c'eſt que le plus groſſier païſan voit fort bien les couleurs, & les diſtingue parfaitement de tout ce qui n'eſt pas couleur ; & cependant il eſt certain qu'il n'aperçoit ni des yeux du cors, ni de ceux de l'eſprit, nul mouvement, ni dans les cors auſquels il atribuë la couleur, ni dans ſes propres yeux : la couleur qu'il voit n'eſt donc pas un mouvement ; puiſque les idées de couleur & de mouvement ſont indiférentes, & qu'il peut avoir l'une ſans l'autre : car il n'y a pas une meilleure marque de diſtinction réële, que cête diſtinction d'idée.

Qu'il n'eſt pas neceſſaire

Tout ce qui reſte donc de dificulté n'eſt que d'expliquer co-

que ce qui excite en l'ame un tel ſentiment, le contiene formêlement en ſoi.

ment des mouvemens qui ne reſſemblent ni à la couleur ni aux autres qualités ſenſibles, peuvent en exciter le ſentiment : mais mes premiéres réflexions m'ont ſufiſament apris qu'il n'eſt pas neceſſaire que la cauſe qui m'excite tel, ou tel ſentiment, le contiene en ſoi formêlement : car de même qu'il n'eſt pas neceſſaire qu'il y ait de la douleur dans la pointe d'une lancête, afin que j'en ſente lorſqu'on l'enfonçe dans une de mes veines ; ou pour me ſervir d'un exemple plus déciſif & moins ſujet à être chicané ; come il n'eſt pas neceſſaire (ainſi que tout le monde en convient) qu'il y ait diverſes couleurs dans les nuës, afin que j'en voie de tres-bêles, lorſque l'arc-en-ciel paroît ; il eſt auſſi peu neceſſaire qu'il y ait de l'odeur dans une roſe, afin que j'en ſente ; ni que toutes les autres qualités ſenſibles dont je me

ſens frapé à la preſence de certains objets, ſoient dans ces objets. Il ſufit qu'ils cauſent quelqu'ébranlement dans les fibres de mon cors, afin que mon ame qui lui eſt unie reçoive de la main de Dieu ces divers ſentimens en conſequence des loix de cête union. Enfin faut-il tant d'éforts pour me convaincre de cête verité? n'en ai-je pas déja découvert dans mes premieres réflexions une de beaucoup plus dificile créance, & qui ſeule ſufit pour diſiper toute la répugnance que je pourois avoir à recevoir cêle-ci? Certainement je n'atribuë pas moins la douleur & le plaiſir aux diverſes parties de mon cors, lorſqu'êles ſont bien ou mal diſpoſées, que j'atribuë l'odeur à la roſe, la ſaveur au pain, la couleur au cors; & toute la raiſon que j'ai d'atribuer ces ſentimens à mon cors, c'eſt qu'éfectivement je ſens la dou-

leur ou le plaiſir, come dans tête ou tête partie de mon cors. Cependant je me ſuis perſuadé à n'en pouvoir douter, que mon cors eſt incapable de douleur, de plaiſir & de tout autre ſentiment; & j'ai vû clair come le jour, que ces ſentimens ne pouvoient convenir qu'à mon ame. Pourquoi donc aurois-je plus de peine à former le même jugement de l'odeur, du ſon, des couleurs & des autres qualités ſenſibles; puiſque toute la raiſon que j'ai de les atribuer aux cors de dehors, c'eſt qu'êles me paroiſſent & que je les ſens come dans ces cors? car enfin la douceur, par exemple, du ſucre, n'eſt pas plus dans le ſucre, qu'êle eſt dans ma langue lorſque j'en mange; puiſque je ne l'atribuë pas moins à ma langue qu'au ſucre: & neanmoins malgré ce rapport que j'en fais à ma langue; il eſt certain que la douceur ne

lui convient nulement : êle ne convient donc pas plus au ſucre ; ni les autres qualités ſenſibles aux objets auſquels je les rapor-te. Et ainſi ce n'eſt plus une cho-ſe ſur laquêle je doive héſiter : quoique mes ſens me puiſſent di-re ; je ne dois atribuer au cors que ce que je vois clairement renfermé dans l'idée que Dieu m'en a doné ; & je ne dois regar-der ce que les ſens m'en diſent, que come faux & illuſoire. En-fin je ne dois les regarder eux-mêmes que come de faux témoins & d'inſignes impoſteurs par ra-port même à ce qu'ils me diſent de la verité de leurs propres ob-jets : puiſqu'on ne peut m'en par-ler d'une maniére moins unifor-me : qu'ils s'en expliquent dife-remment ſelon les divers inte-rêts qu'ils y trouvent ; & qu'ils ne manquent jamais à ſe couper lorſqu'il y va du bien du cors. Car, par exemple, que je deman-

Raports des ſens faux & contradictoires.

de à une main froide ce qu'êle penſe de l'eau tiede lorſqu'êle la touche, êle me dira qu'êle eſt chaude. Que je demande enſuite à une main chaude ce qu'êle en penſe, êle me dira qu'êle eſt froide ? lequel croire ? Il y a plus que cela : car, que je demande à ma langue ce qu'êle penſe de l'eau lorſque j'ai ſoif : êle ſe recriera qu'êle eſt agreable ; qu'un moment aprés étant parfaitement deſalteré, je demande à cête même langue ce qu'êle penſe de cête même eau : êle me dira qu'êle eſt fade, inſipide, dégoutante. Encore une fois, lequel croire ? n'eſt-ce pas viſiblement ſe couper & ſe contredire ? l'eau peut-êle être en même-tems agréable & deſagréable ? lui donera-t-on des qualités contraires, parce que mes ſens les lui atribuent ? que tout cela fait bien voir que mes ſens ne me parlent des alimens & de tous les cors, que ſui-

vant leurs interêts & les divers beſoins de mon propre cors ! L'eau eſt agréable, parce que le cors a beſoin de boire : êle eſt deſagréable, parce que le cors n'en a plus beſoin. Ne croïons donc nos ſens que par raport aux beſoins du cors : regardons-les come de fideles moniteurs par raport à la conſervation de la vie : mais come d'inſignes ſéducteurs par raport à la verité des choſes en êles-mêmes.

Mais, dira-t-on, ſi ces qualités que je raporte au cors ne ſe trouvent pas dans les cors ; pourquoi Dieu me les y fait-il raporter par mes ſens ? Il le fait avec une extrême ſageſſe : il faloit qu'on raportât la lumiére & la couleur aux objets de dehors, afin qu'êles ſerviſſent à nous les faire apercevoir & diſtinguer. Il faloit que les alimens paruſſent penetrés de ſaveurs, afin qu'on ſe reſolut à en manger : il faloit qu'-

Sageſſe de Dieu dãs l'impreſſion par laquêle il nous fait raporter aux cors, nos propres ſentimens.

on raportât la douleur au doigt piqué, afin qu'on s'apliquât à y remedier. Le plaiſir & la douleur étant les caracteres du bien & du mal; il a été à propos que l'on tranſportât ſes plaiſirs, ſes douleurs & ſes deſagrémens dans les cors qui en ſont les cauſes ocaſionêles, afin que par-là on ſe ſentît plus vivement porté à s'en aprocher, ou s'en éloigner.

NEUVIE'MES REFLEXIONS où l'on compare l'union mutuéle de l'ame & du cors, avec l'uion non mutuele qu'un eſprit créé peut contracter avec un cors, & cele d'un Pilote avec ſon vaiſſeau.

J'Ai remarqué dans mes derniéres réflexions, que l'union de l'ame & du cors a deux conditions tres-conſiderables : l'une qu'êle eſt *réciproque*; & l'autre,

qu'êle eſt tres-*étroite*. Il me ſemble que ces circonſtances ne doivent pas être paſſées legerement: êles meritent bien qu'on y faſſe atention; & je ſuis le plus trompé du monde, ſi êles ne ſufiſent pour diſtinguer l'union de l'ame & du cors, non ſeulement de cêle qu'un Pilote peut avoir avec ſon vaiſſeau (avec laquêle on voudroit la confondre) mais auſſi de cêle qu'un eſprit créé, quel qu'il ſoit, peut contracter avec un cors.

Diverſes maniéres d'unir un eſprit à un cors; ou un cors à un eſprit.

En éfet l'union de l'eſprit de l'home avec le cors humain ne laiſſe pas lieu de douter que Dieu ne puiſſe non ſeulement unir un cors à un eſprit; de ſorte que l'eſprit puiſſe agir ſur le cors, & que le cors ne puiſſe réciproquement agir ſur l'eſprit; mais auſſi unir têlement un eſprit à un cors, que ce cors agiſſe ſur l'eſprit, en lui cauſant divers ſentimens; & que cet eſprit ne puiſſe agir ſur le

cors ; ni lui cauſer le moindre mouvement.

Coment un feu materiel peut agir ſur des eſprits.

Il y a bien de l'aparence que c'eſt en la premiere maniére que Dieu a uni des cors organiques aux Anges qui ont aparu en forme humaine ; de ſorte qu'ils leur donoient le mouvement ſans en recevoir nule impreſſion : & que c'eſt en la ſeconde qu'il unit les démons & les ames des impies à un feu materiel ; enſorte que ſoufrant des douleurs incroïables à l'ocaſion de ces mouvemens, ils ne peuvent toutefois ni les arêter, ni les moderer. Et c'eſt ainſi qu'on peut expliquer ce qui a paru ſi conſtant, mais neanmoins ſi merveilleux à ſaint Auguſtin, c'eſt-à-dire, l'action du feu materiel ſur les eſprits : car cête action n'eſt pas plus extraordinaire, que cêle du cors humain ſur l'ame, laquêle en conſequence des loix de leur union, reçoit des douleurs ſi cuiſantes à l'ocaſion

Miris quidem, ſed tamen veris modis :

de quelques-uns de ſes mouvemens.

Voïons donc premiérement coment l'union de l'eſprit & du cors difére de cêle d'un Pilote avec ſon vaiſſeau. Diférence de l'union de l'eſprit & du cors d'avec cêle d'un Pilote avec ſon vaiſſeau.

1°. Il eſt certain que le Pilote aperçoit par une vûë claire & diſtincte & ſouvent tranquille de l'eſprit, les divers accidens qui arivent à ſon vaiſſeau: & ſi quelquefois il en a du chagrin, ce n'eſt qu'un chagrin de réflexion & de raiſonement: ces accidens par eux-mêmes ne le bleſſent point: & une marque de cela, c'eſt qu'ils peuvent ſubſiſter longtems ſans qu'il s'en aperçoive.

Au lieu que l'ame n'a nule perception diſtincte des changemens qui arivent à ſon cors: & ce n'eſt que par le plaiſir ou la douleur qu'êle eſt avertie qu'il s'y paſſe quelque choſe de nouveau. Et ainſi êle ſent des changemens qu'êle ne conoît point;

au lieu que le Pilote conoît ce que ſouvent il ne ſent pas. L'ame n'aperçoit la ſechereſſe de la membrane du goſier, que par un ſentiment de ſoif fort incommode : le Pilote au contraire voit clairement & tranquilement la ſechereſſe des voiles de ſon vaiſſeau, & la neceſſité qu'ils ont d'être arofés : mais il n'en a nul ſentiment deſagréable.

L'ame ne peut gueres ignorer les changemens conſiderables qui arivent à ſon cors : êle en eſt avertie ſur le champ par des ſentimens agréables ou deſagréables.

Il peut au contraire ariver, & il arive même ſouvent que le Pilote ignore abſolument pluſieurs des changemens qui arivent à ſon vaiſſeau : & il y en a même de tres-dangereux qu'il n'aperçoit que long-tems aprés qu'ils ſont arivés, & quelquefois même trop tard pour y remedier.

Il eſt même remarquable que quelques deſordres qui arivent à un vaiſſeau ; de quelques coups de canons qu'il puiſſe être percé ; tant que ſon Pilote apliqué ailleurs n'en voit rien : il n'en ſent nul chagrin : au lieu que quelque apliquée que l'ame ſoit ailleurs ; quelque agréable que ſoit l'aplication ; & quelque conſiderable que ſoit l'objet vers lequel êle eſt actuêlement tournée ; on ne peut enfoncer une épingle dans ſon cors, ſans qu'êle s'agite, ſans qu'êle ſe plaigne de la douleur.

Les changemens qui arivent au cors humain ſe font ſentir à l'ame d'une maniére fort ſinguliere : car l'ame, ainſi que je l'ai déja remarqué, les aperçoit & les ſent come *dans ſon cors*, & *à la place de ſon cors* : & c'eſt delà que naiſſent ces façons de parler ; *j'ai mal à la téte, à l'eſtomach, au pié, &c.*

Mais le Pilote ne ſent point ainſi les changemens qui arivent à ſon vaiſſeau : il eſt vrai qu'il le regarde come quelque choſe qui lui eſt cher : mais nulement come quelque choſe qui faſſe partie de ſon être, & à la place de laquêle il voulût ſe mêtre pour recevoir les coups de canon : car c'eſt ainſi que l'ame ſe conſidere par raport à ſon cors.

Un Pilote peut, quand il lui plaît quiter ſon vaiſſeau & le reprendre. L'ame n'eſt nulement maîtreſſe de quiter ainſi ſon cors, & de le reprendre : êle y eſt atachée même malgré êle.

Un Pilote eſt ſouvent l'Architecte de ſon vaiſſeau : au lieu que l'ame n'aïant nule exiſtence avant la formation de ſon cors, ne peut contribuer à cêle-ci : au contraire êle n'eſt créée que lorſque celui-ci eſt ſufiſament formé pour entrer en union avec êle.

Ces diférences de l'union de l'eſprit & du cors d'avec l'union du Pilote & de ſon vaiſſeau, nous découvrent imperceptiblement cêle qui ſe trouve entre la même union de l'eſprit & du cors, & l'union d'un Ange avec un cors qu'il a pris : car il le gouverne & le dirige à peu prés come un Pilote fait ſon vaiſſeau : Il le prend & le laiſſe quand il lui plaît : il en peut changer, il peut en gouverner & diriger pluſieurs à la fois.

Diférence de l'union de l'eſprit & du cors, d'avec cêle d'un Ange avec un cors qu'il a pris.

L'Ange conoît par une vûë claire & diſtincte les changemens & les mouvemens qui arivent à ſon cors : mais il n'en a nul ſentiment ; au lieu que l'ame les ſent ſans les conoître, come on l'a déja dit.

Un Ange peut dans le cors qu'il a pris manger & boire quand il lui plaît ; mais il ne peut ſentir ni la faim ni la ſoif : parce que ſon union avec ce cors n'eſt

pas réciproque come dans l'home; & lors même qu'il mange & qu'il boit, il n'éprouve point ces ſentimens agréables qu'éprouve alors l'eſprit humain, non plus que tous les autres ſentimens de froid, de chaud, de plaiſir, de douleur, &c. dans les mêmes ocaſions où nous en ſomes neceſſairement frapés.

Il y a donc une extrême diférence entre l'union de l'eſprit & du cors, & cêle d'un Pilote avec ſon vaiſſeau, ou même cêle d'un Ange avec un cors qu'il ſe ſeroit uni, & rien ne ſeroit moins raiſonable que de les confondre.

DIXIE'MES REFLEXIONS ſur les proprietés de l'union de l'eſprit & du cors.

LEs principales proprietés de cête union ſont la liaiſon

des idées avec les traces du cerveau : cêles des traces entr'êles ; & les actions mixtes de l'home come ſes ſenſations & ſes paſſions. Car j'ai juſqu'ici remarqué de trois ſortes d'actions dans l'home : de purement *ſpirituêles*, qui ne tienent que de l'eſprit : come la conoiſſance de l'être infiniment parfait & cêles de ſes principales perfections : de purement *mécaniques* qui ne tienent que du cors : come reſpirer, digerer, éternuer, &c. Et enfin de *mixtes* ou de mêlées qui tienent partie de l'eſprit & partie du cors : come voir, oüir, goûter, ſentir, avoir faim, ou ſoif, &c. Dans mes premieres réflexions j'ai examiné les ſenſations avec aſſez de ſoin pour en avoir une ſufiſante conoiſſance. Je me retrancherai donc ici à m'inſtruire de la liaiſon des idées avec les traces du cerveau : de cêle des traces entr'êles, & de la nature

des paſſions, du moins en general.

Liaiſon des idées avec les traces du cerveau.

J'ai déja remarqué dans mes réflexions précedentes, que quoique l'ame non plus que les autres eſprits ne ſoit point à proprement parler dans le lieu, ni dans aucune partie du cors humain ; êle exerce neanmoins ſes principales fonctions dans le cerveau : que c'eſt de-là qu'êle done ſes ordres aux parties du cors les plus éloignées lors qu'êle veut les remuer, & que c'eſt là que par l'entremiſe des nerfs êle reçoit les nouvêles de tous les changemens qui arivent au cors. Mais il faut prendre garde coment êle reçoit ces nouvêles. Il eſt viſible, ainſi que je l'ai déja remarqué, que par le moïen des nerfs toûjours tendus pendant la veille, depuis le cerveau juſqu'aux extrêmités du cors, le cerveau reçoit en un inſtant le contrecoup de tous les ébranlemens

qui ſe font dans ces extrêmités. Ce contrecoup laiſſe dans le cerveau une impreſſion ou une trace d'autant plus profonde, que le coup a été violent. A cête impreſſion ou à cête trace Dieu a atachéune penſée, une ſenſation, ou une idée : & c'eſt, come nous l'avons vû, dans cête liaiſon que conſiſte l'union de l'ame avec le cors : & ainſi dés que quelque bruit vient me fraper l'oreille ; le contrecoup qui s'en porte au cerveau, y laiſſe une impreſſion ou une trace à laquêle Dieu a ataché le ſentiment du ſon.

Si la figure d'un cercle tracé ſur le papier me frape les yeux : le contrecoup qui s'en porte au cerveau y forme une trace à laquêle en conſequence des loix de l'union de l'eſprit & du cors, Dieu a ataché le ſentiment de couleur & l'idée d'un cercle ; quoique cête trace n'ait dans la verité aucune proportion, ni au-

Les traces n'ont nule reſſemblance avec les idées.

cune reſſemblance avec cête couleur, ni avec cête idée ; circonſtance que je ne dois pas paſſer legerement, mais qu'il faut ſoigneuſement remarquer : car ce n'eſt pas la reſſemblance qu'il y a entre ces traces & ces idées qui excitent cêles-ci ; & c'eſt auſſi peu en contemplant & conſultant ces traces que mon ame forme ces idées, come quelques Filoſofes ſe l'imaginent (ce qu'ils apêlent, *intelligere per converſionem ad phantaſmata*) c'eſt uniquement que Dieu a voulu atacher certaines idées & certaines ſenſations à têles & têles traces : c'eſt uniquement l'éficace de cête volonté & de ces loix : c'eſt la force de cet établiſſement qui fait cête liaiſon : & cet établiſſement a été ſi libre à Dieu, qu'au lieu du ſon, il auroit pû atacher l'odeur ou la ſaveur à la trace qu'un grand bruit qui frape l'oreille imprime dans le cerveau : & au lieu de la

Cête liaiſon des traces & des idées a été ſi libre à Dieu ; qu'il a pû en faire une toute diférente.

ſaveur, il auroit pû atacher le ſentiment du ſon à la trace qu'imprime dans le cerveau le mouvement d'une liqueur ſur les filets de la langue, & ainſi on auroit goûté par l'oreille & entendu par la langue.

Mais quoique la liaiſon de ces penſées & de ces traces ait été parfaitement libre à Dieu; êle eſt neanmoins naturêle, neceſſaire, conſtante, uniforme, ordinairement la même dans tous les homes, & indépendante de leur volonté. Tous les homes à l'ébranlement de l'air cauſé par les batemens d'une cloche, reçoivent neceſſairement dans le cerveau des impreſſions auxquêles eſt ataché le ſentiment du ſon. Tous les homes joignent naturêlement les ſentimens de douleur, d'éfroi & de compaſſion aux traces qu'imprime dans le cerveau le cri d'un home qui eſt actuêlement à la torture & dans les ſou-

frances. Et ces ſortes de liaiſons ſont les plus fortes de toutes : parce qu'êles ſont neceſſaires à la vie.

Outre les traces naturêles, nous en avons d'aquiſes.

Mais outre ces liaiſons naturêles d'idées & de traces qui ne nous ſont pas libres ; j'aperçois qu'il y en a pluſieurs qui ſont à nôtre diſpoſition, dont nous ſomes les maîtres, que nous pouvons rendre têles qu'il nous plaît, & que pour cête raiſon l'on peut apêler *liaiſons aquiſes*, pour les diſtinguer de cêles qui ſont purement naturêles.

Les aquiſes ſe forment quelquefois tout d'un coup par un acte violent : mais d'ordinaire cela n'arive que peu à peu par le redoublement de pluſieurs actes ſemblables.

Que la liaiſon des traces aquiſes avec leurs idées, l'empor-

Ainſi les traces des paroles articulées ne ſont liées naturêlement qu'avec l'idée du ſon : mais peu à peu par l'uſage & l'exercice, nous venons à bout de

de leur atacher les idées des choſes ſignifiées ; de ſorte que ces traces ne peuvent être ébranlées, que ces idées ne ſoient excitées. Et ce qui eſt merveilleux, c'eſt que cête ſeconde liaiſon l'emporte ſouvent ſur la premiere : & ſoit par un acte violent, ou par un long uſage, êle l'éface têlement qu'on n'y fait plus nule atention, & qu'on n'en reçoit nule impreſſion. Ainſi les gens qui ſavent parfaitement une langue, atentifs au ſeul ſens des paroles, ne font plus d'atention ni aux paroles, ni au ſon.

te ſouvent ſur cêle des traces naturêles.

Ainſi un home qui naturêlement auroit averſion du vin, peut avec le tems venir juſqu'à l'aimer : & au contraire tel qui mangeoit d'un certain aliment avec beaucoup de plaiſir, peut par la rencontre inopinée qu'il y aura faite de quelque choſe de dégoûtant, venir juſqu'à ne pouvoir plus penſer qu'avec horeur

à cet aliment : & tout cela par le changement des traces, ou de la liaiſon des idées avec les traces.

Qu'on peut changer ſes mauvais penchans, & redreſſer ſes mœurs.

Ce qui fait voir, pour le dire en paſſant, qu'on peut par le ſoin, la vigilance & l'exercice changer avec le tems une partie de ſes mauvais penchans, & ſe faire des mœurs fort opoſées à cêles auſquêles on étoit porté par le caractere de ſon temperament, en changeant les traces naturêles de ſon cerveau. Il paroît donc de toutes ces réflexions. 1°. Que la liaiſon des idées avec les traces ou les impreſſions du cerveau, eſt ou naturêle, ou aquiſe. 2°. Que l'aquiſe peut quelquefois l'emporter ſur la naturêle. 3°. Que cête liaiſon conſiſte en ce que ni les traces ne peuvent plus s'exciter ſans que les idées qui leur répondent, s'excitent; & qne ces idées ne peuvent ſe réveiller, ſans qu'il ari-

ve quelque ébranlement dans ces traces. 4°. L'on voit de-là de quêle conſequence il eſt de prendre bien garde quêles penſées l'on joint pour la premiere fois à une impreſſion du cerveau ou à une trace : car cête premiere liaiſon peut avoir des ſuites tres-avantageuſes ou tres-funeſtes.

A l'égard de la liaiſon des traces les unes avec les autres, laquêle emporte cêle des idées qui répondent à ces traces ; êle n'a rien, ce me ſemble, que de tres-facile à comprendre.

Liaiſon des traces les unes avec les autres.

Il n'arive preſque jamais qu'un objet principal faſſe impreſſion, ou une trace dans le cerveau, qu'il ne s'en imprime en même-tems pluſieurs acceſſoires proche de la principale. Ainſi je ne puis voir officier un Prélat, qu'à la trace de ſa perſone qui s'imprime dans mon cerveau, ne ſe joignent les traces des Mi-

niſtres qui l'acompagnent, des principales céremonies, du tems, du lieu, de ſes ornemens, & de pluſieurs autres circonſtances. La liaiſon des traces les unes avec les autres, conſiſte donc en ce qu'aïant été imprimées en même-tems, êles ne peuvent preſque plus ſe réveiller les unes ſans les autres; & cela, parce que ces traces aïant entr'êles des chemins libres de comunication les eſprits animaux qui en ont réveillé une, trouvent plus de facilité à continuer leur mouvement dans les routes qui menent à toutes les autres traces, que de s'en faire de nouvêles. Ces traces ne pouvant donc preſque plus s'exciter les unes ſans les autres, on en doit dire autant des idées qui leur répondent: & ainſi l'idée d'une ſeule de ces circonſtances dont je viens de parler, ſufit pour me rapêler toutes les autres.

Cête liaiſon des traces les unes avec les autres & avec les idées, & les diférens éfets que ces diverſes liaiſons peuvent produire, me paroiſſent d'une tres-grande conſideration, & d'une extrême conſequence pour la conoiſſance de l'home ſelon le moral, & je dois m'en ſouvenir pour la ſuite.

La conoiſſance de ces liaiſons importante à la morale.

Car, par exemple, ſi l'on veut ſavoir pourquoi nous avons tant de peine à nous défaire des préjugés de l'enfance à l'égard des choſes materiêles & ſenſibles; il eſt viſible que c'eſt que nôtre cerveau recevant de la part de ces choſes, dans un âge avancé, ces mêmes impreſſions que dans l'enfance; il arive que les mêmes penſées, les mêmes ſentimens & les mêmes jugemens qui ont une fois été liés à ces traces, s'y joignent naturêlement dans un âge avancé.

Si l'on eſt en peine pourquoi

il eſt ſi dificile de ſéparer les idées des choſes d'avec les idées de leurs noms; c'eſt que cête liaiſon s'eſt faite dés nôtre enfance, & qu'êle n'a fait que ſe fortifier par l'âge.

Ainſi la raiſon pour laquêle lorſqu'en quelque rencontre on s'eſt abandoné à la colere ou à quelqu'autre paſſion; on eſt beaucoup plus diſpoſé à y retomber en pareille ocaſion : c'eſt la liaiſon des traces les unes avec les autres, & cêle de ces traces avec les mêmes idées.

Enfin cête même cauſe eſt la raiſon pour laquêle nous jugeons plûtôt ſuivant la coûtume & la nature, que ſuivant la verité. C'eſt pourquoi nous trouvons ſi extraordinaires les mœurs & les maniéres des étrangers : & nous eſtimons ridicule, mal entendu & de mauvais goût, tout ce qui s'éloigne de nos mœurs & de nos uſages.

DIXIE'MES REFLEXIONS sur les Paſſions en general.

C'Eſt une choſe étrange que nous ne ſentions rien plus vivement, plus fortement, & même plus frequement que nos paſſions; & que cependant nous ſachions ſi peu en quoi êles conſiſtent, & ce que l'eſprit & le cors contribuënt à leur formation. On nous en a fait cent deſcriptions éloquentes & touchantes, qui ne nous marquent preſque que leurs éfets, & ne nous font nulement conoître ce qu'êles ſont en êles-mêmes. Il faut donc que j'examine cête matiére avec quelque ſoin: & que je me ſerve de ce que j'y trouverai de clair & de conu, pour découvrir ce qui juſqu'à cête heure m'a

été obſcur & inconu.

Ce que le cors & l'ame contribuënt dans les paſſions.

Ce que j'ai juſqu'ici conçû des paſſions, du moins ſur les experiences que j'en ai faites, c'eſt 1°. Qu'à la vûë ſenſible ou imaginaire d'un objet qui m'intereſſe conſiderablement, je me ſens émû non ſeulement d'eſprit, mais même de cors; & cela d'une maniére parfaitement indeliberée.

C'eſt en ſecond lieu, qu'outre cête émotion ſenſible de mon ame, je la trouve encore pénetrée d'un ſentiment d'amour, ou de haine, de joie, ou de triſteſſe, d'amertume, ou d'aigreur, par raport à l'objet aperçû. C'eſt enfin que dans les paſſions les plus violentes, les plus aigres, ou les plus triſtes, je ſens ſourdement, mais pourtant réélement une eſpêce de douceur à les ſuivre.

Voila ce que je conois de mes paſſions: mais come preſque tout cela n'apartient qu'à l'ame, j'avouë que je ne vois pas bien ce

que le cors y contribuë, ni quêle part il a à leur formation.

Cependant, come j'ai remarqué que pendant leur durée je ſens de l'émotion même dans le cors, & qu'en éfet cête émotion ſe fait ſentir non ſeulement dans les parties interieures du cors; mais qu'éle ſe fait même remarquer ſur les exterieures; come le viſage, les yeux, les lêvres, les mains & les piés; il me ſemble que j'ai ſujet d'inferer que les mouvemens du cors ne ſe faiſans (come je l'ai déja remarqué plus d'une fois) que par l'entremiſe des eſprits animaux; il faut que dans le tems des paſſions il ſe faſſe un épanchement de ces eſprits du cerveau qui eſt leur réſervoir, dans les parties interieures & exterieures du cors. Il ne reſte donc plus qu'à examiner de quêle maniére & à quêle fin cet épanchement ſe fait.

Pour la maniére, je comprens

aiſément que l'action d'un objet ſenſible ſur les organes du cors, forme la trace de cet objet dans le cerveau, & met en mouvement les eſprits dont il eſt plein. Si cet objet n'a aucun raport conſiderable avec le cors, les eſprits ne ſe meuvent que ſur cête trace ; & ils s'y meuvent même aſſez languiſſament : mais ſi cet objet a de grands raports de convenance ou de diſconvenance avec la conſtruction du cors, & qu'il ſoit fort propre à l'entretenir ou à la détruire : alors les eſprits animaux ſont naturêlement déterminés (ainſi que je l'ai déja remarqué dans mes premieres réflexions) à ſe répandre dans les parties exterieures du cors, pour lui faire prendre la poſture & le mouvement qui lui convienent par raport à cet objet : je veux dire, pour le diſpoſer à l'aproche, à la fuite, ou à la réſiſtance, ſelon que cet objet lui eſt convenable,

diſconvenable, ou nuiſible.

Mais parce que ſi cête poſture & ces mouvemens exterieurs durent long-tems, il ſe fait un grand épuiſement d'eſprits; il eſt neceſſaire que pour entretenir ceux-là, il ſe faſſe de nouvêles recruës de ceux-ci dans le cerveau: & c'eſt pour cela que dés le comencement de la paſſion il ſe fait un épanchement d'eſprits dans les parties interieures du cors, come dans le cœur, les poûmons, le foïe & les autres viſceres pour en tirer contribution & exprimer par leurs diverſes ſecouſſes le ſang & les humeurs propres à former dans le cerveau les eſprits convenables à la paſſion.

Il arive de-là que la trace de l'objet qui a d'abord mis en mouvement ces eſprits, ſe trouve excitée & renouvêlée par leur retour; & non ſeulement êle, mais les traces acceſſoires propres à

fortifier la principale, en ſont auſſi réveillées : & c'eſt enfin de toutes ces traces que ces nouveaux eſprits reçoivent, come les premiers, la même direction de mouvement vers les mêmes parties ; car tout cela n'eſt qu'une circulation continuêle qui dure autant de tems que la paſſion.

Ce que je viens de dire des mouvemens du cors & des eſprits n'eſt proprement que le dehors des paſſions : il pouroit ariver à un home, quand même il n'auroit point d'ame penſante : & éfectivement tout cela ſe trouve exactement dans les bêtes : mais parce que l'home eſt compoſé de deux ſubſtances naturêlement unies ; les mouvemens de ſon cors ſe comuniquent à ſon eſprit, & ceux de ſon eſprit à ſon cors.

Et ainſi, 1°. L'impreſſion ou la trace qu'un objet ſenſible produit ſur le cerveau, fait naître dans l'eſprit la vûë confuſe ou

distincte de cet objet, & du raport qu'il a avec nous.

2°. Le débordement inopiné d'esprits animaux qui sortent du cerveau, joint à cête vûë de l'objet, excite dans l'ame une émotion sensible: & à proportion que ce mouvement d'esprits est plus ou moins violent, ou que l'objet paroît plus ou moins convenable, l'ame est plus ou moins pousſée vers cet objet qu'êle aperçoit.

3°. Les divers ébranlemens que les esprits par leurs diverses agitations causent dans le cerveau, excitent en consequence des loix de l'union de l'esprit & du cors, ces divers sentimens d'amour, ou d'aversion, de joie, ou de tristesse, d'amertume, ou d'aigreur, dont j'ai remarqué que je me sens pénetré par raport à l'objet aperçû.

4°. Enfin par toute cête disposition mécanique, le cors se

trouvant dans le meilleur état où il puiſſe être par raport à l'objet de la paſſion; l'ame toûjours conformement aux loix de l'union de l'eſprit & du cors, en eſt avertie par un ſentiment de douceur qui ne peut être troublé, ni changé, que lorſque pour réſiſter aux paſſions on entreprend d'arêter le mouvement des eſprits.

Ainſi je vois que cinq ou ſix choſes remarquables concourent à former les paſſions. 1°. Le jugement, ou la vûë confuſe, ou diſtincte d'un objet & de ſon raport avec nous. 2°. L'émotion, ou le mouvement de l'ame vers cet objet. 3°. Le ſentiment propre à la paſſion: ſentiment, dis-je, de joïe ou de triſteſſe, de haine, &c.

Et ces trois eſpêces de penſées pouroient ſe trouver dans un home, quand même il n'auroit pas de cors: mais êles s'y trou-

veroient d'une maniére toute ſpirituêle, toute intellectuêle, & qui n'auroit rien de ſenſible.

Mais parce que je conſidere ici les paſſions come proprietés de l'union de l'eſprit avec le cors: en un mot, come proprietés de l'home entier; je regarde auſſi ces trois eſpêces de penſées come ſenſibles, & come aïans relation avec le cors qui les excite. 4°. La trace de l'objet qui s'imprime dans le cerveau. 5°. Le mouvement des eſprits ſur la trace, & leur tranſport dans les autres parties du cors. 6°. Le ſentiment de douceur, ou de joïe ſenſile que l'ame éprouve dans toutes ſes paſſions.

De ces ſix choſes qui concourent à doner l'être à nos paſſions, il n'y en a aucune qui nous ſoit libre; êles ſont en nous ſans nous, & même ſouvent malgré nous: êles ſe paſſent toutes dans l'ame & dans le cors d'une ma-

Dans les paſſions il n'y a guéres que le conſentement qui nous ſoit libre, & qui dépende de nous.

niére purement naturêle & mécanique : je veux dire, ſans que la liberté y ait nule part. Il n'y a que le conſentement qu'on peut doner, ou refuſer à ſes paſſions, qui dépende vraiment de nous : & c'eſt auſſi ce que nous devons prendre ſoin de régler, de retenir & de conſerver libre, malgré tous les éforts des paſſions. C'eſt la premiere & la plus importante réflexion que nous devions faire ſur ce ſujet.

Facilité qu'on a à contracter l'habitude des paſſions.

La ſeconde eſt, que rien n'eſt ſi aiſé à contracter que l'habitude des paſſions. La raiſon eſt, que les eſprits animaux, par leur cours rapide dans les nerfs qui vont au cœur & aux autres parties interieures pour y exciter les mouvemens propres à l'entretien de la paſſion, ſe font des chemins ſi gliſſans & ſi ouverts dans ces nerfs & dans toutes ces parties, que le moindre ébranlement du cerveau eſt capable

de les y faire couler, & par conſequent de renouvêler les paſſions une fois excitées.

Ajoûtez à cela qu'outre la trace principale de l'objet de la paſſion, il s'en trouve tant d'autres acceſſoires liées avec la premiere, qu'il eſt malaiſé que le mouvement des eſprits ne done ſouvent dans quelcune, & ne viene ainſi à renouvêler la paſſion en réveillant toutes les autres.

Les paſſiõs tres-opoſées à l'étude de ſoi-même.

La troiſiéme qui regarde le plus directement le but de ce Traité, eſt que rien ne nous tient tant hors de chez nous que nos paſſions: & qu'ainſi les perſones paſſionées ſont, de toutes, les plus éloignées de ſe conoître êles-mêmes, & de s'apliquer à cête étude. La raiſon de cela eſt que les paſſions lorſqu'êles ſont excitées, rempliſſent toute la capacité de l'eſprit & du cœur. Eles éloignent les idées du pre-

mier par leurs tenebres ; & êles l'étourdiſſent par leur bruit confus : êles corompent le cœur par la vivacité du ſentiment qui les acompagne : enfin êles nous entraînent & nous répandent dans les objets du dehors par ce mouvement ſenſible qu'êles imprimment dans la volonté.

On ne peut ni exciter ni arêter directemét les paſſions.

La quatriéme & derniere réflexion à faire, eſt que l'ame n'a pas le pouvoir d'arêter ni d'exciter directement les paſſions, je veux dire, par un acte ſimple de volonté ; êle ne peut les arêter qu'indirectement : c'eſt-à-dire, en excitant indirectement des paſſions contraires & rapêlant les penſées propres à les exciter : & ainſi pour banir la crainte, ce n'eſt pas aſſez de le vouloir ; il faut de plus ſe repreſenter les raiſons qui font voir, ou que le peril n'eſt pas ſi grand, ou qu'il y a plus de ſûreté à ſe défendre qu'à fuïr : c'eſt ainſi

qu'une paſſion chaſſe une autre paſſion; & qu'un vice peut être vaincu par un autre vice: mais un tel exercice ne ſe fait guéres ſans qu'il en coûte à l'ame d'étranges violences.

DOUZIE'MES REFLEXIONS ſur les défauts de l'union de l'eſprit & du cors.

L'Union de l'eſprit & du cors étant, come je m'en ſuis convaincu, l'ouvrage d'un Dieu également puiſſant & ſage: j'avouë qu'à ne la regarder que de ce côté-là, je ne puis pas y ſoupçoner l'ombre même d'un ſeul défaut: cependant come le ſentiment interieur que j'ai de tout ce qui ſe paſſe en moi, & l'idée que j'ai de l'ordre, ne me permêtent pas de douter que les défauts de cête union ne ſoient tres-

réels & tres-opoſés à l'ordre ; il faut que j'en faſſe aujourd'hui le ſujet de mes réflexions.

Quelque grand que me paroiſſe le nombre de ces défauts ; il me ſemble qu'on peut les réduire à deux chefs principaux. 1°. Les ſchiſmes & les combats interieurs qui ſe trouvent entre les deux parties dont l'home eſt compoſé. 2°. La dépendance ou l'aſſujêtiſſement de l'eſprit au cors : examinons ces deux chefs.

§. I.

Des ſchiſmes & des combats interieurs qui ſe trouvent dans l'home.

Il eſt étrange qu'on puiſſe ſeulement ſoupçoner qu'il y ait ſchiſme & combat entre les parties qui compoſent l'home, puiſqu'êles ne peuvent le compoſer que par leur union. Il eſt cepen-

dant certain qu'il y en a de tres-frequens, & quelquefois même de tres-grands : & je ſuis trompé, ſi je ne puis faire voir que ces combats ſervent même à juſtifier & entretenir l'union. J'expoſerai donc d'abord ces combats : j'obſerverai enſuite quel en eſt le ſuccés : & puis j'examinerai en quoi ils conſiſtent, & leur aliance avec l'union.

1°. J'ai déja alégué dans mes premieres réflexions d'aſſez grands exemples de ces combats: j'ai trouvé que mon eſprit réſiſtoit ſouvent aux plus naturels penchans de mon cors : qu'il arêtoit ces mouvemens : qu'il prévenoit ceux auſquels il étoit déja tout diſpoſé : que prêt à s'enfuir, il le retenoit, le fixoit, & lui donoit une contenance aſſûrée au milieu des plus grands dangers : que d'autrefois il le fatiguoit par de violens travaux & par de rudes traitemens contrai-

Que l'eſprit réſiſte ſouvent aux penchans les plus naturels du cors.

res à ſon tempérament & à ſa conſervation.

Cependant cela ne ſe fait pas toûjours avec tant de facilité de la part de l'eſprit : ſouvent le cors lui réſiſte : il ſe défend & s'échape : & c'eſt en cela que conſiſte le ſchiſme & le combat.

Que le cors ſe révolte ſouvent contre l'eſprit & lui réſiſte.

Mais quels combats à ſon tour, le cors ne livre-t-il pas à l'eſprit par ſes ſens & ſes paſſions ? n'avons-nous pas vû que le mouvement des eſprits animaux dans le cerveau excite dans l'ame ſouvent malgré êle, une émotion & un mouvement continuel vers l'objet de la paſſion ? qu'êle ne peut arêter directement ni ce mouvement d'eſprits, ni cête émotion ; & qu'êle ne le peut qu'en excitant des paſſions contraires, & qu'en ſe faiſant les derniéres violences ?

N'eſt-ce pas ce qui obligeoit l'Apôtre à ſe plaindre d'une maniére ſi touchante, qu'il ſentoit

dans les membres de ſon cors une autre loi qui combatoit contre la loi de ſon eſprit, & qui le captivoit ſous la loi du peché qui étoit dans les membres de ſon cors ?

N'eſt-ce pas enfin ce qui done tant d'exercice & d'inquietude dans la voïe de la pieté, aux ames qui travaillent avec ſoin à s'avancer vers la perfection ? & ne ſont-êles pas ſouvent obligées de ſe récrier avec l'Apôtre : Malhureuſe que je ſuis, qui me délivrera de ce cors de mort ? tous exemples qui font voir non ſeulement que le cors combat l'eſprit ; mais même que ſouvent il l'abat, il le ſurmonte & s'en rend le maître.

Que ſouvent il l'abat & le ſurmonte.

2°. Certainement, à ne juger de ce combat que par la raiſon, & ſur les idées que nous avons de l'eſprit & du cors : il n'y a perſone qui n'atribuât la victoire à l'eſprit, ſubſtance de beaucoup

plus noble & plus excêlente que le cors. Mais le ſentiment interieur que nous avons de tout ce qui ſe paſſe en nous, ne nous permet pas de douter que bien qu'abſolument nôtre eſprit ſoit le maître, du moins de ſon conſentement; il n'arive neanmoins ſouvent que nos ſens, nos apetits naturels & nos paſſions l'emportent ſur la raiſon; aſſujêtiſſent nôtre volonté & entraînent dans leur parti cet apetit raiſonable. Et delà vient que les exemples de ceux qui ont impoſé ſilence à leurs ſens, réglé leurs apetits & dompté leurs paſſions, ſont tres-rares dans l'hiſtoire.

3°. Au reſte, pour peu que je faſſe réflexion ſur ce que j'ai dit juſqu'ici de l'union de l'eſprit & du cors; je vois ce me ſemble aſſez clairement, non ſeulement en quoi conſiſtent les combats de ces deux ſubſtances; mais auſſi que ces combats, loin d'être opo-

ſés

ſés à l'union, ne ſervent ſouvent qu'à la rendre plus forte & plus étroite.

En éfet, il eſt viſible à un eſprit atentif, que ce qui conſtituë la forme de ce combat, eſt que l'ame & le cors s'éforcent à doner chacun de ſon côté, l'ame par la force de ſa volonté, & le cors par l'entremiſe des eſprits, des mouvemens diférens & contraires à cête partie du cerveau à laquêle l'ame eſt principalement unie. Et de-là il eſt aiſé de ſe figurer ce que l'ame ſoufre dans ce combat: car non ſeulement êle ne ſuit pas céte émotion ſenſible & agréable que le mouvement des eſprits excite en êle; êle s'éforce même de le faire ceſſer, & de s'en procurer une toute contraire, en imprimant à la partie principale du cerveau un mouvement opoſé à celui que lui donent les eſprits. En quoi cõſiſtent ces combats de l'eſprit & du cors.

Enfin on voit bien que ce com-

Que ce combat loin d'être opoſé à l'union n'en eſt que l'éfet.

bat, loin d'être opoſé à l'union, n'en eſt que l'éfet, & peut même ſervir à la fortifier. Car n'eſt-il pas viſible que l'ame n'entreprend de reſiſter au cors, que parce qu'êle ſe ſent bleſſée de ſes mouvemens en conſequence des loix de ſon union avec lui? & n'eſt-il pas encore viſible que ce n'eſt qu'en conſequence des mêmes loix qu'êle peut doner à la partie principale du cerveau, un mouvement diférent de celui que lui cauſent les eſprits? ainſi il paroît que ce n'eſt qu'en conſequence des loix de cête union, que l'eſprit combat contre le cors & le cors contre l'eſprit. Mais lorſque l'eſprit eſt vaincu, & que gagné par les émotions ſenſibles & les ſentimens agréables que le cors par l'entremiſe du mouvement des eſprits lui a cauſé, il a conſenti à joüir des objets ſenſibles; l'union entre ces deux êtres en de-

vient ſi forte & ſi étroite, qu'êle paſſe même ſouvent juſqu'à une cruêle dépendance: c'eſt ce que nous alons voir préſentement, en traitant le Chapitre de cêle-ci.

§. II.

De la dépendance que l'eſprit a du cors.

Si les combats du cors avec l'eſprit ont paru ſurprenans ; il le doit être beaucoup plus d'entendre préſentement parler de l'aſſujêtiſſement de l'eſprit au cors, & des dépendances où il eſt à ſon égard. Il eſt vrai cependant que rien n'eſt plus réel ; & que ces dépendances ſont & *tres-humiliantes & tres-douloureuſes & tres-préjudiciables.*

Que l'eſprit dépend du cors en trois différentes maniéres.

1°. En éfet, n'en ſont-ce pas déja de tres-humiliantes, que cêles par leſquêles un eſprit dont

Dépendances humiliantes.

la nature eſt ſi excêlente & ſi parfaite, l'origine ſi noble, & la fin ſi élevée ; qu'un eſprit, dis-je, dont les plus invincibles penchans ne l'élevent pas vers un moindre objet que l'infini : ſe trouve par ſon union avec le cors ataché à des objets ſi fort au deſſous de ſon excêlence ; relegué dans un coin de l'Univers; renfermé dans l'enceinte d'une ville, d'une têre, d'une petite maiſon ; aſſujéti à mile ſoins domeſtiques tres-deſagréables ; aſſervi aux beſoins du cors les plus bas & les plus groſſiers ; & preſque tout ocupé par ſes penſées, ſes deſirs & ſes afections de la conſervation de cête maiſon de têre ? peut-on imaginer un plus grand abaiſſement pour un êtré ſi noble ? l'eſprit de l'home ne reconoît que Dieu au deſſus de lui, (car du côté de la nature il eſt égal aux Anges) & il ſe trouve aſſujêti aux êtres les plus mé-

prisables. Il n'est destiné que pour le Ciel : & il se voit obligé de ramper sur la têre. Il n'est fait que pour Dieu, & que pour s'ocuper de sa conoissance & de son amour : & il ne s'ocupe, misérable qu'il est, que de la conoissance & de l'amour des cors. Hé, bon Dieu ! que de foiblesses & que de basses dépendances dans un être naturêlement si grand & si élevé !

2°. Mais ces dépendances du cors ne sont pas simplement tres-basses & tres-humiliantes ; êles sont aussi souvent tres cuisantes & tres-douloureuses. Le cors ne reçoit nule impression un peu violente, que l'esprit n'en reçoive le contrecoup par la douleur ou par d'autres sentimens desagréables. Et ce qui paroît plus étrange en ceci, c'est que l'ame se trouve chargée de porter avec douleur tous les contrecoups des mauvais traitemens que l'on fait

Dépendances douloureuses.

au cors ; & que cependant ce cors n'en ſent rien. Et ainſi le grand froid & le grand chaud ne font guéres qu'ouvrir & reſſerer extraordinairement les pores du cors ; & ce cors n'en ſait, ni n'en ſent rien ; au lieu que l'ame en ſoufre des peines tres-fâcheuſes. Le defaut d'alimens ou de liqueurs ne cauſe guéres que quelque deſſeichement ou quelque alteration dans certaines membranes : alteration dont le cors ne s'aperçoit ſeulement pas, pendant que l'ame en eſt tourmentée par des ſentimens de faim & de ſoif tres-cruels. Vous pincez, vous piquez ce cors, & pour lui faire plus de mal vous emploïez les raſoirs, le fer & le feu : vous vous trompez ; il eſt inſenſible à tous vos coups : vous dérangez, vous ſéparez quelques-unes de ſes parties ; il ne le ſait, ni ne le ſent ſeulement pas : c'eſt un être intelligent extrêmement

au deſſus de lui que vous bleſſez, que vous afligez & que vous acablez par tous ces coups : étranges miſeres, cruêles douleurs, & afligeantes dépendances dans un être qui ne cherche naturêlement & invinciblement que le plaiſir & le bonheur !

3°. Enfin ces dépendances ſont tres-*préjudiciables* : il ne faut pour s'en convaincre que faire réflexion qu'êles ſont la plus univerſêle cauſe de preſque toutes nos illuſions & nos erreurs. La diſſipation d'eſprit & le défaut d'atention dans la recherche de la verité ſont les plus fecondes ſources de nos illuſions & de nos erreurs : or rien ne diſſipe tant l'eſprit & ne lui fait plus immanquablement perdre toute atention, que les impreſſions ou humiliantes, ou douloureuſes qu'il reçoit malgré lui de la part du cors. Non ſeulement une bleſſure & une douleur conſidera- Dépendances préjudiciables.

ble, non ſeulement une piqûre d'épingle; mais ſouvent le bourdonement d'une mouche, les mouvemens d'un papillon qui voltige lui font perdre de vûë les plus conſiderables verités & les biens les plus ſolides. A combien donc d'illuſions & d'erreurs n'eſt pas ſujet un eſprit ſi dépendant du cors, qu'il n'eſt preſque jamais ſans recevoir de ſa part quelques ſemblables impreſſions; car il n'y en a pas une qui ne partage ſa capacité, & qui par conſequent n'affoibliſſe ſon atention pour les vrais biens & pour les verités eſſentiêles.

TREZIE'MES REFLEXIONS sur les avantages de l'union de l'eſprit avec le cors.

L'Eſprit eſt ſi fort au deſſus du cors par ſa nature, ſes perfections & ſa fin, qu'il n'eſt pas aiſé de s'imaginer par quel endroit ſon union avec le cors lui peut être avantageuſe. Quand il n'y auroit dans cête union ni ces ſchiſmes & ces combats, ni ces baſſes & douloureuſes dépendances dont je viens de parler : il eſt certain que l'eſprit ſeroit toûjours expoſé à recevoir, à l'ocaſion de l'action des objets ſenſibles ſur ce cors, des ſentimens confus qui l'apliqueroient à ce même cors & à ceux qui l'environent; qui l'intereſſeroient dans ſes beſoins, & qui l'ocuperoient de ſa conſervation & de

tout ce qui y a raport. Or quêle gloire, quel honeur & quel avantage à un eſprit qui n'eſt fait que pour Dieu, que pour le poſſeder, & que pour s'ocuper de ſes infinies perfections, de ſe voir come renfermé dans une maiſon d'argile, apliqué à ſes beſoins, & ocupé à l'entretenir & à la conſerver ? n'eſt-ce pas là viſiblement une eſpêce de dégradation pour cet eſprit, & une ſervitude indigne de ſa nobleſſe & de ſon excêlence ?

Loin donc que ſuivant ces idées l'union de l'eſprit avec le cors me doive paroître avantageuſe, ou un don de la nature, qu'au contraire êle ne me paroît être que la punition de quelque faute, & en un mot que la peine du peché. Mais qu'il eſt important de ne ſe pas trop fier à ces premiéres vûës ! Lorſque je regarde cête union de plus prês & par d'autres endroits, j'y trouve

des avantages tres-conſiderables, & qu'êle eſt plus propre qu'aucun autre ouvrage de Dieu à nous faire conoître ſa ſageſſe.

L'un de ces avantages dont je ſuis autant frapé, eſt qu'êle done aux homes le moïen de s'unir entr'eux & de former des ſocietés : ſocietés, dis-je, non ſeulement de cors ; mais principalement d'eſprit. Le premier avantage de cête union, eſt de donet aux homes le moïen de former des ſocietés.

C'eſt par le moïen de la parole que les ſocietés ſe forment ; parce que c'eſt par la parole qu'on ſe fait conoître les uns aux autres, qu'on ſe comunique ſes penſées & ſes ſentimens, & qu'on ſe lie d'interêts. Or le comerce de la parole n'eſt viſiblement qu'une ſuite des loix de l'union de l'eſprit & du cors. Ce n'eſt que par l'éficace de ces loix que je puis parler à un autre home, & lui faire conoître ma penſée.

Pour parler il faut, 1°. Exciter dans l'air une eſpêce de trem- Détail de tout ce qui in-

ſervient dans la parole.

blement propre à faire naître le ſentiment du ſon. 2°. Pour rendre ce ſon articulé, il faut doner à cet air tremblant & ſortant du poumon mile déterminations diférentes par l'entremiſe des divers organes qui ſervent à la parole. 3°. Cet air ainſi agité & déterminé doit aler porter ſes vibrations & ſes ſecouſſes juſqu'aux membranes de l'oreille de celui à qui je parle. 4°. Les tremblemens de ces membranes doivent ſe comuniquer juſqu'à ſon cerveau. 5°. Cête impreſſion du cerveau doit exciter dans ſon eſprit le ſentiment du ſon & d'un ſon articulé. 6°. Enfin le ſentiment ou la perception de ce ſon doit être ſuivie de quelques idées : or tout cela n'eſt viſiblement qu'une ſuite des loix de l'union de l'eſprit & du cors : & il y auroit de l'extravagance à une ame d'atribuer tous ces éfets à ſon ſavoir faire ; puiſque toute

la part qu'êle y a ne conſiſte qu'à vouloir parler, & que ſa volonté eſt incontinent ſuivie de tous ces éfets, ſans qu'êle ſache coment, ni de quêle maniére il en faut executer un ſeul. En éfet, c'eſt uniquement en conſequence des loix de l'union de l'eſprit & du cors, 1°. Que dés que je veux parler, l'air que j'ai reſpiré eſt pouſſé au dehors ſans que mon ame ſache coment. 2°. Qu'en paſſant par la trachée artére & par la bouche, il reçoit du jeu de ces divers organes les diverſes vibrations, ſecouſſes & déterminations qui ſervent au ſon & à l'articulation. Mais ce jeu me paſſe de bien loin. 3°. C'eſt en conſequence des loix de la comunication des mouvemens que cet air ainſi déterminé va ébranler les membranes de l'oreille, & 4°. Faire impreſſion ſur le cerveau de celui à qui je parle. 5°. C'eſt enfin en conſequence

des loix de l'union de l'eſprit & du cors, que cête impreſſion du cerveau excite dans ſon ame ſans que je m'en mêle, le ſentiment d'un ſon articulé; & 6°. Que ce ſentiment lui excite de nouveau, ou lui réveille les idées aux quêles je le veux faire penſer: car il eſt certain, & que de l'air ébranlé ne renferme ni les ſons ni les idées, & que je ne me ſens nul pouvoir d'agir fiſiquement dans l'eſprit de ceux à qui je parle.

C'eſt donc ainſi qu'en conſequence des loix de l'union de l'eſprit & du cors, les homes ſe comuniquent leurs penſées, s'uniſſent de ſentimens & d'interêts, & forment des ſocietés. C'eſt par-là qu'ils ſe comuniquent leurs paſſions: & c'eſt par cête comunication qu'ils ſe lient d'un lien ſi fort. C'eſt donc là le premier avantage de cête union.

Mais qui peut eſtimer tous

ceux qui naiſſent de ce premier ? n'eſt-ce pas delà que les arts & les ſiences tirent leur origine ? n'eſt-ce pas ce qui rend les homes capables d'inſtruction, de diſcipline, & même de religion ? car enfin, c'eſt par-là que la foi ſe répand dans les cœurs (*fides ex auditu*) & que les Miniſtres de JESUS-CHRIST trouvent le moïen d'inſtruire & de ſanctifier les homes ; & de contribuer ainſi à la formation d'une ſocieté celeſte qui doit durer éternêlement.

Autres avantages qui ſuivent du premier.

Mais un des plus conſiderables avantages de cête union, eſt qu'êle nous done le moïen de ſatisfaire à la Juſtice divine pour le peché, & de meriter la gloire & la récompenſe qui nous eſt propoſée.

Donet le moïen de ſatisfaire à la Juſtice divine. Autre avantage de l'union.

Ce n'eſt qu'en ſacrifiant les faux biens aux veritables, ſes plaiſirs & ſes ſatisfactions à l'amour de la juſtice : ce n'eſt qu'en

ſoufrant la douleur & ſe rendant malhureux pour quelque tems, par reſpect pour l'ordre de la juſtice, qu'on peut ſatisfaire à cête juſtice & meriter les vrais biens : car le ſouverain bien doit être acheté par la peine & le travail.

Or ſi nous n'avions point eu de cors : coment aurions-nous pû ſatisfaire à la Juſtice divine & meriter ces vrais biens ? coment aurions-nous pû ſacrifier à l'ordre & acheter le bonheur éternel par la privation des plaiſirs & la ſoufrance des douleurs ? le plaiſir & la douleur ſont des maniéres d'être de l'eſprit. Avons-nous donc le pouvoir de changer directement les maniéres d'être de nôtre ame, & de lui en doner de nouvêles ? ſi cela étoit : qui eſt-ce qui ſeroit jamais malhureux malgré ſoi ? qui eſt-ce qui ſe plaindroit de ſes douleurs, de ſes chagrins, de ſes

dégoûts ? qui eſt-ce qui ne joüiroit pas d'une continuêle volupté en ſe donant ſans ceſſe des maniéres d'être agréables ?

Dans l'impuiſſance donc où nous étions avec l'ame ſeule d'ofrir à Dieu ces divers ſacrifices ; quel avantage n'eſt-ce pas que de trouver dans nôtre être, une victime que nous puiſſions à tous momens ofrir & ſacrifier à Dieu en cent maniéres diférentes ? c'eſt juſtement ce que nous trouvons par l'union de l'ame & du cors. Le cors eſt cête victime que nous pouvons & devons ſacrifier à Dieu, & par laquêle nous pouvons nous immoler nous-mêmes en mile diférentes maniéres.

C'eſt par le cors que malgré nous, nous recevons dans l'ame mile impreſſions deſagréables : car l'ame eſt come en épreuve dans le cors. C'eſt par le cors qu'en conſequence de ſon union avec l'eſprit nous pouvons chan-

ger indirectement les maniéres d'être de cet eſprit, & lui en doner de nouvêles. S'il eſt actuêlement dans le plaiſir : rien ne lui eſt plus aiſé que de s'en priver, & de ſe plonger dans la douleur. Il n'a pour cela qu'à fraper, bleſſer, & maltraiter ce cors. Il frapera un inſenſible ; mais la douleur en rejalira infailliblement ſur lui. Tous les contrecoups de cête ſouche retomberont ſur lui avec une vivacité dont les divers ſentimens lui ſeront autant de divers ſujets de ſacrifice & de merite. On voit donc aſſez de cela ſeul, de quel avantage nous eſt l'union de l'eſprit & du cors,

Mais, diſois-je tantôt, quel honeur, quêle gloire & quel avantage à un eſprit qui n'eſt fait que pour s'ocuper de Dieu, de ſe voir par les ſentimens confus qu'il reçoit à l'ocaſion des mouvemens de ſon cors, come ne-

ceſſité de s'apliquer à ſes beſoins & de s'ocuper de ſa conſervation ?

Il eſt vrai qu'il n'y auroit en cela rien que de deſavantageux & & de deshonorable à cet eſprit, ſi cête aplication aux beſoins & à la conſervation du cors devoit le détourner de l'aplication qu'il doit à Dieu. Mais Dieu a prévenu cet inconvenient par ſa ſageſſe. Il lui a fourni le moïen de pourvoir aux beſoins du cors ſans preſque ſe détourner de l'aplication au vrai bien. C'eſt pour cela que, come nous l'avons déja dit, il ſe charge de l'avertir lui-même en tems & lieu de ce qui regarde le cors, & du raport que les autres cors ont avec lui : & c'eſt ce qu'il fait par les ſentimens qu'il lui done ſuivant ce qui ſe paſſe dans ſon cors. Il eſt vrai que ces ſentimens ont quelque choſe d'illuſoire & de ſeduiſant : mais Dieu a encore reme-

dié à cet inconvenient, en nous donant une raiſon capable avec quelque atention de diſſiper ces illuſions & d'éviter ces ſéductions. Rien n'eſt donc plus ſage que toute la conduite de Dieu & que les loix qu'il a établies pour l'union de l'ame & du cors. *Il* eſt vrai qu'à recüeillir tout ce que j'ai découvert de la nature de l'home dans la ſuite de mes réflexions, on y peut remarquer quantité de traits qui ſemblent ſe contrarier, & qui tenans du paradoxe, ne ſont pas faciles à alier avec la ſouveraine ſageſſe de l'Auteur de cet être: mais j'eſpere qu'en perçant plus avant dans l'être moral de l'home, nous pourons en découvrir l'éclairciſſement, & trouver de quoi juſtifier la ſageſſe de Dieu.

Fin du ſecond Traité.

ANALISE

ou

IDE'E ABREGE'E du ſecond Traité du Livre de la Conoiſſance de ſoi-même.

LE ſecond Traité comence par quelques Prefaces, où aprés avoir propoſé une maniére generale de chercher métodiquement la verité, & une particuliere d'entrer dans la conoiſſance de ſoi-même; l'Auteur introduit un home qui laſſé de ſes incertitudes & de ſes inquietudes ſur l'état des ames aprés la mort, cherche à s'en délivrer en s'étudiant ſoi-même par cête double métode; & qui ſans au-

tre ſecours que quelque juſteſſe d'eſprit, & quelque legere teinture d'anatomie vient à découvrir par diverſes réflexions, qu'il eſt compoſé de deux ſubſtances tres-diférentes, l'eſprit & le cors: démêle leurs proprietés & leurs principales fonctions; trouve des preuves inconteſtables de l'immortalité de ſon ame, & penetre même juſqu'à ce lien inviſible qui fait l'union de deux êtres ſi diférens.

Pour parvenir à ces découvertes, on lui done ce principe que le caractere de l'être eſt ſon action, & que c'eſt par les éfets & les divers changemens que les êtres produiſent, qu'ils ſe font conoître. Car ſur ce pié-là il n'a qu'à examiner ſi ce qu'il trouve en lui-même de fonctions & d'éfets n'ont rien qui ne puiſſe émaner d'un même être, qui ne puiſſe relever du cors & s'expliquer par des diſpoſitions purement méca-

niques: ou s'il y a quelque choſe qui demande neceſſairement une autre ſource.

Sur ce principe il emploïe les *premieres réflexions* de la premiere partie de ce Traité, à la recherche des diverſes fonctions qui convienent à ſa nature, & tente de les expliquer par les ſeules Loix des Mécaniques.

Il y réüſſit aſſez bien à l'égard de la *veille*, du *ſomeil*, du *boire*, du *manger*, *marcher*, *reſpirer*, *crier*, *pleurer*, *digerer*, *ſe nourir*, *&c.* Mais il demeure court, & tous ſes éforts ſont vains à l'égard des fonctions de *voir*, d'*ouïr*, de *ſentir des odeurs*, de *goûter*, de *toucher*, de la *faim* & de la *ſoif*. Il éprouve dans ces deux dernieres un ſentiment vif & inquiet, chagrin & douloureux, dont il trouve qu'il eſt impoſſible de rendre raiſon par le ſeul cors: étant également inconcevable, & que le cors puiſſe être la cauſe imme-

diate de ce ſentiment ; & qu'aucune partie du cors puiſſe en être le ſujet immediat : c'eſt-à-dire avoir faim, ou ſoif.

Dans les *ſecondes réflexions*, il examine encore le même ſujet, & tente d'expliquer par le cors ſeul, le ſentiment & la perception qui ſe trouvent dans toutes ſes ſenſations. Mais c'eſt inutilement. Il voit toûjours également que le cors n'en peut être ni la vraïe cauſe, ni le ſujet. Les cors de dehors n'ont point formêlement en eux les ſentimens que nous éprouvons dans leur uſage : & s'ils ne les ont pas, coment nous les doneroient-ils ? On ne peut pas dire non plus qu'ils les aïent *virtuélement*, ou qu'ils aïent la vertú de les produire, puis que toutes leurs vertus ſe réduiſent à leurs figures & leurs mouvemens, & qu'on ne voit nule liaiſon immediate entre toutes les figures & les mouvemens poſſibles, & un

un ſentiment agreable ou deſagreable.

On peut auſſi peu dire que les cors de dehors donent ocaſion au cors humain de produire ces ſentimens : puis que le cors humain n'a pas plus de vertu qu'eux à cet égard. Mais ſi ce cors ne peut pas être la cauſe de nos ſentimens; ne peut-il pas du moins en être le ſujet ? N'eſt-ce pas lui qui ſent vraiment le plaiſir & la douleur, le froid & le chaud ? Ici par un reſte de préjugés de l'enfance, nôtre Filoſofe heſite quelque tems. Mais enfin la raiſon lui fait voir que par quelque endroit qu'on puiſſe prendre le cors ; par ſa grandeur ou par ſa figure ; par ſon repos, ou par ſon mouvement ; par ſes parties groſſieres ou ſubtiles, il eſt incapable de ſentir & d'avoir du plaiſir ou de la douleur.

En éfet le cors ne peut être capable de ſentiment, par exem-

ple de plaiſir, que le plaiſir ne ſoit une de ſes maniéres d'être. Or on a beau parcourir toutes les maniéres d'être de l'étenduë; on n'y trouve nulement le plaiſir, ou la douleur. Une maniére d'être ne peut être clairement conçûë, en niant le ſujet dont êle eſt maniére; & cependant on conçoit fort bien le plaiſir & la douleur, en niant & excluant toute étenduë. Une maniére d'être, n'eſt que l'être même diſpoſé de têle façon; & ainſi ſi la douleur étoit une maniére d'être du cors, ce ſeroit le cors même diſpoſé d'une maniére douloureuſe. Or il eſt inconcevable que l'étenduë puiſſe être diſpoſée d'une maniére douloureuſe: Je veux dire qui ſoit douloureuſe à cête étenduë en ſorte qu'êle ſente la douleur.

Et il ne ſert de rien de dire que le cors conſideré come *animé*, eſt capable de ſentir. Car

ce terme d'*animé*, marque l'union du cors avec une ame ou de diférente, ou de même nature avec lui. Si êle eſt de même nature, c'eſt-à-dire, étenduë & corporêle come lui; êle n'aura pas plus de pouvoir que lui; & ainſi par ſon union avec lui, êle ne lui donera pas le pouvoir de ſentir qu'il n'avoit pas auparavant.

Si cête ame eſt de nature diférente de céle du cors, êle ne poura lui comuniquer la faculté qu'êle a de ſentir, & qui eſt une proprieté de ſa nature, ſans lui doner cête nature, & ſans faire qu'il ne ſoit plus cors: ce qui ſe contredit. D'ailleurs l'union des êtres ne change ni leurs natures ni leurs proprietés; & ainſi le cors uni à cête ame, ce qui s'apêle *être animé*, ne ſeroit pas plus capable de ſentiment, que non *uni*, & non *animé*.

De ces expreſſions qui nous ſont ſi ordinaires: *J'ai mal à la*

tête : Je ſens de la douleur au pié ; nôtre Filoſofe dans ſes *troiſiémes réflexions*, s'aperçoit bien qu'il y a en lui un *moi ſentant*, ou un principe de ſentiment. Il voit bien auſſi que le *moi* qui ſent, eſt le même qui réflechit & qui raiſone : mais il ne ſait quel il eſt. Il ne ſait ſi ce *moi* eſt tête, ou bras, ou pié ; ou peut-être une vapeur répanduë depuis la tête juſqu'aux piés. Cependant trouvant que c'eſt préciſément le même *moi* qui ſent le mal de la tête & la douleur du pié ; il en conclut que ce *moi* n'eſt ni tête, ni pié, ni aucune des parties du cors : que ce qui ſent en lui eſt quelque choſe de ſimple, d'unique, d'indiviſible, & de tres-différent du cors. Que l'idée du *moi* eſt incapable de diviſion & de pluralité ; & qu'il y a contradiction qu'il y ait pluſieurs *moi* en un même home.

En éfet ſi chaque partie avoit

ſon *moi* à part, capable de ſentiment, chaque *moi* ne devroit ſentir que ce qui toucheroit cête partie. Le *moi* de l'oreille, par exemple, qui eſt touché du plaiſir des ſons, ne pouroit ſentir la douleur du pié, non ſeulement parce que cête douleur apartiendroit à un autre *moi* ; mais auſſi parce que le ſentiment n'étant qu'une maniére d'être, il y auroit autant de contradiction que le ſentiment du pié devînt ſentiment de l'oreille, ou fût ſenti par l'oreille, qu'il y en a que l'être du pié ſoit l'être de l'oreille. Et cependant nous éprouvons tous les jours (& le combat réciproque de nos divers ſentimens le prouve aſſez) que c'eſt le même *moi* qui ſent tout ce qui arive aux diverſes parties du cors. En faut-il davantage pour conclure que ce *moi* n'eſt aucune des parties du cors; que ce qui ſent en nous, n'eſt rien de corporel : que c'eſt quelque

choſe de toute une autre nature, & qui abſolument pouroit être touché de tous ces divers ſentimens ſans avoir de cors. Que ſeroit-ce donc qu'un tel être, ſi ce n'étoit une ame toute ſpirituêle ?

Et qu'on ne diſe point que la preſence d'une ame toute ſpirituêle & capable de ſentiment dans l'home, n'empêche pas que le cors ne ſente auſſi : car ſans conter que c'eſt admêtre deux diférens *moi* dans un même home, on a fait voir qu'il y a contradiction qu'une même maniére d'être, têle qu'eſt un ſentiment, ſoit en deux ſujets : mais ſur tout en deux ſujets auſſi diférens qu'un être corporel & un être ſpirituel.

Dans les *quatriémes réflexions* nôtre Filoſofe perfectione encore la découverte qu'il a faite dans les précedentes, d'un *moi* ſentant, ou penſant qui n'eſt rien de corporel ; mais qui eſt ſimple & parfaitement indiviſible. Et voi-

ci à peu prés son raisonement.

J'ai quelque chose en moi qui juge tout d'un coup de mes divers sentimens, qui discerne entre plaisir & douleur, & même entre douleur & douleur. Pour en juger ainsi, il faut les sentir: car pour juger juste, il faut comparer, puis que le jugement n'est que la vûë du raport de deux choses: pour comparer, il faut conoître; & afin qu'un être creé conoisse des sentimens, il faut qu'il les éprouve; sans cela, les plus éloquentes descriptions demeurent inutiles. Or ce quelque chose qui éprouve ainsi mes sentimens & qui en juge, n'est ni l'œil, ni l'oreille, ni la langue, ni aucune partie du cors: car sans conter qu'elles sont toutes incapables de sentiment, il est visible que quand elles en auroient, l'œil ne pouroit juger que des couleurs, & nulement des sons & des odeurs; l'oreille ne pou-

roit juger que des ſons; & enfin chaque partie ne pouroit juger que du ſentiment qui lui conviendroit & non des autres, puis qu'êle ne les ſentiroit pas, & que par conſequent êle ne les conoîtroit pas. Et qu'ariveroit-il de-là? Mile ſchiſmes dans l'économie du cors humain; mile embaras pour celui qui en auroit la conduite. Il n'y a pas une partie dans tout le cors, pour mépriſable qu'êle ſoit, qui ne jugeât ſon mal plus grand que celui de tous les autres, qui ne ſe crût la plus malade, & qui ne voulût être ſecouruë préferablement à êles. Et cependant il eſt certain que ſans ſchiſme & ſans embaras, j'ai quelque choſe en *moi* qui décide en un inſtant, d'une maniére aſſez juſte, de la bone ou mauvaiſe diſpoſition de chaque partie, & qui ſecourt les unes préferablement aux autres, & ſans leur cauſer nule jalouſie. Que dois-je

donc penſer de ce juge, ſinon qu'il eſt d'une nature tres-diférente de cêle de toutes les parties corporêles ; & qu'ainſi c'eſt un principe ſimple, indiviſible & tout ſpirituel ? Que ſi à ce principe on done le nom d'ame ; ne ſera-t-il pas vrai de dire que l'home eſt compoſé d'une ame tres-ſimple & tres-diférente du cors ; & qu'ainſi cête ame n'étant ni corporêle, ni diviſible, êle ne doit pas être ſujête à perir avec lui ?

A la vûë d'une têle découverte mile dificultés s'évanoüiſſent. On ne voit que de la fauſſeté dans ces expreſſions : *Ma langue a du plaiſir ; ma main a de la douleur.* On ne trouve que de la confuſion dans ces autres : *Je ſens de la douleur à la tête, du plaiſir à la main* ; & à proprement parler la langue ne goûte point : l'œil ne voit point : l'oreille n'entend point, &c. On ne doit pas ce-

pendant conclure de-là que les ſens ne ſentent pas : mais ſeulement que les organes des ſens ne ſentent pas : car nos ſens ſont plus interieurs, ils ſont dans l'ame ; & ainſi pour parler juſte, on doit dire qu'on voit par l'œil, & qu'on entend par l'oreille, &c.

Les *cinquiémes réflexions* roulent ſur les combats que l'home ſent au dedans de lui-même, & ſur la liberté qu'il éprouve au milieu de ces combats. Je ſens en *moi*, dit nôtre Filoſofe, quelque choſe qui combat ſouvent contre mon cors, qui le tient en des ſituations violentes, qui s'opoſe à ſa conſervation, & qui par des vûës de gloire & d'ambition l'expoſe même quelquefois au peril d'être détruit malgré les éforts méchaniques qu'il fait pour l'éviter. Qui eſt-ce donc qui combat ainſi contre mon cors : coment expliquer ce combat, s'il eſt vrai que je ne ſois qu'un ſeul être, ſi je ſuis tout

cors ? Un même être peut-il ſe combatre & ſe détruire lui-même ? Celui qui combat ainſi ſe ſoûtient, & retient le cors par des vûës de gloire & d'ambition. Le cors qui eſt incapable de ſentiment, ſera-t-il ſuſceptible de gloire & d'ambition ? Il faut donc encore ici reconoître, dit nôtre Filoſofe, que je ſuis compoſé de deux natures tres-diférentes; d'un cors & d'un être qui n'eſt rien de corporel, & qui peut être touché de gloire & d'ambition.

Je remarque de plus qu'il y a en *moi* quelcun qui eſt abſolument le maître, qui eſt libre, qui choiſit ce qui lui plaît, qui paſſe ſans ceſſe d'un objet à un autre, qui parcourt avec une merveilleuſe facilité tous les lieux & tous les tems. Quel eſt donc ce quelcun ? Eſt-ce le cors ? Mais rien n'eſt plus peſant, ni de plus dificile tranſport. Rien n'eſt ſi aiſé à garoter, à enchaîner ; au lieu

que je ſens bien que toutes les creatures enſemble ne ſauroient enchaîner ma liberté: il faut donc que ce quelcun ſoit d'une nature tres-diférente de cêle du cors.

Dans les *ſixiémes réflexions* nôtre Filoſofe découvre un grand nombre de fonctions dont il eſt viſible que le cors ne peut être le principe. Il ne trouve pas ſimplement des idées ſenſibles, il en a de toutes ſpirituêles: il ſe reconoît capable de jugemens, de raiſonemens, d'inclinations, de réflexions, de retours ſur lui-même, d'examiner & de reſoudre des queſtions; & il lui paroît inconcevable qu'un compoſé petri de bouë, d'organes & d'eſprits animaux ſoit capable de tout cela. Au contraire il obſerve que pour la reſolution des queſtions un peu abſtraites, il faut éviter autant qu'on le peut, les impreſſions des ſens & ſe dégager de la matiére & de ſes mouve-

mens. Rien peut-il mieux lui perſuader que cête partie de lui-même qui eſt le principe de toutes ces fonctions, n'eſt rien de corporel ?

Dans les *ſeptiémes réflexions* de ce qu'on peut ſentir la douleur des mains & des piés, ſans avoir ni mains, ni piés, come l'experience de tant d'Invalides le prouve, nôtre Filoſofe trouvant qu'il en pouroit ariver autant à toutes les autres parties du cors; infere qu'abſolument il pouroit avoir tous les mêmes ſentimens auſquels il eſt ſujet, quand même il n'auroit point de cors; & qu'ainſi à ne conſulter que ſes ſentimens, il n'eſt pas certain d'avoir un cors.

Il examine enſuite s'il eſt plus certain d'avoir une ame, & quêle eſt ſon eſſence; & peu s'en faut qu'il ne tombe d'abord dans la même incertitude à cet égard. La raiſon par laquêle il a trou-

vé qu'il n'étoit pas certain d'avoir un cors, c'eſt qu'il peut ſentir ſans cors, juger, raiſoner, réflechir ſans cors. Mais il obſerve auſſi qu'il peut ſe concevoir ſans ſes diverſes fonctions; qu'il peut ne point ſentir, ne point juger, ne point raiſoner, &c. & qu'ainſi il n'eſt pas plus ſûr de ſon *moi* ſentant, jugeant, raiſonant, qui eſt ce qu'il apêle ſon *ame*. D'ailleurs come il ne cherche pas ſimplement l'exiſtence de ſon ame, mais auſſi ſon eſſence, & que l'eſſence des êtres doit être quelque choſe de fixe & d'invariable, il ne voit pas que ſon eſſence puiſſe être établie dans aucune de ſes perfections; puis qu'il ſait qu'il ne ſent pas toûjours, qu'il ne juge pas toûjours, qu'il ne raiſone pas toûjours, & que toutes ſes fonctions ſe ſuccedent perpetuêlement avec une grande varieté.

Cependant au milieu de cête

deſolante mutabilité, il s'aperçoit tout d'un coup de quelque choſe de fixe, de conſtant & d'immuable. La perception eſt ce point fixe dont il eſt en peine. Il remarque qu'êle eſt eſſentiêlement renfermée dans toutes ſes diverſes fonctions & ſes diverſes façons de penſer. Qu'on en perd l'idée dés qu'on en ôte la perception : que s'il ſent de la douleur, il s'aperçoit qu'il la ſent ; que s'il juge, il s'aperçoit qu'il juge : que tous les autres atributs ſupoſent neceſſairement celui-ci, & qu'il n'en ſupoſe aucun ; & qu'enfin il ne peut ſe concevoir ni ſans faculté d'apercevoir, ni ſans perception actuêle, ni come pouvant être un jour ſans perception. Et de-là il infere 1°. que la perception conſtituë l'eſſence de ſon *ame*, & qu'êle eſt eſſentiêlement un *moi* apercevant. 2°. qu'il ne peut jamais ſe tromper à croire qu'il exiſte en qualité d'ê-

tre apercevant, puis que même dans la ſupoſition qu'il ſe trompât, il ſeroit un être apercevant: l'erreur n'étant qu'une fauſſe perception: & come ce n'eſt qu'en ſe regardant ſous l'atribut de perception qu'il peut avoir une entiere certitude de ſon exiſtence, il en conclut encore une fois, que c'eſt ce ſeul atribut qui conſtituë ſon eſſence.

Come l'eſſence d'une choſe doit être la ſource de ſes proprietés; pour ſe doner une nouvêle preuve que la perception eſt l'eſſence de l'ame, le Filoſofe entreprend dans les *huitiémes réflexions* de démontrer par la perception toutes les proprietés de l'ame, & de faire voir qu'êles en ſont une ſuite.

Et 1°. pour ſon immaterialité, ou ſa diférence d'avec le cors, êle paroît viſiblement en ce que l'idée de la perception ne tient rien de l'idée de l'étenduë: qu'

êles peuvent être conçûës non ſeulement l'une ſans l'autre, mais même avec excluſion l'une de l'autre; & qu'enfin on peut douter ſi l'on a un cors, pendant qu'on ne peut douter ſi l'on eſt un être apercevant : ce qui prouve viſiblement que l'ame n'eſt point une maniére d'être du cors; puis qu'une maniére d'être ne peut être conçûë dés qu'on exclut l'être dont êle eſt maniére.

2°. L'unité de l'ame paroît en ce qu'il y a contradiction qu'il y ait en un même home deux êtres apercevans.

3°. Sa liberté ſe prouve par le pouvoir qu'êle a d'apercevoir; ou de ſe repreſenter divers biens particuliers.

4°. Son indiviſibilité eſt une ſuite de ſon immaterialité. Il y a contradiction, que le *j'aperçois* puiſſe être diviſé en parties.

5°. Sa ſpiritualité eſt une ſuite de ſon immaterialité, ou plû-

tôt êle conſiſte formêlement dans la perception.

6°. Enfin ſon immortalité eſt encore une ſuite viſible de la perception, en quelque ſens que ſe prene le terme de *Mortel*. Car s'il ſe prend pour ce qui peut ſe corompre ou ſe déranger ; l'être apercevant n'aïant ni étenduë ni parties, ne peut ni ſe déranger, ni ſe corompre. S'il ſe prend pour ce qui peut être détruit par les forces de la nature ; les forces de la nature ne conſiſtant que dans le mouvement, & celui-ci n'alant qu'à déranger, diviſer, pulveriſer ; un être ſans étenduë, come la perception ne peut perir par de têles forces. S'il ſe prend pour ce qui peut perdre la vie ; la vie de l'être apercevant n'étant que ſa perception, il eſt viſible qu'on ne peut lui ôter la vie qu'en l'aneantiſſant : mais cela paſſe toutes les forces de la nature. Il n'y a que Dieu

qui puiſſe l'aneantir. Mais ſa ſageſſe, ſa bonté, & ſa juſtice nous répondent qu'il ne le fera pas.

Ce n'eſt pas ſimplement de la nature de ſon eſprit que nôtre Filoſofe tire des preuves de l'immortalité de ſon ame; il en trouve dans les penchans de ſon cœur. Celui qu'il ſent pour l'eſtime & pour une gloire immortêle fait le ſujet de ſes *neuviémes réflexions*. Il trouve que cête paſſion eſt en lui tres-violente, & qu'êle vient de l'auteur de la nature; & qu'ainſi ne pouvant être ſatisfaite en cête vie, il faut qu'il y en ait une autre qui ne doive point finir.

Tout de même de l'extrême paſſion que nous avons d'être bien dans l'eſprit des homes & d'avoir part à leur eſtime; & de l'eſtime même que chacun fait de ſa propre ame, il conclut que nous croyons l'ame bien ſuperieure au cors, d'une nature & d'un ſort bien diférent & fort

éloigné de perir avec lui.

De l'amour que nous avons naturêlement pour la verité, & pour une verité neceſſaire, immuable, éternêle, il conclut dans ſes *dixiémes réflexions*, que l'Auteur de nôtre être qui nous a doné cête inclination, doit avoir eu ſur nous des deſſeins éternels.

De l'inclination violente que tous les homes ont pour le bonheur, de ce qu'êle ne peut être ſatisfaite que par la tranquile joüiſſance de Dieu, & de ce qu'on ne peut en joüir ainſi en cête vie; il conclut dans ſes *onziémes réflexions* qu'il y a une autre vie deſtinée à cête tranquile joüiſſance.

Enfin de la paſſion que tous les homes ont pour la perfection, & de ce qu'êle ne peut être ſatisfaite en cête vie, & qu'êle ne le ſera que par leur union avec l'être infiniment parfait; il conclut dans ſes *douziémes réflexions* que

cête inclination nous venant de l'auteur de nôtre être il auroit manqué de ſageſſe, s'il ne nous avoit pas deſtinez à une autre vie que cêle-ci.

Dans la ſeconde partie nôtre Filoſofe examine le Chapitre de l'union de l'eſprit & du cors. 1°. S'il y en a vraiment une. 2°. En quoi êle conſiſte. 3°. Quel en eſt l'auteur. 4°. Le détail de cête union. 5°. Le parallele de cête union avec d'autres qui y ont quelque raport. 6°. Ses proprietés. 7°. Ses défauts. 8°. Ses avantages.

Dés ſes *premieres réflexions* nôtre Filoſofe ſe trouve embaraſſé. Encore tout plein des énormes diférences qu'il vient de trouver entre l'eſprit & le cors; de l'excêlence du premier, & de ſa ſuperiorité au deſſus du cors; perſuadé que qui dit union entre deux êtres, dit étroite relation & coreſpondance entre eux; ne

voïant point par quel endroit l'eſprit & le cors en pouroient avoir, puis qu'ils ne tienent rien l'un de l'autre, ni pour le fond de l'être, ni pour les maniéres ; il ſe trouve fort tenté de croire qu'il n'y a entre eux nule union ; & peu s'en faut que lui qui ſe croïoit auparavant tout cors, ne ſe croïe preſentement tout eſprit.

Cependant faiſant réflexion qu'il a ſur un certain cors qu'il a toûjours regardé come ſien, tout un autre pouvoir, que ſur les autres cors de l'Univers : que par ſa ſeule volonté il le remuë & l'agite en diverſes maniéres ſuivant ſes deſirs : au lieu qu'il ne peut par-là doner le moindre mouvement aux autres cors ; s'apercevant de plus qu'il s'intereſſe pour ce cors tout autrement que pour les autres ; qu'il ſent de tres-vives douleurs à la moindre inciſion qu'on lui fait : qu'on ne peut lui cauſer le moindre dérange-

ment, ſans qu'il s'en aperçoive par les ſentimens qui lui en revienent: au lieu qu'il pouroit voir couper ou déchirer ſes habits, ſans en recevoir le moindre chagrin: il ſe voit obligé de reconoître, & que ce cors a relation & coreſpondance avec lui; & qu'il en a une tres-étroite avec ce cors: Et qu'ainſi il y a entre eux une vraïe union.

Dans les *ſecondes réflexions* nôtre Filoſofe inquiet ſur la forme de cête union, remarquant que l'eſprit & le cors ne tienent rien l'un de l'autre, conclut qu'ils ne peuvent être unis ni à la façon des eſprits, ni à la façon des cors; & qu'ainſi on ne doit chercher dans cête union, ni amitié, ni conſpiration, ni conſentement, ni inclination, ni ſimpatie; tout cela marquant comerce réciproque de penſées. Il ajoûte qu'on n'y doit non plus chercher ni mélange, ni inſinuation, ni acro-

chement, ni pénetration, ni en
trelacement, ni inſertion : tou
cela marquant contact de par
ties, & raport réciproque d
ſurfaces & d'étenduës. Il rejêt
enſuite le ſentiment de ceux qu
s'imaginent que par cête unio
l'eſprit deviene cors, en ſe ré
pandant par toutes les parties d
cors ; ou que le cors deviene e
prit, en devenant capable de ſen
timent & d'inclination ; &
ſoûtient toûjours que dans cêt
union, chaque être demeure c
qu'il eſt, ſans mélange & ſans n
afoibliſſement de ſes proprieté

Il s'acomode auſſi peu des *e*
tités qu'on apêle *uniſſantes*. Il l
trouve inintelligibles dans le
nature, & non ſeulement inſt
fiſantes pour cet éfet ; mais au
beaucoup plus propres à deſun
l'eſprit & le cors qu'à les unir.

Dans l'embaras donc de cê
recherche, ſe ſouvenant que l
raiſons qu'il a eûës de reconoît
ul

ûne vraïe union entre ces deux êtres, ſont que les mouvemens du cors intereſſent les ſentimens de l'eſprit, & que les penſées de l'eſprit excitent les mouvemens du cors; il trouve qu'il n'en faut pas davantage pour expliquer la forme de cête union; & que c'eſt avoir dit tout ce qui s'en peut dire, que d'aſſûrer qu'êle conſiſte eſſentiêlement dans une coreſpondance mutuêle des penſées de l'eſprit, & des mouvemens du cors.

En éfet ces deux êtres ſont unis par-là auſſi étroitement qu'ils le puiſſent être. Ils ne peuvent être unis par le raport naturel de leurs ſubſtances, puis que la ſubſtance étenduë & la ſubſtance penſante n'ont nul raport naturel. Ils ne le peuvent non plus par le raport des mêmes maniéres d'être; puis qu'ils n'en ont nules ſemblables; & qu'ils ne diferent pas moins par

les maniéres que par le fonc
Ils ne peuvent donc être uni
que par un raport, pour ainſi di
re ſurnaturel, entre leurs dive
ſes maniéres d'être; raport, di
je, qui ne peut venir que de l'in
titution purement arbitraire
l'Auteur de la nature. Et c'e
en éfet ce dont l'experience pe
petuêle ne permet pas de do
ter, puiſqu'on éprouve conſt
ment que ces diverſes maniér
d'être s'excitent & ſe ſuivent i
failliblement.

Nôtre Filoſofe emploïe l
troiſiémes & les quatriémes réf
xions à rechercher la cauſe éfe
trice de cête union. Il deſtine l
troiſiémes à rejêter tout ce que
Scolaſtiques ont imaginé ſur ce

1°. Il regarde come chime
que de prétendre come ils fon
que l'eſprit & le cors ſont des
tres incomplets qui ont une r
turêle & eſſentiêle relation l'
avec l'autre. Il ſoutient au cc

traire qu'il y a entre leurs idées une ſi énorme diférence, que loin de leur trouver quelque penchant l'un pour l'autre, on eſt tenté de les croire inaliables.

Ce qu'on alégue que ce ſont des êtres incomplets, n'eſt pas plus raiſonable; ſi par-là l'on prétend que l'eſprit n'ait pas tout ce qu'il faut pour être une vraie ſubſtance penſante indépendemment du cors, ou que le cors n'ait pas indépendemment de l'eſprit tout ce qu'il faut pour être un vrai cors humain. Que ſi l'on veut ſeulement par-là que chacun de ces êtres ne ſoit pas l'home entier; il n'y a nule dificulté: mais cela ne fait pas voir qu'avant leur union actuêle, ils aïent eſſentiêlement du penchant l'un pour l'autre.

2°. Ce n'eſt pas avoir la moindre idée de ces deux êtres, que de prétendre come quelques-uns, que le cors exige l'influence de

l'ame pour ſes fonctions ; & qu
l'ame exige l'apui & les organe
du cors pour les ſienes. Car pu
que leurs idées s'excluent mu
tuêlement, & qu'on peut les nie
l'une de l'autre ; il eſt viſible qu
les regarder préciſement en eu
mêmes, ils ſont parfaitement in
dépendans l'un de l'autre, & da
leur être, & dans leurs mani
res, ou dans leurs fonctions :
en éfet le cors exerçoit la pl
part de ſes fonctions avant q
l'ame lui fût unie ; & l'ame n'
xercera jamais mieux les ſiene
que lors qu'êle ſera ſeparée d'
vec le cors.

3°. Il n'y a pas plus de raiſ
à prétendre que l'ame a une m
veilleuſe inclination de s'unir
cors. Il eſt vrai que dans l'é
de l'union actuêle, l'ame re
vant divers ſentimens agréab
à l'ocaſion de ſon cors, êle p
bien ſentir de l'inclination à
unir de plus en plus. Encor

êle faiſoit réflexion que ces ſentimens ne lui peuvent venir immédiatement que de Dieu, & qu'il n'a pas beſoin du cors pour les lui doner; êle ne devroit avoir d'inclination qu'à s'unir à Dieu. Mais que l'ame conſiderée en êle-même, & indépendemment des loix de ſon union avec le cors, ſente quelque penchant à s'unir à lui; c'eſt une pure viſion.

4°. Mais c'eſt le comble de l'extravagance de prétendre come quelques autres que le cors ſoit le moule de l'ame, dans lequel êle ſe forme & trouve ſa perfection.

Aprés avoir rejêté ces prétenduës cauſes de l'union de l'eſprit & du cors, nôtre Filoſofe dans les *quatriémes réflexions* parcourt tous les êtres creés pour voir s'il en poura trouver quelcun à qui l'on puiſſe raiſonablement atribuer cet ouvrage: mais

inutilement. C'eſt un ouvrag
d'intelligence & de ſageſſe. Le
cors étant privez de l'une & d
l'autre, n'en ſont donc pas capa
bles. Il s'agit de ſurmonter l'é
loignement, & pour ainſi dire
l'opoſition de deux natures tres
diférentes ; d'aprocher des être
d'une extrême diſtance ; d'éta
blir une eſpêce de comunauté en
tre deux êtres qui n'ont rien d
comun, & une parfaite ſociet
entre deux êtres naturêlemen
inaliables, & pour ainſi dire in
ſociables. Nul eſprit créé n'e
donc capable de former cête u
nion. Il n'y a que le Maître d
la nature qui puiſſe ainſi ſurmon
ter l'opoſition des natures part
culieres. Il n'y a qu'une Sageſ
infinie qui puiſſe inventer l
Loix de cête union ; & qu'un
Puiſſance ſans bornes qui puiſ
les executer. Et ainſi il eſt rid
cule d'atribuer cête union au
prétenduës vertus de l'eſprit

du cors, pour agir l'un ſur l'autre. Incapables d'aucune action, ils ne ſe modifient réciproquement que parce que Dieu s'eſt fait une loi de joindre l'action de ſa Toute-puiſſance aux deſirs impuiſſans de l'eſprit, & aux mouvemens imbeciles du cors. Et ainſi la relation mutuêle des modalités de ces deux êtres, eſt come la forme de leur union; & l'éficace des volontés divines en eſt la cauſe éfectrice.

Dans les *cinquiémes réflexions* nôtre Filoſofe examine le Syſtême de Monſieur Leibnis ſur l'union de l'eſprit & du cors. Il s'en trouve d'abord fort agréablement frapé, & ſi flaté que peu s'en faut qu'il ne l'adopte: En éfet, il obſerve avec cet illuſtre Savant qu'on ne peut imaginer que trois voyes d'executer l'union de l'eſprit & du cors. 1°. Cêle d'une comunication réciproque d'eſpêces & de qualités

entre ces deux ſubſtances, têle qu
l'admet la Filoſofie vulguair
Mais cête voye qu'on peut apêl
voye d'influence lui paroît abſolu
ment inſoûtenable, aprés avo
démontré come il a fait, que l'e
prit & le cors ne peuvent avo
nule vraie action l'un ſur l'autr

2°. Cêle d'un ſurveillant perp
tuel chargé de produire à ch
que moment dans chacun de c
êtres, des impreſſions coreſpo
dantes à cêles qui ſe paſſeroie
dans l'autre, & cête voye qu'
peut nomer *voye d'aſſiſtance*,
qui eſt cêle des cauſes ocaſion
les, lui paroît rabaiſſer la div
nité, la rendre eſclave de ſ
ouvrage, & ne la faire agir q
par miracles dans un éfet to
naturel.

3°. Cêle de l'acord naturel
divinement preétabli qui conſi
teroit en ce que Dieu auroit d
né à ces deux êtres (l'eſprit
le cors) une têle nature & tê

force, que chacun ſe modifieroit lui-même, & que tirant de ſon fond, en vertu de ſes propres loix, tous les changemens dont il eſt capable, ſans raport à ce qui ſe paſſe dans l'autre : ils s'acorderoient cependant ſi bien, que le cors ſe trouveroit prêt à ſe remuer, & ſe remuëroit éfectivement dans le même tems que l'ame, en vertu de ſes propres loix, ſeroit déterminée à le vouloir; & qu'au contraire l'ame ſe trouveroit ſaiſie de plaiſir ou de douleur, préciſement dans le moment que le cors en vertu de ſes propres loix, ſe trouveroit violemment ou moderément agité. Et c'eſt cête troiſiéme voye (qu'on peut apêler voye *d'harmonie preétablie*) qui a d'abord charmé nôtre Filoſofe, come lui paroiſſant renfermer plus de ſimplicité & plus de ſageſſe.

Mais de ſecondes & plus mûres réflexions l'ont bien détron-

pé de ce charme trompeur, &
lui ont fait découvrir dans c
Syſtême, non ſeulement des di
ficultés; mais même des eſpêce
d'impoſſibilités. Car 1°. ou ce
deux ſubſtances (l'eſprit & l
cors) avec cête force de produ
re chacune en ſon ſein toutes le
impreſſions dont êle eſt capable
ont été dés le comencemer
créées & deſtinées l'une pou
l'autre : ou bien ſans avoir ét
faites l'une pour l'autre, êles or
reçû chacune à part, & come
êle étoit ſeule avec Dieu, un
têle nature, que venant enſuit
à exiſter en même tems, êles
trouvent dans une exacte corel
pondance de leurs modalités.
c'eſt le premier, ce Syſtême
diſére de celui des cauſes ocaſi
nêles, que par les prétenduës fo
ces & vertus que Dieu aura d
nées à ces ſubſtances de ſe mod
fier êles-mêmes. Si c'eſt le ſ
cond, la ſuite des penſées qu

Dieu aura donées à un eſprit ne ſera nulement ſage : mais purement capricieuſe ; car, par exemple, quêle ſageſſe & même quêle juſtice de faire tout d'un coup paſſer une ame de la joye à la douleur par les ſeules loix de la conſtitution de ſa nature, ſans qu'êle ait merité cête peine par aucune faute.

2°. A ne parler que de l'eſprit & de cête prétenduë force qu'il a de produire toutes ſes penſées ; ou cête production eſt libre, ou êle eſt neceſſaire. Si êle eſt libre : quel plaiſir prend cet eſprit à ſe tourmenter lui-même & à ſe doner ſi ſouvent des ſentimens douloureux ? Si au contraire êle eſt neceſſaire, & que ces ſentimens lui échapent par un ordre neceſſaire, en vertu de la conſtitution de ſa nature ; encore une fois où eſt la ſageſſe & la juſtice de Dieu de faire des loix à des eſprits qui ne ſont pas libres, & de leur do-

ner des preceptes ?

3°. Ce Syſtême eſt fondé ſu
la ſupoſition d'une nature agiſ
ſante par une force & une puiſ
ſance diſtinguées de la puiſſanc
de Dieu ; ſupoſition directemer
contraire à la foibleſſe eſſentiêl
à la creature, & au ſouverain dc
maine eſſentiel au Createur.

4°. Nôtre Filoſofe fait vo
que quand on conviendroit al
ſolument de la poſſibilité de
Syſtême, il ſeroit toûjours ce
tain que ce n'eſt point celui q
Dieu a ſuivi ; & qu'au contrai
il a vraiment établi celui des ca
ſes ocaſionêles. Il montre que
dernier eſt l'unique qui ſoit pr
pre à juſtifier la ſageſſe & la juſ
ce de Dieu dans la ſuite des d
vers changemens qui arivent
l'eſprit & au cors : & qu'au co
traire le nouveau Syſtême f
agir Dieu d'une maniére bizar
capricieuſe, déreglée & injuſ

Dans les *ſixiémes réflexions* n

tre Filoſofe examine quelques circonſtances de cête union.

1°. Il remarque que l'eſprit eſt uni paſſivement à tout le cors ; mais non pas activement. Il lui eſt paſſivement uni, parce que le cors n'a preſque nule partie, du mouvement de laquêle l'eſprit ne puiſſe recevoir quelque impreſſion. Il ne lui eſt pas uni activement ; parce que le cors a un fort grand nombre de parties ſur leſquêles l'eſprit ne peut agir.

2°. De même le cors eſt uni activement à tout l'eſprit : parce que celui-ci étant indiviſible, le cors ne le peut toucher en nule maniére, qu'il ne le touche tout entier. Et le cors n'eſt pas uni paſſivement à tout l'eſprit ; parce que l'eſprit a pluſieurs penſées purement intelligibles dont le cors ne reçoit nule impreſſion. D'où il paroît que le cors agit beaucoup plus ſur l'eſprit, que l'eſprit ſur le cors.

3°. Nôtre Filoſofe examine dans quêle partie du cors on peut dire que l'eſprit reſide plus immédiatement & plus particulierement.

Il comence par remarquer que l'ame n'aïant nule étenduë, il ne s'agit nulement de lui trouver une réſidence locale; qu'êle n'eſt ni dehors ni dedans le cors; qu'à parler exactement, les eſprits ne ſont nule part; & qu'il n'eſt queſtion que de ſavoir dans quêle partie du cors l'ame exerce plus immédiatement ſes fonctions.

Il prétend que c'eſt particulierement dans cête partie du cerveau qui eſt la ſource des nerfs. C'eſt là où come de ſon ſiege êle done ſes ordres à toutes les parties du cors, & où par l'entremiſe des nerfs tendus depuis là juſques aux parties du cors les plus éloignées, êle reçoit en un inſtant des nouvêles de tout ce qui s'y paſſe; & il prouve ce fait

non ſeulement parce qu'on peut vraiment ſentir la douleur d'une partie que l'on n'a plus: par exemple d'un bras ou d'un pié coupés; mais auſſi parce que ſans couper aucun membre, on peut par le moïen d'une forte ligature entre la tête & tel membre qu'on voudra piquer & bleſſer juſqu'au ſang cête partie, ſans en ſentir nule douleur.

Dans les *ſeptiémes réflexions* nôtre Filoſofe examine par quêles penſées l'eſprit eſt particuliérement uni au cors: & il trouve que c'eſt beaucoup plus par les confuſes & les ſenſibles, que par les diſtinctes & par cêles qui ſont purement intelligibles. Ces penſées ſenſibles le lient ſi étroitement au cors, qu'à peine peut-il ſe diſtinguer d'avec lui; qu'êles l'incarnent en quelque maniére, & qu'êles le portent à atribuer ſes ſentimens aux diverſes parties du cors; de ſorte que tout

ce qu'il ſent, il le ſent non ſeule
ment come l'aſſocié du cors, no
ſeulement come *dans le cors*; mai
auſſi come *pour le cors* & *à la pla
ce du cors*. Rien peut-il former u
ne union plus étroite ?

Cête conduite d'établir dan
ces perceptions confuſes l'unio
de l'eſprit & du cors, & de fair
conoître à celui-là les beſoins d
celui-ci, & les raports que le
cors environans ont avec lui, pa
roît la plus ſage à nôtre Filoſo
fe. L'eſprit humain étant prin
cipalement fait pour s'ocuper de
infinies perfections de Dieu; l
plus ſage voye de l'avertir de
beſoins du cors, étoit cêle qu
devoit moins le détourner de cê
te ocupation, & par conſequen
ce devoit être la plus courte, l
plus ſûre & cêle qui pouvoit l'in
tereſſer plus vivement à ſes be
ſoins. Or nule ne poſſedoit mieu
ces avantages, que cêle des ſen
ſations confuſes.

1. Ele eſt conſtament la plus courte & la plus ſûre. En éfet pour conoître diſtinctement & par idées claires les raports infinis que les cors qui m'environent ont avec le mien, & pour me mêtre par-là en état de juger, par exemple, quand je dois manger, de quels alimens & en quêle quantité : il me faudroit une continuêle aplication d'eſprit ; & encore avec cela mes beſoins changeant ſi ſouvent, & étant quelquefois ſi preſſans, que je n'ai qu'un inſtant à prendre mon parti ; je ne pourois éviter de tomber en mile érreurs funeſtes à ce cors dont j'ai la direction : au lieu que l'auteur de mon être s'étant chargé pour ainſi dire, de m'avertir lui-même en tems & lieu, des beſoins de mon cors par des ſentimens prévenans ; je diſcerne tout d'un coup & ſûrement par-là ce qui me convient, ou ne me convient pas. Le ſeul ſentiment de

douceur ou d'amertume, d'agré
ment ou de desagrément, en es
une preuve également courte &
sûre.

2. Cête voye nous intereſſ
auſſi beaucoup plus vivement au
beſoins du cors. 1. Parce que le
ſenſations nous modifiant & nou
pénetrant, êles nous touchent &
nous apliquent beaucoup plus vi
vement à leur objet, que les idée
qui ne nous modifient pas & qu
ſont en quelque façon hors d
nous. 2. Parce que ces ſenſation
étant eſſentiêlement diférente
les unes des autres, par exempl
la douleur diférant eſſentiêle
ment de la chaleur; le ſentimen
de cête diférence nous intereſſ
beaucoup plus vivement à la cor
ſervation du cors, que ne fero
la conoiſſance diſtincte de la d
férence des mouvemens du fe
qui cauſent la douleur & la cha
leur, & qui ne diférent que d
plus au moins.

Mais n'eſt-il pas vrai de dire que, par cête voye, Dieu nous jête dans l'erreur, en nous faiſant raporter aux cors des qualités ſenſibles qui ne ſont que des maniéres de nôtre eſprit ? C'eſt ce que nôtre Filoſofe examine dans les réflexions ſuivantes.

Il déclare nêtement dans ſes *huitiémes réflexions*, que Dieu ne nous jête nulement par-là dans l'erreur : parce qu'il ne nous oblige point à raporter nos ſentimens au cors ni aux objets qui nous environent : qu'il eſt vrai que les ſens nous y portent par les raports qu'ils nous en font : mais que Dieu nous a doné des facultés ſuperieures aux ſens ſavoir l'entendement & la volonté, pour coriger les illuſions qu'ils nous font, & pour éviter les erreurs où ils nous portent. Que les ſens nous ſont donés pour nous faire conoître non pas la nature & les proprietés des cors, ni les raports

qu'ils ont entre eux ; mais ſim plement le raport des autres cor avec le nôtre ; & qu'ils s'aquiten parfaitement bien de cête co miſſion : mais qu'on n'en doit fai re uſage que par raport à cêt fin, & nulement pour juger d la nature des cors que ce juge nient eſt reſervé à l'entendemen & qu'il n'en doit même juge que ſur des idées claires & diſ tinctes.

C'eſt ſur ce principe qu'il fai voir enſuite que les qualités ſen ſibles ne peuvent apartenir au cors ; & qu'ainſi n'étant poin des maniéres de l'étenduë, i faut qu'êles le ſoient de l'eſprit

Il conſulte pour cela l'idé qu'il a de l'étenduë, idée la plu claire de toutes ſes idées : il fai le détail de ſes proprietés, de ſe figures, de ſon mouvement, d ſon repos, &c. & fait clairemen voir que les qualités ſenſibles par exemple, l'odeur & la ſaveu

ne peuvent être rangées ſous aucune de ces proprietés, ni expliquées par leur moïen : & conclut enfin que les cors n'ont rien de ſemblable aux ſentimens qu'ils nous donent ; & que ce n'eſt que par le mouvement dont ils ébranlent nôtre propre cors qu'ils nous les donent ; n'étant pas neceſſaire que ce qui les done ainſi, les contiene formêlement.

Dans les *neuviémes réflexions* nôtre Filoſofe pour éclaircir de plus en plus l'union de l'eſprit & du cors dans l'home, traite des diverſes maniéres dont Dieu peut unir les eſprits & les cors. Il remarque 1. Que cête union peut être mutuêle ou non mutuêle. Il dit que Dieu peut unir un cors à un eſprit de têle ſorte que cet eſprit agiſſe ſur ce cors, ſans que ce cors puiſſe agir ſur l'eſprit, ni lui cauſer la moindre impreſſion ; & il ajoûte que c'eſt ainſi que Dieu a quelquefois doné des cors aux Anges.

Au contraire il prétend que Dieu peut têlement unir un eſprit à un cors, que ce cors agiſſe ſur l'eſprit en lui cauſant divers ſentimens, ſans que cet eſprit puiſſe agir ſur ce cors. Et il ajoûte que c'eſt ainſi que Dieu unit les Demons & les ames des impies au feu materiel.

2. Il fait voir enſuite la diférence de l'union de l'eſprit & du cors dans l'home; d'avec cêle d'un Pilote avec ſon vaiſſeau, ou d'un Ange avec un cors qu'il a pris pour certains uſages. Il prétend que cet Ange gouverne & dirige ce cors à peu prés come le Pilote fait ſon vaiſſeau, qu'il le prend & le laiſſe quand il lui plaît: qu'il conoît come le Pilote les changemens & les mouvemens qui arivent à ſon cors; mais qu'il n'en a nul ſentiment: au lieu que l'eſprit de l'home les ſent ſans les conoître. Que l'Ange peut boire & manger dans le cors qu'il

a pris ; mais ſans faim, ſans ſoif, & ſans tous ces ſentimens agréables ou deſagréables que l'eſprit de l'home éprouve dans ſes fonctions.

Nôtre Filoſofe examine enſuite quelques-unes des proprietés de l'union de l'eſprit & du cors. Dans les *dixiémes réflexions* il traite de la liaiſon des idées avec les traces du cerveau, & de cêles des traces entre êles.

Par les traces du cerveau il entend ces impreſſions qui s'y forment & qui reſultent par contrecoup de l'ébranlement des organes exterieurs. A ces impreſſions ou à ces traces Dieu atache des penſées, des ſenſations, ou des idées : & c'eſt come nous l'avons vû dans cête liaiſon que conſiſte l'union de l'ame avec le cors. Plus l'ébranlement de l'organe exterieur eſt violent, plus la trace qui s'en forme dans le cerveau eſt profonde. Peut-être plus cêle-ci

a de profondeur, plus l'idée ou la ſenſation qui en reſulte eſt vive.

Ces idées n'ont nule reſſemblance avec les traces dont êles reſultent. Auſſi n'eſt-ce nulement en conſultant ces eſpêces de fantômes que l'ame forme ces idées. Ele les trouve toutes formées; & Dieu les lui preſente têles qu'il lui plaît à l'ocaſion de l'excitation de ces traces. Je dis *téles qu'il lui plaît* : car quoi qu'il ſuive toûjours conſtament l'ordre qu'il a une fois établi ; cet établiſſement lui a été ſi libre, qu'il auroit pû en faire un tout diférent, & atacher par exemple le ſentiment de ſaveur à la trace qui reſulte dans le cerveau à l'ocaſion de l'ébranlement de l'oreille; & le ſentiment de ſon à la trace qui reſulte de l'ébranlement des filets de la langue par une liqueur ; de ſorte qu'on auroit goûté par l'oreille, & entendu par la langue.

Cête

Cête liaiſon des idées avec les traces, quoique libre à Dieu, nous eſt pourtant naturêle & neceſſaire: mais outre cêle-là, nous en avons de libres dont nous ſomes les maîtres, & qu'on peut apêler *liaiſons aquiſes*. Têles ſont, par exemple, les liaiſons de certaines idées avec certains termes. Cêles-ci nous ſont aſſez faciles, & ſe forment en tres-peu de tems: mais il y en a d'autres qui nous coûtent davantage: par exemple, la liaiſon d'un ſentiment agréable avec l'impreſſion d'un aliment qui d'abord nous avoit paru deſagréable: mais l'experience fait voir qu'abſolument on en peut venir à bout; & tel qui d'abord n'avoit eu que de l'averſion pour le vin, eſt venu à la fin, par quelque violence, juſqu'à l'aimer avec paſſion; & au contraire il s'en eſt vû d'autres qui ont paſſé ſur cela de l'agrément à l'averſion. Et c'eſt ce qui

perſuade que par l'exercicè & l'uſage, on peut changer ſes mauvais penchans & redreſſer ſes mœurs.

La liaiſon que les traces ont entre êles conſiſte dans *la facilité* qu'êles ont à ſe retracer mutuêlement, c'eſt-à-dire, en ce qu'aïant été en même tems *formées* dans le cerveau, êles ne peuvent preſque plus *ſe retracer* les unes ſans les autres : parce que ſe trouvant entre êles des chemins libres de comunicat*ion*, les eſprits qui en ont retracé une, ont plus de facilité à continuer leur chemin dans les routes qui menent à toutes les autres, que de s'en faire de nouvêles. De ſorte que come il y a même liaiſon entre les idées de ces traces, qu'entre les traces; le renouvêlement d'une ſeule idée d'une longue ſcêne eſt capable de rapêler les idées de toutes ſes circonſtances. Rien n'eſt

plus important pour la morale, que la conoiſſance de ces liaiſons.

Les *onziémes réflexions* roulent ſur les paſſions en general. Ces paſſions conſiderées ſelon ce qu'êles tienent de l'eſprit & du cors, comprenent huit circonſtances conſiderables : quatre de la part du cors, & quatre du côté de l'eſprit.

De la part du cors, 1. L'ébranlement de l'organe exterieur, & la trace de l'objet ſenſible qui ſe forme ſur le cerveau. 2. Le mouvement des eſprits ſur la trace. 3. Leur tranſport du cerveau dans les autres parties du cors. 4. La diſpoſition mécanique que le cors prend par raport à cet objet.

Du côté de l'eſprit, l'ébranlement de l'organe, & la trace du cerveau excitent dans l'eſprit, 1. la vûë confuſe de l'objet & du raport qu'il a avec nous.

La diverſité du mouvement des eſprits ſur la trace excite 2. les divers ſentimens d'amertume ou d'aigreur, d'agrément ou de rancune. Le débordement des eſprits joint à la vûë ſenſible de l'objet cauſe dans l'ame 3. une émotion ſenſible pour cet objet. Enfin la diſpoſition mécanique que le cors prend à la preſence de cet objet excite dans l'ame 4. ce ſentiment de douceur qu'on éprouve à ſuivre le mouvement de ſes paſſions.

De ces huit circonſtances qui concourent à former nos paſſions, nôtre Filoſofe prétend qu'il n'y en a aucune qui nous ſoit libre. Qu'on ne peut ni arêter ni exciter directement ces paſſions : qu'on ne le peut qu'indirectement en faiſant diverſion de penſées : ou en rapêlant des idées propres à faire naître des paſſions contraires ; & qu'enfin il n'y a que nôtre con-

ſentement que nous ſoïons maî-tre de leur doner ou de leur re-fuſer, & par lequel nous devions leur reſiſter.

Dans les *douziémes réflexions* nô-tre Filoſofe traite des défauts de l'union de l'eſprit & du cors. Il les réduit 1. Aux combats que ſe livrent ces deux parties. 2. A la dépendance où l'eſprit eſt du cors.

I. Sur le premier chef, il exa-mine trois choſes. 1. En quoi con-ſiſtent ces combats. 2. Leurs ſuc-cés. 3. Leur alliance avec l'u-nion de l'eſprit & du cors.

1. Il fait voir que ces combats conſiſtent en ce que l'eſprit re-ſiſte ſouvent aux penchans les plus naturels du cors ; & que le cors ſe revolte ſouvent contre les ordres & les volontés de l'eſ-prit. En un mot, ils conſiſtent en ce que l'eſprit & le cors s'é-forcent, l'un par ſa volonté, & l'autre par l'entremiſe des eſprits

animaux de doner des mouvemens contraires à cête partie du cerveau à laquêle l'ame eſt principalement unie.

2. Pour le ſuccés des combats, il dit qu'il n'arive que trop ſouvent que le cors par ſes ſens & ſes paſſions l'emporte ſur l'eſprit.

3. A l'égard de l'aliance de ces combats avec l'union de l'eſprit & du cors, il la trouve ſi aiſée, qu'il prétend que ces combats n'en ſont que l'éfet, & qu'ils ſervent même à la fortifier.

II. Sur le ſecond chef qui regarde les dépendances que l'eſprit a du cors, il en trouve de trois ſortes. 1. D'humiliantes come cêle d'être aſſujêti, malgré ſa nobleſſe, à ſuivre les mouvemens & en quelque façon le ſort d'une baſſe portion de matiére. 2. De douloureuſes, come de reſſentir par le deſagrément & la douleur, tous les mauvais traitemens que l'on fait à ce cors.

3. De ſéduiſantes, come cêles qui à l'ocaſion de quelque mouvement extraordinaire d'eſprits dans le cerveau, nous jêtant dans l'inaplication & la diſſipation nous font tomber en mile illuſions & mile erreurs.

Dans les *treſiémes réflexions* nôtre Filoſofe traite des avantages de l'union de l'eſprit & du cors. A la regarder du côté de ces cruêles dépendances où l'eſprit entre par ſon aliance avec le cors, il ne paroît pas qu'êle lui puiſſe être avantageuſe. On n'y voit au contraire qu'une vraie dégradation pour un eſprit ſi élevé, & naturêlement ſi ſuperieur au cors. Mais à regarder cête union par d'autres endroits, on y trouve pluſieurs avantages conſiderables. 1. Par l'uſage de la parole, qui viſiblement en eſt une ſuite, êle done aux homes le moïen de former des ſocietés de cors & d'eſprit; & par-là de cul-

tiver les arts & les ſiences, de s'inſtruire, de devenir fideles, de ſe ſantifier, de ſe diſpoſer à une ſocieté éternêle dans le Ciel. 2. Par les divers ſentimens de plaiſir & de douleur qui nous en revienent, êle nous done le moïen de faire à Dieu pluſieurs ſortes de ſacrifices par jour, de ſatisfaire à ſa juſtice pour le peché, & de meriter les vrais biens par la privation du plaiſir, & l'acceptation de la douleur.

Fin de l'Analiſe.

TABLE
DES TITRES DU SECOND TRAITE'.

PREMIERE PARTIE.

PREFACE.

OU l'on done une idée du deſſein, de l'execution & de la métode de ce Traité, & l'on propoſe les moïens de profiter de ſa lecture. Page iij

Projet ou Peinture d'un home lequel laſſé de ſes incertitudes ſur l'état des ames aprés la mort, & ſur la nature de ſon être, cherche à ſe de delivrer de ſes doutes en s'étudiant ſoi-même, & decouvre ſans ſortir de chez ſoi des preuves inconteſtables de ſon immortalité, la na-

ture de ſon être & ſes principales facultés & proprietés. p xxxiij

Premiere Réflexion *ſur le cors humain, & ſur ſes fonctions.* p 1

II. Reflex. *Sur les ſenſations & ſur le principe du ſentiment.* 22

III. Réflex. *Sur le principe du ſentiment.* 50

IV. Réflex. *Sur le principe du ſentiment.* 65

V. Réflex. *Sur le principe des combats interieurs & de la liberté.* 78

VI. Réflex. *Sur le principe des idées ſpirituéles des jugemens, des réflexions, des raiſonemens & des inclinations.* 85

VII. Reflex. *Sur la nature de l'Ame.* 92

VIII. Réflex. *Sur les proprietés de l'Ame.* 106

IX. Réflex. *Sur l'amour de la gloire & de l'élevation, & ſur l'eſtime qu'on fait de l'ame des autres & de la ſiene propre.* 138

X. Réflex. *Sur l'amour de la*

verité & de la ſageſſe. 146
XI. Réflex. *Sur l'amour du plaiſir & du bonheur.* 152
XII. Réflex. *Sur l'amour de la perfection.* 160
Concluſion. 165

SECONDE PARTIE.

Où l'on examine ce qui regarde l'union de l'eſprit avec le cors. 168
Prem. Réflex. *Où l'on examine s'il y a vraiment union entre le cors & l'eſprit.* 170
II. Réflex. *Où l'on examine en quoi conſiſte l'union de l'eſprit & du cors.* 182
III. Réflex. *Où l'on examine qu'êle eſt la cauſe éfective, ou quel eſt l'Auteur de l'union de l'eſprit & du cors.* 196
IV. Réflex. *Sur le même ſujet.* 208
V. Réflex. *Sur la maniére dont*

Dieu execute l'union de l'eſprit & du cors. 225

VI. Réflex. *Sur le détail de l'union de l'eſprit & du cors, où l'on examine par quéles modalités ou quêles parties ils ſont particuliérement unis.* 244

VII. Réflex. *Par quéles ſortes de penſées l'eſprit eſt particuliérement uni au cors. Sageſſe de Dieu dans les loix de cête union.* 260

VIII. Réflex. *Suite du même ſujet : où l'on examine ſi Dieu nous jête dans l'erreur, en nous faiſant raporter nos ſentimens aux objets de dehors ; & ſi toutes les qualités ſenſibles ne ſont que des maniéres d'être de l'eſprit.* 275

IX. Réflex. *Où l'on compare l'union mutuéle de l'ame & du cors, avec l'union non mutuéle qu'un eſprit créé peut contracter avec un cors, & céle d'un Pilote avec ſon vaiſſeau.* 294

X. Réflex. *Sur les proprietés de l'union de l'eſprit & du cors.* 302

X. Réflex. *Sur les Paſſions en general.* 315

XI. Réflex. *Sur les défauts de l'union de l'eſprit & du cors.* 327

§. I. *Des ſchiſmes & des combats interieurs qui ſe trouvent dans l'home.* 328

§. II. *De la dépendance que l'eſprit a du cors.* 335

XII. Réflex. *Sur les avantages de l'union de l'eſprit avec le cors.* 341

Analiſe ou idée abregée du ſecond Traité de la Conoiſſance de ſoi-même. 353

Fin de la Table du ſecond Traité.

APPROBATION
des Docteurs de Sorbonne.

C'Est une choſe ſurprenante de voir les homes s'apliquer avec tant de ſoin à la conoiſſance de tout ce qui eſt hors d'eux ; & n'avoir aucun deſir de ſe conoître eux-mêmes, ni de ſavoir coment le cœur eſt fait. C'eſt pour remédier à ce mal ſi têrible & ſi univerſel, que le Révérend Pere Dom F. L. a compoſé ces Traités. Nous les avons lû avec exactitude ; & nous avons admiré par tout la force de ſes raiſonemens, ſa profonde méditation ſur les ſujets qu'il traite, l'élevation de ſon eſprit, la ſublimité de ſon

génie, la juſteſſe & la nêteté de ſes expreſſions, & ſa modeſtie, qui l'a porté à propoſer ſimplement en Diſciple pluſieurs ſentimens ſur quelques pratiques de la vie Monaſtique, qu'un autre moins humble & moins habile que lui auroit voulu décider en Maître. Ceux qui liront cet excêlent Ouvrage avec aplication, en tireront beaucoup d'utilité pour ſe conoître eux-mêmes, & concevront aiſément quêle peut être l'étenduë de l'eſprit de l'home, juſqu'à quel degré il peut s'élever à la conoiſſance de la Verité éternêle, lorſqu'il paſſe ſa vie à la chercher, à la méditer, à l'aimer, & à l'adorer dans la retraite & le ſilence, come a toûjours fait l'Auteur de ce Livre, dans lequel, bien loin qu'il y ait rien de contraire à la foi de l'Egliſe, tout conſpire à en ſoûte-

nir la verité. Doné à Paris ce 12. May 1694.

D'ARNAUDIN ;
Curé de Saint Martin, à Saint Denis en France.

VARET.

ANTOINE DOLE'.

NOLET.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roi.

PAR Lêtres Patentes donées à Paris le dixiéme jour de Decembre 1693. ſignées par le Roi en ſon Conſeil DUGONO, & ſcelées du grand Sceau de cire jaune : Il eſt permis à ANDRE' PRALARD, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou débiter un Livre intitulé *de la Conoiſſance de ſoi-même*, diviſé en pluſieurs Tomes, & ce durant le tems & eſpace de huit années, à compter dudit jour que ledit Livre ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois : Avec défenſe à toutes perſones de quelque qualité & condition qu'êles puiſſent être, d'imprimer vendre & débiter ledit Livre ſous quelque prétexte que ce ſoit, à peine de confiſcation des Exemplaires

contrefaits, de tous dépens dommages & interêts, & de trois mile livres d'amande, come il eſt porté plus au long par leſdites Lêtres.

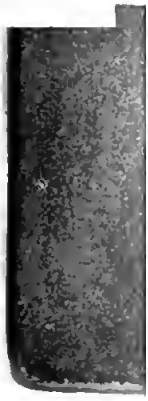
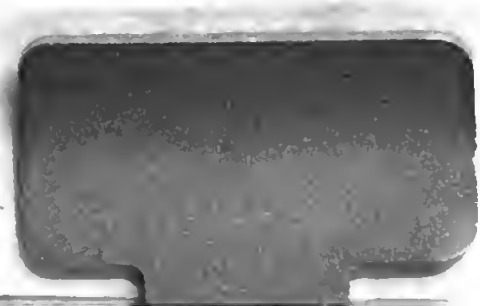
Regiſtré ſur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris le 28. *Février* 1694.

Signé P. AUBOUIN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, à cauſe des augmentations, le 20. May 1699.

FAUTES A CORIGER dans le ſecond Traité.

Preface. *Page* 8. *ligne* 24. intelligibles, *liſ.* inintelligibles. *p.* 43. *l.* 3. l'union mon cors, *liſ.* l'union de mon. *p.* 124. *l.* 16. que je viens marquer, *liſ.* que je viens de marquer. *p.* 177. *l.* 25. comens, *liſ.* comandemens. *p.* 227. *l.* 19. lui, *liſ.* leur. *p.* 223. *l.* 18. ſenſile, *liſ.* ſenſible.

A 01
1453963

11898